

Comptes rendus

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Revue de linguistique romane**

Band (Jahr): **81 (2017)**

Heft 321-322

PDF erstellt am: **29.06.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

COMPTES RENDUS

Romania

Chiara GHEZZI / Piera MOLINELLI (ed.), *Discourse and Pragmatic Markers from Latin to the Romance Languages*, Oxford, Oxford University Press (Oxford Studies in Diachronic and Historical Linguistics, 9), 2014, xvi + 299 pages.

Le présent recueil d'articles rassemble les contributions du colloque « Segnali discorsivi tra latino e lingue romanze » qui s'est tenu à Bergame du 4 au 5 octobre 2011. Il a été organisé dans le cadre du projet MIUR « Contact and Change in the History of Mediterranean Languages ». Le *Ministero dell'Istruzione, dell'Università e della Ricerca* (le Ministère de l'Éducation et de la Recherche) a financé le PRIN projet 2008 EHLWYE dont Marco Mancini (Viterbo) a été le coordinateur principal et Piera Molinelli la coordinatrice du projet local à Bergame [viii]. Tous les articles sont écrits en anglais.

Le volume est centré sur deux types de marqueurs fonctionnels. Il s'agit d'un côté des marqueurs à base d'un verbe ou d'un groupe verbal et d'autre part des marqueurs issus d'adverbes. Ces deux centres d'intérêt se reflètent dans la structure du livre, qui est bipartite : les contributions de 3 à 7 traitent des exemples du premier groupe auxquels on attribue la fonction de marqueur pragmatique comme l'indique le titre de la section. Les exemples du deuxième type sont traités dans les contributions de 8 à 13. Il s'agit de marqueurs de discours, ce qui est signalé par le titre de la section. Ces deux parties sont encadrées par trois articles écrits par les deux éditrices, Chiara Ghezzi et Piera Molinelli. L'article 1 (« Discourse and pragmatic markers from Latin to the Romance languages: New insights » [1-9]) remplit la fonction d'introduction avec un bref aperçu sur l'état actuel de la recherche dans le domaine concerné et la présentation des contributions. Dans l'article suivant, Ghezzi (2 « The development of discourse and pragmatic markers » [10-26]) présente les bases théoriques et terminologiques qui servent de point de repère du volume. Dans le dernier chapitre du recueil, Molinelli (« Conclusion » [261-71]) donne un résumé des résultats des différentes études présentées dans celui-ci. Le livre se termine par une unique liste des références bibliographiques de tous les articles [272-90] et deux index, l'un contenant les auteurs cités [291-94] et l'autre les sujets traités [295-99].

Tout cela contribue ainsi à donner une certaine homogénéité au volume sans pour autant effacer les différentes approches des linguistes. En particulier les trois articles des éditrices soulignent les fils conducteurs du volume. Ceux-ci sont marqués sur le plan méthodologique d'abord par la combinaison d'études diachroniques et synchroniques,

afin de présenter les origines des fonctions contemporaines des éléments examinés ainsi que les étapes de leur grammaticalisation ou pragmaticalisation. L'autre particularité méthodologique consiste dans la comparaison de différentes langues romanes, soit à l'intérieur d'un même article, soit par l'étude du même type d'élément dans des articles séparés. Par ce biais, les communications combinent les courants des études actuelles sur les marqueurs de discours. Il en résulte des apports très importants concernant les processus de développement de marqueurs fonctionnels, ainsi que leur comparaison en latin et dans les langues romanes. Il faut saluer le fait que le volume contienne plusieurs études sur les marqueurs en roumain, qui jusqu'à présent n'ont pas été analysés suffisamment. Cela est dû probablement aussi au fait que le problème qui se présente pour l'étude du roumain est double, synchronique et diachronique : il n'existe pas encore assez de corpus du roumain parlé et les sources historiques n'existent qu'à partir du 16^e siècle.

Pour mieux comprendre la bipartition du volume il est très important de lire d'abord les deux premiers articles du volume. Dans ceux-ci Ghezzi et Molinelli définissent des termes de base qui sont repris dans les articles du volume. Il s'agit des termes « mechanics » et « mechanism » [5] et surtout des termes « marqueur de discours » et « marqueur pragmatique » [15] ainsi que des termes grammaticalisation et pragmaticalisation [20-24]. Les premiers sont proposés par les deux linguistes. « Mechanics » inclut la description du changement linguistique tandis que « mechanism » se réfère aux caractéristiques du contexte et des lexèmes sources. Tous ces termes sont repris dans l'article de conclusion de Molinelli (« Conclusion: The development of functional roles and Romance languages: Processes and patterns » [261-71], dans lequel les articles du volume sont reconsidérés et regroupés sous l'aspect des processus et des modèles synchroniques et diachroniques impliqués.

Les termes de « marqueur de discours » et de « marqueur pragmatique » reçoivent en général des définitions différentes selon l'approche choisie. Pour cela il convient de souligner que Molinelli précise dès le début l'emploi de ces termes. Dans le présent volume tous deux sont utilisés pour distinguer des fonctions (inter)subjectives d'une part, et des fonctions de cohésion et de cohérence d'autre part. Ghezzi [15] appelle les éléments qui indexicalisent la relation entre les interlocuteurs ou qui expriment la position du locuteur par rapport à l'énoncé ou le contexte de l'interaction, marqueurs pragmatiques. Ceux qui structurent le texte et relient les parties du discours entre elles ou avec la situation extralinguistique sont appelés marqueurs de discours. Ces définitions sont reprises dans les articles du volume. En ce qui concerne les appellations de « grammaticalisation » et de « pragmaticalisation », Ghezzi [20-23] esquisse brièvement leur histoire en concluant que le choix terminologique dépend de la conception que chacun se fait de la grammaire. Elle-même préfère le terme de pragmaticalisation, sans pour autant exclure l'autre point de vue. Ainsi dans le volume chaque linguiste emploie sa terminologie préférée, ce qui ne gêne pas la cohérence de l'ensemble, au contraire : cela contribue à montrer l'état actuel des études.

Vu le grand intérêt que présentent tous les articles, nous avons décidé de donner de brefs commentaires ou résumés de chacun d'entre eux en suivant l'ordre chronologique qui correspond à la classification thématique effectuée par les éditrices.

Maria Iliescu (« Call markers in French, Italian and Romanian » [29-40]) met en évidence les différences entre l'emploi des verbes perceptifs de la vue et de l'ouïe à la forme impérative en français, roumain et italien, quand ils sont employés en tant que

marqueurs fonctionnels. Leur rôle est alors d'attirer l'attention de l'interlocuteur. Il s'agit d'une étude comparative et synchronique des langues à l'état actuel.

Adriana Costachescu («On disagreement markers in French and Romanian dialogue» [41-60]) discute le problème posé par des marqueurs de désaccord en opposition à la maxime de coopération de Grice. Ceux-ci sont issus de verbes (*suffit, lăsa*) ou d'adverbes employés dans des groupes verbaux (*assez, destul*).

Dans cette première section l'article de Chiara Ghezzi / Piera Molinelli («Deverbal pragmatic markers from Latin to Italian (lat. *quaeso* and it. *prego*): The cyclic nature of functional developments» [61-85]) et l'article suivant de Michaela Livescu («*Mă rog*: A pragmatic marker in Romanian» [86-108]) constituent un sous-groupe thématique. Les deux contributions traitent le développement des marqueurs de politesse à partir de verbes ayant pour signifié «prier, demander». Le premier donne un aperçu diachronique approfondi du développement des marqueurs de politesse *quaeso* (en latin) et *prego* (en italien), étayé par beaucoup d'exemples extraits de corpus. Les linguistes emploient le terme de pragmatization en se basant sur Diewald (2011)¹ et admettent ainsi une différence entre les principes qui sont en jeu lors de la formation d'une unité grammaticale d'une part, ou d'une unité pragmatique d'autre part. Les deux auteurs analysent de façon explicite la non-applicabilité de certains critères de grammaticalization selon Lehmann (1995)² et Hopper (1991)³ [84]. Ainsi, la formation de marqueurs de politesse est liée aux actes de langages directifs qui sont orientés vers l'interlocuteur. Ces marqueurs opèrent donc au niveau de la cohésion sociale. Par conséquent, ils appartiennent au groupe des marqueurs pragmatiques. Les deux linguistes montrent clairement que les processus qui se sont déroulés au cours du développement des marqueurs *quaeso* et *prego* se ressemblent (voir le tableau 5.2 [68] qui intègre aussi le roumain *mă rog* analysé dans l'article suivant):

- sémantique des verbes de base
- exclusion de verbe(s) proche(s) du point de vue sémantique
- contexte morpho-syntaxique
- caractéristiques pragmatiques, textuelles et sémantiques
- fréquence (qui est illustrée par des schémas)

Ghezzi / Molinelli déduisent de leurs études que dans les langues étudiées les procédés du développement de marqueurs de politesse se répètent, même si les mots, notamment les verbes de base, sont différents. Elles en concluent qu'il existe un cycle dans ce développement et le comparent avec le cycle constaté par Jespersen (1917)⁴ [84].

¹ Gabriele Diewald, «Grammaticalization and pragmaticalization», in: Heiko Narrog / Bernd Heine (ed.), *The Oxford Handbook of Grammaticalization*, Oxford, Oxford University Press, 2011, 450-461.

² Christian Lehmann, *Thoughts on grammaticalization*, München, Lincom, 1995.

³ Paul Hopper, «On some principles of grammaticalization», in: Elizabeth Traugott / Bernd Heine (ed.), *Approaches to Grammaticalization*, vol. 1, Amsterdam, Benjamins, 1991, 17-35.

⁴ Otto Jespersen, *Negation in English and Other Languages*, Kopenhagen, Høst, 1917.

Cette idée de circularité dans le développement des marqueurs fonctionnels se retrouve aussi dans l'article de Hansen (voir ci-dessous). Peut-être qu'un rapprochement avec le « recursive cycle » de Lord 1976⁵ (Heine / Claudi / Hünemeyer 1991, 246)⁶ aurait été encore plus adéquat.

Michaela Livescu (« *Mă rog*: A pragmatic marker in Romanian » [86-108]), s'appuyant sur le cadre théorique de l'article précédent, montre la très grande variété des fonctions pragmatiques du marqueur *mă rog* (< latin *ROGO*) en roumain. Son corpus est constitué par des textes écrits littéraires et journalistiques du 19^e siècle jusqu'à nos jours [89]; malheureusement, la liste qui en est donnée à la fin de l'article [107sq.] ne contient pas la date de parution.

La section s'achève avec l'article de Salvador Pons Bordería (« Paths of grammaticalization in Spanish *o sea* » [109-36]), qui étudie l'évolution du marqueur discursif *o sea* en tant que marqueur de reformulation. Ce marqueur est composé d'une conjonction disjonctive et d'une forme du verbe copule *ser* [109]. Dès le titre on reconnaît qu'il s'inscrit dans l'approche de Traugott / Dasher (2002)⁷ en employant le terme de grammaticalisation et en supposant un développement par chaînes de grammaticalisation (*path*). Dans le cas de *o sea* la chaîne de grammaticalisation est la suivante : « paraphrastic reformulative > conclusive > non-paraphrastic > modal » [111], plus spécifiquement : « self-reformulation > hetero-reformulation » [135]. Ceci est accompagné par un élargissement du champ d'application du marqueur. Le développement est sous-divisé en deux étapes : du 13^e au 18^e siècle [116-25] et du 19^e siècle jusqu'à nos jours [125-30]. Dans la deuxième étape Pons Bordería [130] constate un *catastrophical change*.

Une deuxième base théorique très importante de cet article est constituée par le modèle Val.Es.Co, qui permet d'établir des parallèles entre les types, les niveaux et les fonctions des unités du discours d'un côté, et les positions de celles-ci dans le discours de l'autre côté [111-16].

L'intérêt de cet article réside dans le fait qu'il combine différents concepts provenant d'approches distinctes : *bridging context*, *family resemblance*, polyphonie, type de texte et *paradigmatic pressure* [120-24]. En outre, Pons Bordería accentue l'étude du *binding* des marqueurs de discours dans les unités discursives plus amples. Les résultats obtenus sont toujours illustrés par des tableaux.

La deuxième section du volume commence avec trois études qui forment un sous-groupe thématique. Elles retracent le développement de la particule latine IAM. Le premier article est intitulé « Cyclicity in semantic / pragmatic change : The medieval particle *ja* between Latin IAM and Modern French *déjà* » [140-65] et a été écrit par Hansen Maj-Britt Mosegaard. La linguiste compare les fonctions des trois éléments IAM en latin, *ja* en français de la Renaissance et *déjà* en français moderne en se basant sur l'étude de

⁵ Carol Lord, « Evidence for syntactic reanalysis: From verb to complementizer in Kwa », in: Sanford B. Steever / Carol A. Walker / Salikoko S. Mufwene (ed.), *Papers from the Parasession on Diachronic Syntax, April 22, 1976*, Chicago, Chicago Linguistic Society, 1976, 179-191.

⁶ Bernd Heine / Ulrike Claudi / Friederike Hünemeyer, *Grammaticalization. A Conceptual Framework*, Chicago, Chicago University Press, 1991.

⁷ Elizabeth Traugott / Richard B. Dasher, *Regularity in Semantic Change*, Cambridge, Cambridge University Press, 2002.

Kroon / Risselada (2002)⁸ à propos de *IAM* en latin. *IAM* et *ja* au niveau sémantique possèdent une fonction temporelle avec des emplois polyfonctionnels en partie communs et en partie distincts. Parmi ceux-ci se trouve au niveau pragmatique la fonction phasale qui assume à son tour la fonction sémantique de la particule *déjà* qui possède certaines fonctions pragmatiques en commun avec ses prédécesseurs et d'autres fonctions qu'eux ne remplissaient pas [tableau 8.5, 164]. Ces constatations amènent la linguiste à conclure qu'il s'agit d'un cycle de grammaticalisation tel que Jespersen (1917) l'avait postulé pour la négation [164].

Le deuxième article de la série analyse *déjà* en français et *già* en italien régional piémontais dans une perspective diachronique et comparative (Chiara Fedriani / Emanuele Miola, «French *déjà*, Piedmontese Regional Italian *già*: A case of contact-induced pragmaticalization» [166-89]). En appliquant trois critères empruntés à Heine / Kuteva (2005, 178)⁹, Fedriani / Miola démontrent d'une façon très convaincante que l'emploi de *già* en italien régional du Piémont dans une de ses fonctions, notamment celle de *Erinnerungsfragepartikel* [169] – le terme remonte à Franck (1980)¹⁰ – est le résultat d'une influence causée par le contact entre le français et le piémontais ou l'italien régional du Piémont.

Squartini reprend directement un résultat de l'analyse de Hansen, notamment l'emploi de *déjà* dans des phrases interrogatives. Il définit sa fonction, à la différence de Hansen, dans ce co-texte comme un «pragmatic downtoner» [194]. La comparaison synchronique entre *déjà* et *già* en italien régional piémontais dans un co-texte interrogatif mène à la constatation qu'il faut distinguer entre les fonctions de *déjà* et *già* qui se réfèrent à la structure informationnelle et celles qui concernent l'acte illocutoire. Cette deuxième fonction ne se trouve qu'en français. Dans ce cas *déjà* est un marqueur pragmatique. Dans le premier cas *già* et *déjà* fonctionnent comme marqueurs de discours et marquent le *backchecking*. À la différence du français, *già* en italien est aussi employé comme interjection. La comparaison de *déjà* et *già* a permis de mieux discerner les fonctions des deux marqueurs.

Les deux articles suivants poursuivent des buts plus théoriques. Dans le premier, Ana Cristina Macário Lopes étudie les fonctions d'*aliás* en portugais ancien et moderne pour démontrer qu'il n'existe pas toujours de chaînes graduelles de grammaticalisation (*gradual paths of change*) menant d'un adverbe à un marqueur. La linguiste exprime ses doutes concernant la validité absolue de cette idée en montrant qu'*aliás* fonctionnait déjà en ancien portugais en tant qu'adverbe et en tant que marqueur. Donc, un développement en ce sens du portugais ancien au portugais moderne n'a pas eu lieu. Cette étude souligne la longévité de la coexistence entre fonction adverbiale et pragmatique d'un même élément.

Dans le deuxième article, Corinne Rossari («How does a concessive value emerge?» [237-60]) donne une réponse très intéressante à la question de savoir comment se développe une valeur pragmatique à partir d'une valeur sémantique. L'intérêt de cette étude

⁸ Caroline Kroon / Rodie Risselada, «Phasality, polarity, focality: a feature analysis of the Latin particle *IAM*», in: Ton van der Wouden / Ad Foolen / Piet van de Craen (ed.), *Particles*, Thematic issue, *Belgian Journal of Linguistics* 16, 2002, 65-78.

⁹ Bernd Heine / Tania Kuteva, *Language Contact and Grammatical Change*, Cambridge, Cambridge University Press, 2005.

¹⁰ Dorothea Franck, *Grammatik und Konversation*, Königstein, Scriptor, 1980.

consiste dans le fait d'appliquer la théorie de la polyphonie de Ducrot (1984)¹¹ à ce développement. La linguiste explique l'apparition de la valeur concessive, celle-ci définie selon Carel (2011)¹², par le fait que *p* et *q* sont présentés de façon distincte : *p* est accordé tandis que *q* est pris en charge. Cela signifie que *p* a été énoncé par un énonciateur et que *q* est assumé par le locuteur. Rossari en conclut que les marqueurs eux-mêmes ne possèdent pas de valeur concessive, mais qu'ils servent seulement à mieux la mettre en évidence par leurs emplois stylistiques. La valeur concessive émane du co-/contexte.

La contribution de Mihaela Popescu (« Romain *atunci* and French *alors*: Functional and discourse properties » [223-36]) appartient au groupe des articles d'orientation synchronique et contrastive. L'importance de cette étude réside dans le fait que l'emploi d'un marqueur roumain est analysé selon les catégories fonctionnelles établies pour le français, une langue qui dans ce domaine a été étudiée beaucoup mieux que le roumain. Le résultat de l'étude, à savoir que *atunci* possède moins de fonctions pragmatiques qu'*alors*, peut être considéré comme base pour des analyses futures au moment où l'on aura à disposition des corpus du roumain parlé plus étendus.

Pour conclure on peut constater que le recueil s'inscrit dans les courants actuels de la recherche et qu'il rassemble un grand nombre de chercheurs européens spécialistes dans le domaine des marqueurs fonctionnels. Ce qu'il convient de noter tout particulièrement, c'est la présence d'approches différentes concernant le développement diachronique : l'idée de chaîne de grammaticalisation et l'idée de circularité. Il faut en outre apprécier l'effort d'encadrement théorique qui a été respecté par beaucoup de contributeurs. Il s'agit d'un recueil qui offre un aperçu des différentes approches théoriques et présente des résultats de recherches empiriques sur des marqueurs fonctionnels précis. Du point de vue typographique on peut relever de petites inadvertances ; parmi celles-ci, le placement des notes en bas de page (p. ex. [22, 230]) et parfois l'emplacement des tableaux au milieu du texte (p. ex. tableau 2.1 [14], tableau 8.1 [140]).

Waltraud WEIDENBUSCH

Maria ILIESCU / Eugene ROEGEST (ed.), *Manuel des anthologies, corpus et textes romans*, Berlin/Boston, Walter de Gruyter (Manuals of Romance Linguistics, 7), 2015, xviii + 701 pages.

La nouvelle collection des MRL lancée en 2013, qui prévoit à présent en tout 60 volumes (dix de plus que ce qui avait été annoncé initialement) mène son programme tambour battant avec la parution en 2015 de cinq volumes ; l'ouvrage recensé est le septième de la série.

Le manuel s'ouvre par un avant-propos des deux éditeurs, suivi d'une liste d'abréviations et d'une table des cartes, au nombre de onze, qui concernent les dialectes portugais, le catalan (en couleur), l'occitan, le francoprovençal (il s'agit d'une reproduction

¹¹ Oswald Ducrot, *Le dire et le dit*, Paris, Minuit, 1984.

¹² Marion Carel, *L'entrelacement argumentatif: lexique, discours, blocs sémantiques*, Paris, Champion, 2011.

de la carte bien connue de Tuillon 1972), le ladin (en couleur), le sarde, le roumain (en couleur) et les créoles à base lexicale portugaise. L'absence d'une cartographie des variétés d'oïl se fait quelque peu regretter, d'autant plus que le français représente quantitativement une part importante du manuel.

Sept des 38 contributions sont consacrées au français (et à certaines variétés d'oïl), suivi par l'espagnol, l'italien, le roumain et le portugais, qui se partagent près de la moitié du manuel, tandis que le dernier tiers se divise entre le galicien, le catalan, l'occitan, le gascon, le francoprovençal, le romanche, le ladin, le frioulan, le sarde et trois créoles. Nous détaillerons dans les lignes qui suivent une partie des contributions pour chacune des 14 sections.

La première section intitulée «Les langues romanes» contient une seule contribution, celle de C. Mîrzea Vasile (art. 1), qui s'occupe de quelques considérations terminologiques avant de présenter avec un luxe de détails les anthologies et les corpus «parallèles», c'est-à-dire qui concernent plus d'une langue romane.

La deuxième section, «Le portugais», contient trois contributions: la première d'E. Cardeira et S. Toledo Neto (art. 2) dresse un portrait de la documentation portugaise à partir des premiers textes, de la poésie lyrique du 12^e siècle jusqu'au milieu du 15^e siècle. La tranche documentaire présentée contient également des références importantes sur la littérature religieuse, l'historiographie et la prose ainsi que sur des documents non littéraires tels que des chartes royales, des chartes privées ou encore des documents de nature juridique. L'article contient des extraits commentés de chansons des troubadours Pai Soarez de Taveirós et Johan Garcia de Guilhade, l'un des troubadours portugais les plus productifs au milieu du 13^e siècle. Le deuxième article de cette section, celui de C. Vanderschueren et A. Mendes (art. 3), relève le défi de présenter en un coup d'œil les collections de données pouvant s'avérer utiles pour des investigations sur le portugais contemporain d'Europe, mais pas seulement: plusieurs parmi celles-ci contiennent des données brésiliennes ou encore d'autres variétés nationales. Un souci de représentativité au plan diachronique semble avoir inspiré les autrices: l'écrit est recensé avec ses réalisations élaborées ou non, de Saramago aux médias sociaux, de même que l'oral, des interventions politiques parlementaires aux données atlantographiques récoltées par Cintra en vue de l'*Atlas Lingüístico-Etnográfico de Portugal e da Galiza* (ALEPG).

L'article de R. Mariño Paz / M. D. Sánchez Palomino (art. 5) s'occupe pour la section «Le galicien» de dresser l'inventaire des sources galiciennes à la fois anciennes et modernes et contient en outre les transcriptions d'une charte monastique et d'une cantiga, toutes deux du 13^e siècle, accompagnées d'un commentaire philologique concis.

La section «L'espagnol» s'ouvre par la contribution de P. Sánchez-Prieto Borja qui s'occupe de réunir la documentation ancienne, considérable en raison de la précocité de l'adoption du vernaculaire dans les documents officiels castillans. Le nombre important des sources rendues disponibles sur support numérique permet de mettre à profit cette profondeur chronologique. La contribution inclut les fac-similés des copies conservées de la *Nodicia de kesos* (10^e s.), des *Glosas Emilianenses* (11^e s.) et du *Cantar de mio Cid* (ca 1312), accompagnés d'une transcription et d'annotations linguistiques. La bibliographie est riche. L'article de J. A. Frago et M. A. Martín Zorraquino (art. 8) contient une présentation générale de l'aragonais et de l'asturo-léonais, ainsi que des textes médiévaux parmi lesquels nous signalerons encore une fois la *Nodicia de kesos* [181] (mais l'extrait est tiré d'une édition différente).

L'article d'A. Quintana (art. 10), le seul de la section «Le judéo-espagnol», signale d'emblée l'accès difficile aux textes en raison du recours à l'alphabet hébreu qui a perduré jusqu'au début du 20^e siècle. Les deux extraits de textes présentés et commentés sont un commentaire biblique de 1730 ainsi qu'un dialogue tiré d'un périodique humoristique de 1920, choisi pour représenter les répercussions linguistiques d'une nouvelle bourgeoisie bilingue (avec le français) liée à l'Alliance Israélite Universelle.

La section «Le catalan» contient deux contributions, dont la première est celle d'À. Massip-Bonet (art. 11), qui donne un aperçu des caractéristiques du catalan médiéval (surtout par rapport à l'occitan) ainsi que des collections de textes littéraires et non littéraires, en format imprimé ou encore incluses dans des projets numériques d'envergure. Un échantillon de trois textes figure à la fin de la contribution et illustre, au moyen d'un système de renvois tout à fait bienvenu, la liste des caractéristiques du catalan médiéval auparavant soumise au lecteur. Les défauts qui peuvent demeurer dans un portrait si bien en place des particularités du catalan médiéval que nous signalons ici ne remettent en cause d'aucune façon la qualité de la contribution: le douzième point listé des caractéristiques du catalan médiéval [232], qui concerne «certaines consonnes se comportant comme en occ.» et plus particulièrement, le maintien de F initial, sous lequel on peut lire «(sauf le gascon, où [sic] il y a aspiration)¹», représente en fait un phénomène banal qu'il est inutile de signaler dans une liste de caractéristiques proprement catalanes (même à vocation contrastive avec l'occ.), puisque tous les cognats romans (continentaux) ont maintenu F initial dans ces conditions en dehors du gascon et de l'espagnol, qui font figure d'exception par rapport aux autres langues romanes sur ce point (confronter l'un des exemples fournis dans la contribution, *fam* f. 'faim', avec les données du DÉRom rassemblées dans Buchi / González Martín / Mertens / Schlienger s.v. */*ɸ*amen/, sous II.1.). La deuxième contribution de la section, d'À. Massip-Bonet et A. Llop-Naya (art. 12), s'ouvre sur quelques considérations concernant la restandardisation contemporaine due au mouvement renaissantiste catalan et enchaîne avec une liste de traits caractéristiques dont se sont servis les atlantographes pour parvenir à tracer l'isoglosse départageant le catalan occidental du catalan oriental (avec une carte en couleur tirée de l'ALDC, [245]; le titre de l'atlas manque en bibliographie). Sont ensuite présentées quelques anthologies littéraires catalanes, le plus souvent orientées vers la poésie, et des corpus de textes non littéraires (même si elle est classée sous «3.2 Textes non littéraires», la base *Scripta* de l'Université de Barcelone contient aussi de nombreux textes littéraires)².

La section «Le francoprovençal» contient la contribution d'A. Kristol (art. 16) qui débute par quelques remarques préalables concernant l'apparemment génétique qui est

¹ Cette remarque entre parenthèses concernant le gascon pourrait suggérer qu'il s'agit d'une variété de l'occitan; or, d'un point de vue génétique, le sujet de l'individuation du gascon a fait l'objet d'une démonstration de J.-P. Chambon et d'Y. Greub (v. ici 66, 473-495). L'article est d'ailleurs cité dans la contribution sur le gascon [291]. Que les auteurs ne soient pas tous d'accord sur un problème de typologie à l'intérieur d'un volume de 40 contributions n'est pas grave en soi, mais un manuel devrait signaler – même succinctement – l'existence d'un tel désaccord.

² On ne s'attend pas non plus à trouver (ni à devoir chercher) sous «Anthologies non littéraires» la mention des «etnotextos» de l'ALDC, parmi lesquels on dénombre «des textes chantés ou récités, des jeux populaires de poésie pour enfants et des chants traditionnels» [249].

reconnu aux parlers francoprovençaux depuis la fin du 19^e siècle, malgré la dialectalisation extrême qui caractérise cet ensemble. Sont ensuite présentées des chrestomathies qui contiennent des textes issus de plusieurs micro-centres directeurs et pour lesquelles l'auteur fournit des renseignements utiles tels que le nombre de textes, la présence ou non d'une traduction française ou d'un glossaire. On apprécie que soient signalées au moyen de renvois la présence de certains textes dans plus d'une anthologie, les erreurs contenues dans certaines éditions ainsi que des observations plus générales ayant trait à l'histoire des idées.

La section «Le français» est, comme nous l'avons signalé ci-dessus, celle qui contient le plus grand nombre de contributions, parmi lesquelles figure celle du regretté D. Trotter (art. 19), qui contient un excellent survol de la scriptologie médiévale ainsi qu'une bibliographie tenant compte à la fois des travaux fondateurs et des derniers apports. Des extraits de textes représentant les scriptas picarde, lorraine et anglo-normande sont présentés à la fin de la contribution, accompagnés de notes concernant leurs traits spécifiques. Les contributions de G. Ernst (art. 20) et de F. Martineau (art. 23) soulignent les apports majeurs des récents travaux qui ont porté sur de la documentation non-littéraire – la plupart du temps inédite et parfois rédigée par des peu-lettrés – auxquels les auteurs ont eux-mêmes largement contribué au cours des dernières années. La contribution de F. Martineau contient également une synthèse utile des variétés du français en Amérique du Nord, de quelques-uns de leurs traits spécifiques et des plus récentes hypothèses quant à leurs origines. Après une présentation générale du domaine belgoroman et des fondements de la dialectologie wallonne, M.-G. Boutier (art. 22), cite les meilleures anthologies et collections de textes littéraires disponibles et met à la disposition du lecteur des informations concernant les travaux incontournables (Haust, Remacle, Piron, Boutier, l'ALW) auxquels on recourra pour la compréhension et l'analyse des textes.

La section «Le rhéto-roman» débute par l'article de G. Darms (art. 24), qui dénombre les premiers textes romanches, dont le premier est une chanson datée de 1527 racontant un épisode guerrier entre les Grisons et le châtelain de Musso près du lac de Côme. Les anthologies disponibles, dont la *Rätoromanische Chrestomathie* en 13 volumes (mise à disposition en ligne par l'Université de Cologne depuis peu), sont parues vers la fin du 19^e siècle et au cours du 20^e siècle. Les sources électroniques demeurent peu nombreuses. Trois extraits de textes anciens sont présentés et commentés: le premier texte cité ci-dessus, des psaumes haut-engadinois de la seconde moitié du 16^e siècle, ainsi qu'un catéchisme en deux versions, la première en sursilvan réformé et la deuxième en sursilvan catholique. La fin de la contribution présente également un échantillon de textes modernes. La contribution de H. Siller-Runggaldier (art. 25) présente un aperçu des variétés ladines et de quelques-uns de leurs traits spécifiques. Le ladin dispose d'une anthologie en trois volumes de tous les textes littéraires parus du 17^e siècle à 2012, celle de Bernardi et Videsott (2013), et de trois corpus numériques. Comme la plupart des contributions, l'article se clôt sur un échantillon textuel, qui inclut des extraits commentés du premier texte en ladin du Val Gardena et du premier texte du val de Fassa, ainsi que des extraits de textes modernes.

La première contribution de la section «L'italien», celle de M. Barbato (art. 27), porte sur les anciens textes italo-romans et débute par la mention de la chrestomathie mise au point par Ernesto Monaci, restée longtemps inégalée. «Le Monaci», qui contient des textes des origines à la fin du 13^e siècle, est encore aujourd'hui – dans la nouvelle édition revue par Felice Arese parue en 1955 – un instrument de travail

précieux en philologie italienne. Suivent plusieurs autres anthologies classiques parues au 20^e siècle, après quoi l'auteur présente un panorama linguistique de l'Italie dialectale au temps de Dante, en s'attardant sur les caractéristiques du système vocalique et en ajoutant quelques considérations sur la morphologie nominale et verbale ainsi que sur la syntaxe (principalement sur l'ordre des constituants). La partie textuelle, dotée d'un système de classification répartissant les textes en huit 'sous-aies' linguistiques sur la base des caractéristiques précédemment citées, contient une vaste sélection de textes commentés (ligure, lombard, vénitien, toscan, romain, napolitain, sicilien et des Marches) issus d'une période couvrant les 13^e et 14^e siècles. La dernière contribution de la section, celle de S. Retali-Medori (art. 30), précise pour la documentation corse que les premiers textes ont été d'abord rédigés en toscan, puis en italien. Quelques rares travaux ont servi à l'identification dans ces textes d'éléments dialectaux, mais il reste encore beaucoup à faire. Pour l'époque moderne, l'autrice signale la base de données (BDLC) ayant servi aux travaux du *Nouvel atlas linguistique et ethnographique de la Corse* (NALC).

La section «Le sarde» contient une seule contribution, celle d'E.-M. Remberger (art. 31). L'autrice donne un aperçu des sources disponibles contenant des textes sardes médiévaux, qui sont nombreux et très anciens (v. notamment l'anthologie de Blasco Ferrer 2003), ainsi que le matériel textuel à disposition pour le sarde contemporain. Les ressources numériques demeurent encore à ce jour peu nombreuses. L'échantillon textuel ancien contient les extraits d'une charte logoudorienne (fin 11^e s.–déb. 12^e s.), d'un traité de paix campidanais du 13^e siècle ainsi qu'une charte arboraise du 14^e siècle.

La section «Le roumain» s'ouvre sur la contribution de E. Timotin (art. 32) qui présente les anthologies parues entre les 19^e et 20^e siècles contenant les plus anciens textes roumains (et de ses dialectes), qui relatent toutes l'attestation tardive du roumain et le recours sur une longue période à l'alphabet cyrillique (grec pour l'aroumain). Parmi les extraits de textes présentés, tous du 16^e siècle, signalons le psautier Hurmuzaki, considéré à ce jour comme le plus ancien texte roumain, et la lettre de Neacșu. La contribution sur l'aroumain, également de E. Timotin (art. 34), souligne l'absence de cohésion géographique des locuteurs qui, hormis en Roumanie, se trouvent éparpillés entre la Grèce, la Macédoine, la Bulgarie et l'Albanie. Les textes présentés sont des prières, dont l'une est le plus ancien témoignage écrit aroumain connu, gravé sur bois en 1731.

Dans la section «Les langues créoles», la contribution de Sibylle Kriegel (art. 36) énumère les textes anciens³ et modernes disponibles pour l'étude des franco-créoles, et contient deux extraits de textes: le premier est tiré du plus ancien document écrit en franco-créole (1^{er} m. 18^e s.), probablement nord-haïtien⁴, et le second, d'un texte reli-

³ Comme la collection *Manuals of Romance Linguistics* ne prévoit apparemment pas de manuel pour la créolistique et que le MRL 8 (C. Polzin-Haumann / W. Schweickard [dir.] 2015. *Manuel de linguistique française*) ne contient pas ces références, signalons ici les travaux de K. König (1939), d'É. Jourdain (1956) et de R. Arveiller (1963), dont la confection a nécessité des dépouillements importants de textes anciens (pour la grande majorité français et issus de la période coloniale) qui se trouvent listés en début ou en fin d'ouvrage, et qui demeurent des outils précieux pour l'étude du français régional antillais, mais aussi en créolistique (en raison de l'absence d'une véritable tradition écrite en créole).

⁴ Pour lequel on consultera désormais, en complément de D. Fattier (1996) cité dans cette contribution, Fattier, D. (2015). «Dialectologie historique dans la Caraïbe:

gieux (2^e m. 18^e s.) de l'île Bourbon (aujourd'hui La Réunion). La période moderne est illustrée au moyen de transcriptions tirées de corpus oraux guadeloupéen et seychellois⁵. Les deux autres contributions de la section, celles de J. Kramer (art. 37) et de H. C. Cardoso, T. Hagemeijer et N. Alexandre (art. 38), dressent pour le papiamentu et les hispano-créoles ainsi que pour les créoles à base lexicale portugaise un inventaire des sources disponibles, dont les plus anciennes datent du 19^e siècle.

Le manuel se clôt sur une liste récapitulative de ses 40 auteurs et de leur affiliation académique ainsi que sur un index thématique se référant aux concepts et aux 'choses' (dépourvu toutefois de la mention des auteurs cités)⁶.

Myriam BERGERON-MAGUIRE

textes anciens, données dialectales, hypothèses de travail», in: Thibault, André (dir.), *Du français aux créoles. Phonétique, lexicologie et dialectologie antillaises*, Paris, Garnier («Linguistique variationnelle»), 161-83.

⁵ Mentionnons au passage toute la littérature issue du mouvement de la créolité qu'il peut également être utile de connaître pour la période moderne.

⁶ Comme dans d'autres volumes de la présente collection (v. par ex. ici, 80, 523sq.), l'on relève avec regret de nombreuses coquilles voire même des fautes de langue qui impliquent aussi la terminologie linguistique; en voici quelques exemples:

– coquilles: 14: *on* (recte: *ont*); 16: *n y* (recte: *n'y*); 48: *à époque du ptg. moyen* (recte: *à l'époque*); 50: *éliminées* (recte: *éliminées*); 224: *en vie de l'étude* (recte: *en vue de l'étude*); 232: *ouú* (recte: *où*); 243: *1.2 Caractéristiques générales du Catalan* (recte: *catalan*); 246: *les années '50*: anglicisme typographique (fr. *les années 50*); 253: *edition* (recte: *édition*); 254 *l'île* (recte: *l'île*);

– langue: 23: *bien connu au public cultivé* (recte: *bien connu du public cultivé*); 37: *accompagnés de références bibliographiques et commentaires* (recte: *accompagnés de références bibliographiques et de commentaires*); 39: *avec un système très fragmenté de la propriété et abondante production de documents privés* (recte: [...] *une abondante production de documents privés*); id.: *a partir de* (recte: *à partir de*); id. n 4: *Une étude récente du document se trouve à Emiliano (2003)*. (recte: *Une étude récente du document se trouve dans l'article d'Emiliano (2003)*.); 41: *L'étude des textes littéraires en tant que documents linguistiques suppose la réponse à ces questions, pour que l'on puisse approcher, avec plus de certitude, la variété linguistique enregistrée*. Cet emploi d'*approcher* est inusité; 42, 43, 51, 54: *cap.* pour 'chapitre': la métalangue de la contribution étant le français, on s'attendrait plutôt à l'abréviation *chap.* (cette abréviation manque d'ailleurs dans la liste des abréviations); 42: *littéraire* (recte: *littéraire*); 231: *literature* (recte: *littérature*); 234 n 3: *le manuscrit digital* (recte: *digital* ou mieux, *numérisé*); 243: *Les textes témoignent la confusion* (recte: *témoignent de la confusion*); 244: *s sonore entre voyelles est écrite* (recte: *écrit*); 248: *l'analyse du difficile processus de la narrative à Valence* (recte: *de la prose narrative?*);

– terminologie: 15: *gallo-roman* (il y a – nous semble-t-il – un consensus actuel pour *galloroman*); 17: *métalangage* (recte: *métalangue*); 19: *campidanien* (recte: *campidanais*); 19: *vegliote* (recte: *végliote*); 250: *lemmas* (recte: *lemmes*); 253: *fem.* (recte: *fém.*); 49: la définition proposée sous (4) devrait inclure, comme toutes les gloses proposées, le correspondant fr. *arrhes*.

Christiane FÄCKE (ed.), *Manual of language acquisition*, Berlin, de Gruyter (Manuals of Romance Linguistics, 2), 2014, 639 pages.

Le second volume des *Manuals of Romance Linguistics*, le *Manuel of Language Acquisition* – publié par Christiane Fäcke – commence par la phrase suivante : « Using and acquiring one or more languages is part of human nature » [1]. Dans ce manuel figurent pour cette raison des articles sur l'acquisition d'une langue dans un contexte général selon des conditions économiques, géographiques, historiques mais aussi politiques. Pour les langues romanes, les sciences de référence pour l'apprentissage d'une langue, les multiples méthodes de recherche, la socialisation linguistique, la politique et l'aménagement linguistique dans les pays romanophones, le rapport entre langue et identité, ainsi que les diverses théories de l'acquisition des langues y sont traités de manière détaillée. Les articles suivants sont consacrés à l'acquisition de la langue maternelle ainsi qu'à celle d'une première langue. Ils présentent et décrivent aussi bien l'évolution linguistique chez les enfants, les différentes théories du développement linguistique, que les défis concernant l'alphabétisation et son processus, ainsi que l'acquisition de la langue écrite.

Des vues d'ensemble générales portant sur l'acquisition d'une langue seconde ou plutôt d'une langue étrangère (L2) nous sont ensuite proposées en ce qui concerne les cours bilingues, la didactique du plurilinguisme, la recherche sur l'enseignement et l'apprentissage des langues étrangères ainsi que les manuels de langues romanes (essentiellement le français) dans une perspective diachronique. La fin du chapitre sur l'acquisition de la L2 évoque le rôle des enseignants et des apprenants, la cognition vs. l'émotion lors de l'apprentissage d'une langue, tout comme le débat autour de la notion de compétence. Les contextes et les caractéristiques des spécificités de l'apprentissage des langues romanes sont notamment présentés en prenant exemple sur le catalan, le français, l'italien, le portugais, le rhéto-roman, le roumain et l'espagnol. Le dernier chapitre se focalise sur l'acquisition d'une langue dans des régions romanophones sélectionnées dans diverses parties du globe.

Christiane Fäcke souligne dans son introduction qu'il est à peine possible dans le cadre de ce manuel de donner un aperçu complet de l'acquisition d'une langue au regard des langues romanes. Il existe des différences, parfois des points de vue contradictoires concernant les résultats de recherche ou les phénomènes d'acquisition linguistique. Par conséquent, l'objectif principal de cette publication est d'offrir un panorama général sur l'apprentissage d'une langue – notamment d'une première et d'une seconde – et cela également dans le contexte des langues romanes et des régions romanophones.

Il est par conséquent à peine envisageable de développer et de mettre en exergue toutes les facettes que recouvre cet ouvrage dans ce compte rendu. Il est néanmoins possible de promouvoir ce thème et les études qui lui sont consacrées, ce que fait également la directrice de publication en s'adressant directement aux chercheurs, enseignants, étudiants et apprenants. C'est la raison pour laquelle, dans la contribution suivante, l'accent sera mis sur certains points.

L'article de Marcus Reinfried [225-73] peut susciter un intérêt particulier. Il traite de l'acquisition des langues romanes en Europe dans une perspective diachronique et

présente pour ainsi dire des éléments d'analyse de manuels, de matériel d'enseignement et d'apprentissage, des temps modernes à aujourd'hui. Il souligne que les procédures méthodologiques spécifiques sont comparables à travers les siècles et que l'on peut aussi retrouver leurs développements caractéristiques dans cet ouvrage [255].

Les approches plurilingues existent déjà depuis le XVI^e siècle (voir l'article de Franz-Joseph Meissner concernant la didactique du plurilinguisme en Europe [217-35]): celles-ci se sont donc perpétuées au fil du temps et remontent à bien des décennies. L'histoire de l'enseignement des langues a évolué selon chaque groupe cible et institution, car les conditions actuelles de l'enseignement des cours de langue étrangère dans les institutions scolaires ne sont pas comparables à celles d'autrefois. Le répertoire didactico-méthodologique s'est étendu au fil des siècles [269]. Dans la bibliographie figurent des ouvrages de référence (des «grammaires») pour poursuivre des recherches dans ce domaine. On trouve à titre d'exemple Christ, Gorini, Pellandra et Suárez-Gómez.

L'article de Birgit Schädlich [274-90], dans lequel elle examine et débat du rôle de l'enseignant selon Hattie en 2009 et de la compétence d'enseignement, mérite une attention particulière [278]. Pendant des décennies, l'apprenant fut au centre de la recherche en acquisition des langues et de la didactique des langues étrangères. Il aurait néanmoins fallu prendre en compte et considérer les enseignants depuis bien longtemps. Ceux-ci devraient – à l'avenir – être également mis sur le devant de la scène de manière conséquente en didactique des langues étrangères – aussi bien pour l'analyse que pour les études et discussions de cours en général.

Les articles 19 à 25 (particulièrement intéressants pour les romanistes) ne sont cependant pas construits de manière uniforme puisque dans ceux-ci, les auteurs développent divers aspects et défis liés à l'acquisition d'une langue romane cible. L'article sur le catalan (de Joan Julià-Muné, 345-70) se concentre entre autres principalement sur les problèmes de prononciation spécifiques par rapport à la langue maternelle de l'apprenant, au transfert lexical et à l'interférence avec l'acquisition d'autres langues lors de l'acquisition de cette dernière. Des exemples concrets sont données, même pour le portugais (auteur: Antônio Roberto Monteiro Simões, 412-32) mais non pour le français (Valérie Spaëth et Jean-Paul Narcy-Combes, 371-89) et le rhéto-roman (Roland Verra et Christiane Fäcke, 433-50). Le dernier article se focalise quant à lui sur les traits caractéristiques de l'apprentissage d'une langue et de son implémentation institutionnelle et politique; les auteurs mettent tout particulièrement l'accent sur le domaine du plurilinguisme autochtone et de ses diverses manifestations. Seul le sarde, que Rita Franceschini évoque dans sa contribution sur l'italien et les régions italophones [529-54] et qui aurait pu parfaire ce panorama, n'est pas pris en compte.

Le dernier regroupement de contributions (26-32) – *Language Acquisition in the Romance-Speaking World* – s'intéresse, entre autres, à la structure du paysage linguistique, aux variétés, aux phénomènes de contacts linguistiques, aux langues minoritaires, au plurilinguisme allochtone et à la politique linguistique dans des régions et pays pré-sélectionnés: le Canada [495-512], la France [513-28], l'Italie et les régions italophones [529-54], le Pérou [555-71], le Portugal et le Brésil [572-92], la Roumanie [593-612] et l'Espagne [613-31].

D'une part, le manuel propose (comme nous l'avons indiqué précédemment) à un large public un aperçu sur l'acquisition d'une langue en général dans la Romania (donc

pour les langues romanes et leurs variétés) et, d'autre part, une lecture ciblée, thématiquement spécifique, qui, en fonction des intérêts personnels, s'avère bénéfique, fructueuse et hautement recommandée.

Sylvia THIELE

David TROTTER (ed.), *Manuel de la philologie de l'édition*, Berlin/Boston, de Gruyter (Manuals of Romance Linguistics, 4), 2015, 479 pages.

Au sein d'une collection ayant l'ambition de fournir un panorama encyclopédique de la linguistique romane actuelle, un volume consacré à l'édition des textes écrits avant l'invention de l'imprimerie ne pouvait pas manquer. C'est l'objet d'étude, somme toute traditionnel, du présent ouvrage, malgré le calque de l'allemand que le titre met en vedette (*Editionsphilologie*). Chargé de la mise en œuvre de cette mission, le regretté David Trotter a choisi de ne pas sacrifier sa liberté intellectuelle et son intarissable vivacité d'esprit aux lois du genre et opté délibérément pour un *patchwork* captivant, où les mises au point efficaces sur des aspects spécifiques du travail d'édition ou sur des sujets périphériques côtoient les prises de position ou les vues d'ensemble portant sur les questions fondamentales (et parfois éternelles) que la discipline pose. En sollicitant des spécialistes souvent engagés dans des projets éditoriaux d'envergure, recrutés aussi bien du côté de la linguistique historique que parmi les philologues et exprimant aussi des points de vue et des pratiques scientifiques divergentes, le maître d'Aberystwyth a assuré la cohérence et la bonne tenue de l'ensemble, sans déroger à la devise qui fut la sienne et qu'il arbore opportunément dans l'introduction [1-18], à savoir que *varietas delectat*.

Au rang des exposés systématiques animés par un souci pédagogique, nous lisons le diptyque consacré aux textes gallo-romans en caractères hébreux, qui permet à Marc Kiwitt, «L'ancien français en caractères hébreux» [219-36], et à Guido Mensching, «Éléments lexicaux et textes occitans en caractères hébreux» [237-64], de présenter dans le détail l'un et l'autre corpus, ainsi que les défis méthodologiques de taille auxquels sont confrontés les éditeurs de ces textes. De même, Claude Buridant, «Édition et traduction» [319-68], offre une vue synthétique des problèmes particuliers posés par l'édition des traductions médiévales en français, enrichie par l'établissement d'une typologie raisonnée des textes et par l'étude d'un cas concret fort complexe, celui de l'édition de la *Chronique des rois de France*. Frédéric Duval, «Les éditions de textes du XVII^e siècle» [369-93], et Alexandru Mareş, «L'édition des textes roumains anciens» [95-130], nous sortent du Moyen Âge pour faire apparaître des questionnements nouveaux: le premier se penche sur les pratiques éditoriales dont font les frais les textes littéraires français du XVII^e siècle et prône une remise en question de certaines habitudes, notamment celle de la modernisation graphique à outrance, fatale pour les utilisateurs animés par des intérêts linguistiques ou philologiques; le second retrace le long cheminement de l'édition scientifique des textes roumains anciens, en donnant opportunément toute sa place au problème de l'interprétation de la graphie cyrillique. Enfin, Andrea Bozzi, «Entre texte et image: la méthode de Pise» [194-215], accompagne avec grâce les néophytes et les sceptiques dans la découverte d'une application électronique pensée pour assister de façon efficace le processus de réalisation d'éditions scientifiques, dans différents

domaines de recherche et avec des fonctions étendues (traitement des images, production des apparats critiques, lemmatisation, etc.).

Les autres contributions se distribuent dans des sections cohérentes. La première fait place à l'examen de différentes traditions éditoriales, essentiellement celles qui concernent les textes gallo-romans, castillans, roumains et italiens. On pourrait déjà regretter l'absence de domaines en pleine ébullition (par ex., le catalan) ou à la longue et vénérable tradition (par ex., l'anglo-normand), mais contentons-nous de ce qui est offert : un aperçu informé et équilibré du tiraillement entre pratiques éditoriales et réflexions théoriques (ou évacuation de ces dernières) dans l'édition des textes français et occitans du Moyen Âge (Francesco Carapezza, «Entre théorie et pratique en ecdotique galloromane» [21-43]), une courte histoire, assez extérieure et par moments superficielle, de l'avènement de l'édition scientifique des textes castillans du Moyen Âge (Nadia R. Altschul, «L'espagnol castillan médiéval et la critique textuelle» [81-94])¹, la contribution évoquée d'A. Mareş et un survol des questions de fond que pose l'accomplissement de toutes les tâches du travail d'édition, centré sur la textualité italienne (Raymund Wilhelm, «L'édition de texte – entreprise à la fois linguistique et littéraire» [131-51]). La section est complétée par l'essai de Lino Leonardi et Richard Trachsler, «L'édition critique des romans en prose : le cas de *Guiron le Courtois*» [44-80], qui explique comment s'est formée au XX^e siècle, dans le domaine de l'édition des romans arthuriens en prose, une doxa pragmatiste instaurant la notion de vulgate et inhibant de ce fait des enquêtes poussées dans les profondeurs des différentes traditions manuscrites, jugées d'emblée inextricables².

À un célèbre roman arthurien en prose est consacrée la contribution qui ouvre la section dédiée à l'édition électronique (Christiane Marchello-Nizia, Alexey Lavrentiev et Céline Guillot-Barbance, «Édition électronique de la *Queste del saint Graal*» [155-76]). Mais la perspective et la méthode changent radicalement : en éditant la *Queste* du ms. Lyon, Bibliothèque municipale, Palais des Arts 77, f. 160r-224v sous forme numérique (<<http://txm.bfm-corpus.org/>>, s. *GRAAL*), on a voulu fournir «[...] une version <authentique> du roman, telle qu'elle a été copiée et telle qu'elle a circulé à une époque précise [...]» [162] et on s'est fondé sur des principes d'imitation stricte du témoin, suivant «un <bédierisme pragmatique> assez consensuel» [166]. À la rigueur, ce n'est donc pas à une édition qu'on a affaire, mais à la transcription d'un témoin du roman dans le but de le soumettre à des interrogations d'ordre linguistique. Or, dans la présentation, on fait sans cesse l'éloge de l'édition numérique et des formidables opportunités qu'elle ouvre. Déjà, pour ne donner qu'un exemple, «la flexibilité du support numérique incite

¹ Le regard jeté d'outre-Atlantique comporte des naïvetés : nous nous demandons, par ex., en quoi, dans le contexte européen, serait spécifique au système universitaire espagnol – et déterminant pour l'évolution des études hispaniques – le fait que «[...] une structure hiérarchisée et endogamique – qui comprend la pratique d'attribuer des postes à ses propres élèves – entrave l'indépendance intellectuelle et le pluralisme [...]» [88].

² Le cas d'école du *Guiron*, qui est en réalité «[...] un assemblage de divers morceaux ayant mené une existence autonome avant d'être mis ensemble, et de faire l'objet de remaniements et de réajustements pour satisfaire aux besoins du cycle» [55], illustre bien ce qu'un travail de longue haleine finit par mettre au jour, en termes d'histoire des textes aussi bien que du point de vue éditorial.

[...] les éditeurs scientifiques à une plus grande rigueur méthodologique par rapport aux éditions traditionnelles. Le fait que le lecteur puisse facilement vérifier la lecture proposée sur l'image du manuscrit oblige à justifier ses choix et à les appliquer d'une façon systématique» [161]: évidemment, cette tâche incombe depuis toujours à tout éditeur et ne saurait constituer le privilège du seul éditeur numérique. Ensuite, il est surprenant que des avancées décisives dans la prise en compte du témoin choisi, donc du projet dans sa globalité, ne trouvent pas d'écho dans l'édition en ligne: par ex., les auteurs avancent que le manuscrit de Lyon serait à dater «de la fin de la première moitié du XIII^e siècle (D. Stutzmann, communication personnelle)» [163], sans autre précision ni preuve, ce qui modifie de façon spectaculaire la datation traditionnelle du témoin (fin du XIII^e siècle) et, surtout, le rapproche sensiblement de l'époque de composition présumée de la *Queste* (vers 1225-1230), mais leur «édition numérique interactive» continue d'attribuer le manuscrit au XIII^e siècle tout court, avec une prudence étonnante, ou bien de le situer «un demi-siècle après la date supposée de [...] composition» du roman (p. 7 de l'*Introduction*). D'autre part, des entreprises éditoriales récentes impliquant la *Queste* et réalisées selon des critères et des perspectives interprétatives assez proches, bien que sur papier, ne sont pas mentionnées dans la contribution et percent à peine dans l'édition en ligne. Pourtant, elles ont suscité des critiques circonstanciées, dont auraient tiré profit les responsables du projet lyonnais³. Bref, si «le temps de l'immobilisme du texte-papier est sans doute achevé [...]» et que «on est passé désormais au temps du miroitement de l'affichage multi-facettes» [164], reste que l'analyse approfondie de la tradition de l'œuvre demeure la pierre de touche de toute démarche critique sérieuse, qu'elle soit destinée au papier ou à l'écran⁴.

³ Nous faisons évidemment référence à l'édition des romans arthuriens du ms. New Haven, Yale University Library, Beinecke 229 qu'Elizabeth Moore Willingham mène chez Brepols depuis 2007 (*Mort Artu*, 2012 *Queste*, plus un recueil d'études paru en 2007) et aux comptes rendus percutants qui ont accompagné l'entreprise: Yan Greub, *Revue critique de philologie romane* 9 (2008), 82-95; Lino Leonardi, *MedRom* 33 (2009), 437-440 et 36 (2012), 429-431; Richard Trachsler, *ZrP* 130 (2014), 841-844 et *Studi francesi* 58 (2014), 565-567.

⁴ Ajoutons que dans la revue initiale des éditions électroniques de textes français du Moyen Âge ayant été entreprises ou achevées depuis les années 1990 [155-58], des expériences significatives ont été oubliées (par ex., l'édition électronique des témoins du *Partonopeus de Blois* réalisée à l'Université de Sheffield: <<http://www.hrionline.ac.uk/partonopeus>>), que l'édition de la *Queste* procurée par Albert Pauphilet en 1923, fondée sur le même témoin mis à profit par l'équipe lyonnaise mais présentant des zones d'ombre et des comportements erratiques, ne peut pas être comparée au produit présenté ici [166] sans une évaluation paisible du contexte historique et intellectuel dont elle est issue, enfin que Roberto Vattori n'est pas un éditeur de textes [163, 176], mais une maison d'édition spécialisée dans les fac-similés. Un modèle d'édition critique numérique d'un texte médiéval à tradition étendue et complexe, dialoguant de façon féconde avec l'édition imprimée, est celui de la *Monarchia* par Prue Shaw, daté de 2006 (<<http://www.sd-editions.com/Monarchia/>>): cf. Paolo Chiesa, «L'edizione critica elettronica della *Monarchia*: la filologia informatica alla prova dei fatti», *Rivista di studi danteschi* 7 (2007), 325-354 et Dante Alighieri, *Monarchia*, éd. par Prue Shaw, Florence, Le Lettere, 2009.

La section réservée à l'édition électronique comprend également une présentation, sans problématisation excessive, d'un outil fonctionnel hébergeant depuis 2001 des textes occitans du Moyen Âge (Costanzo Di Girolamo et Oriana Scarpati, «Le projet *Rialto* et l'édition des textes occitans médiévaux» [177-93]) et l'exposé d'A. Bozzi mentionné *supra*. Nous restons sur le même terrain, mais en suivant pas à pas la mise en œuvre d'une entreprise ambitieuse, avec la première contribution de la section dédiée aux textes documentaires. Dans «L'écrit documentaire médiéval et le projet des *Plus anciens documents linguistiques de la France*» [267-95], Martin Glessgen retrace l'histoire de la collection depuis les *Documents linguistique de la France* publiés par Paul Meyer en 1909, explique les circonstances de sa reprise en main sous les auspices de la philologie informatique dans les années 2000 – informatisation des volumes publiés, révision et saisie des recueils non publiés, élargissement du recensement au Centre et à l'Est du domaine d'oïl –, illustre les premiers fruits de la nouvelle ère, consignés dans une série d'éditions numériques (<<http://www.rose.uzh.ch/docling/>>) passibles d'interrogations linguistiques et historiques⁵. Toujours à propos des chartes, la contribution d'Anja Overbeck, «L'édition des textes médiévaux: la méthode de Trèves» [296-316], revient sur l'expérience méthodologique et pratique menée par l'équipe de l'Université de Trèves en 1994-2001 et ayant conduit à l'édition des chartes luxembourgeoises du XIII^e siècle⁶. Dans un français qui aurait gagné à être revu soigneusement, on y fait l'apologie de cet aboutissement, placé avec enthousiasme sous le signe de la *New Philology*. Mais pour une expérience achevée depuis une douzaine d'années, qui se veut magistrale – on parle de «méthode de Trèves» dès le titre –, il est surprenant que les critiques de fond émises à son égard ne soient nullement prises en compte ni discutées⁷, au point que le seul exemple de «variante diatopique wallonne» [305] du corpus que l'on met en exergue ici est celui de *sa fiz* pour *son fiz*, déjà perçu comme fort problématique dans un compte rendu paru en 2004⁸.

On a vu dans quelle mesure la pratique sérieuse du compte rendu contribue de nos jours au savoir philologique, et à quel point le fait de l'ignorer peut s'avérer rédhibitoire. Il est donc heureux que la dernière section du recueil héberge une «Défense et illustration du compte rendu scientifique» [438-63] et qu'elle ait été confiée à un praticien éclairé. G. Roques y brosse l'histoire du mot, les premiers pas de la pratique en

⁵ Au titre des études mettant à profit les chartes éditées par Clovis Brunel [276], il ne faut pas oublier Enrico Zimei, «Sulla divisione della catena grafica in antico occitano. Scrittura documentarie», *Critica del testo* 7 (2004), 877-903 (puis Id., «*Paraula escricha*». *Ricerche sulla segmentazione della catena grafica nei canzonieri trobadorici*, Rome, Nuova Cultura, 2009, 87-112).

⁶ Günter Holtus / Anja Overbeck / Harald Völker, *Luxemburgische Skriptastudien. Edition und Untersuchung der altfranzösischen Urkunden Gräfin Ermesindes (1226-1247) und Graf Heinrichs V. (1247-1281) von Luxemburg*, Tübingen, Niemeyer, 2003.

⁷ Cf., par ex., Gilles Roques, *RLiR* 68 (2004), 287-293 et Martin Glessgen, *RJb* 55 (2004), 186-189. Au sujet de l'application des mêmes procédés à un témoin de texte littéraire – Anja Overbeck, *Literarische Skripta in Ostfrankreich. Edition und sprachliche Analyse einer französischen Handschrift des Reiseberichts von Marco Polo (Stockholm, Kungliga Biblioteket, Cod. Holm. M 304)*, Trèves, Kliomedia, 2003 – cf. les observations pénétrantes de Stephen Dörr, *VR* 66 (2007), 327-330.

⁸ Cf. G. Roques, *RLiR* 68 (2004), 288-289.

Allemagne et son implantation en France, sous la houlette de Paul Meyer, auquel on cède souvent la parole, charmé par la verve et l'efficacité parfois rude de sa plume. Le rappel de quelques incompréhensions, décisives pour le cours des études dans certains secteurs disciplinaires – par ex., celle touchant l'approche élaborée outre-Rhin (Karl Bartsch, Gustav Gröber) pour appréhender de façon renouvelée la tradition manuscrite de la lyrique occitane –⁹, nous aurait rendu la figure du grand chartiste plus attachante. Vient aussi, au sein de la même section, un traité long et dense sur « L'art du glossaire d'édition » [397-437]. Frankwalt Möhren examine toutes les questions, théoriques et pratiques, auxquelles est confronté l'éditeur lorsqu'il établit le glossaire de son texte, de la nomenclature à la lemmatisation des entrées, du traitement des variantes et des formes flexionnelles à la référence aux occurrences, etc. La proposition la plus poussée concerne la définition, qui doit pour F. Möhren se référer à la langue comme système, donc éviter de gloser « les mots par des offres de traduction » [406], et « couvrir tout le défini et seulement le défini » [410], en s'appuyant *a minima* sur les définitions du *Petit Robert*: bref, *povreté* « état de qn qui manque de moyens matériels » [422], l'ajout d'un équivalent moderne (« pauvreté ») étant superflu, eu égard à la proximité graphique. Dorénavant, si l'éditeur de textes du Moyen Âge voudra combler le fossé, souvent béant, entre pratiques éditoriales courantes et expectatives des lexicographes, qui montent et se précisent depuis quelques années, il aura à sa disposition un guide sûr et exigeant¹⁰.

En somme, le volume remplit partiellement, mais plus souvent dépasse les attentes que son titre engendre¹¹. Le lecteur découvrira, parmi ses seize contributions, des morceaux de choix et plusieurs pistes pour appréhender les questionnements et les solutions qui animent à présent le domaine de l'édition de textes romans anciens, et qui vont l'inspirer à l'avenir. Surtout, le recueil lui restituera une image fidèle du savant qui l'a conçu à un moment de son évolution scientifique qui ne devait pas être, mais qui a été, le dernier : celle d'un chercheur et d'un enseignant admirablement solide, peu dogmatique, sans cesse prospectif.

Gabriele GIANNINI

⁹ Cf. les comptes rendus de P. Meyer, *R* 1 (1872), 379-387 et 6 (1877), 476-477, puis les considérations de D'Arco S. Avalle / L. Leonardi, *I manoscritti della letteratura in lingua d'oc*, Turin, Einaudi, 1993, 88-89 et de Fabio Zinelli, « Gustav Gröber e i libri dei trovatori (1877) », *SMLV* 48 (2002), 229-274 sur cette question capitale.

¹⁰ Assorti d'une réalisation exemplaire : David Trotter, *Albucasis: Traitier de Chirurgie. Édition de la traduction en ancien français de la Chirurgie d'Abū'l Qāsim Halaf Ibn 'Abbās al-Zahrāwī du manuscrit BNF, français 1318*, Tübingen, Niemeyer, 2005.

¹¹ En revanche, son prix exorbitant est fort regrettable, notamment dans le contexte actuel de réduction drastique des fonds alloués aux bibliothèques universitaires, un peu partout dans le monde, pour le développement des collections.

Philologie – problèmes généraux

Karl Bartsch – Gaston Paris. Correspondance. Entièrement revue et complétée par Ursula BÄHLER à partir de l'édition de Mario ROQUES, Firenze, Edizioni del Galluzzo per la Fondazione Ezio Franceschini (L'Europe des philologues. Correspondances, 2), 2015, XLVI + 136 pages.

Le deuxième volume de la collection *L'Europe des philologues. Correspondances* est consacré à un échange épistolaire entre deux hautes figures de la philologie de la seconde moitié du XIX^e siècle, Karl Bartsch (1832-1888) et Gaston Paris (1839-1903). Si, à la différence du premier volume de la collection¹, la présente correspondance n'est pas inédite, on n'en reconnaîtra pas moins à l'éditrice le mérite d'avoir rassemblé les volets déjà publiés par Mario Roques et par elle-même², en y ajoutant des inédits et en complétant généreusement les notes déjà existantes (les compléments de l'éditrice sont signalés dans le texte par des crochets droits).

L'ouvrage se compose d'une « Introduction » [VII-XLI], d'une partie intitulée « Documents » qui précise les sources et les critères d'édition adoptés [XLIII-XLVI], du corps de la correspondance elle-même [3-120], enfin d'une « Annexe » reproduisant un choix de documents [123-26] et d'un « Index des noms de personnes et des œuvres » [129-36]. Articulée en six parties, l'introduction s'ouvre sur un rappel des différentes étapes de la publication de cet échange épistolaire. Initié par Bédier six mois après la mort de Gaston Paris, le projet prend forme dans les années vingt du XX^e siècle avec l'édition échelonnée sur cinq ans des lettres que Mario Roques avait demandées à Lucien Foulet de transcrire pour lui [VII-XV]. Suit un rappel biographique et bibliographique concernant les deux correspondants, d'abord Karl Bartsch dont le nom, tout connu qu'il est, évoque au mieux la loi de Bartsch [XVI-XXV], ensuite Gaston Paris [XXV-XXVIII] à qui l'éditrice a consacré la majeure partie de ses recherches depuis une vingtaine d'années. Les quatrième et cinquième parties sont consacrées l'une à esquisser les thèmes majeurs de la correspondance [XXVIII-XXX], l'autre à retracer l'affaire Kuschke [XXX-XXXVIII]. En conclusion, l'éditrice commente l'appréciation que Gaston Paris a émise sur l'œuvre de Bartsch dans la notice nécrologique parue dans la *Romania*. Si le romaniste parisien reconnaît, dit-elle, sa dette envers son collègue allemand, en particulier en ce qui concerne la méthode de classement des manuscrits, il n'en mentionne pas moins un certain nombre de défauts dus au recours à l'intuition et à une tendance à l'inexactitude dans les interprétations. Réminiscences de pratiques courantes de l'ancienne philologie, ces défauts ont néanmoins été corrigés dans la nouvelle philologie 'scientifique' telle qu'elle est prônée par Gaston Paris lui-même [XXXIX-XLI].

Des quarante-neuf lettres que forme la correspondance, vingt-sept sont signées Bartsch et vingt-deux Gaston Paris. Mises à part quelques lettres perdues signalées par l'éditrice, cet échange se caractérise par le fait qu'il est quasiment complet et équilibré

¹ *Gaston Paris – Joseph Bédier. Correspondance.* Éditée par Ursula BÄHLER et Alain CORBELLARI, Edizioni del Galluzzo per la Fondazione Ezio Franceschini (L'Europe des philologues. Correspondances, 1), 2009.

² Roques I, 1927; Roques II, 1931; Roques III, 1932 et Bähler IV, 2003. Les références bibliographiques figurent p. XIV-XV.

de part et d'autre, fait plutôt rare dans l'historiographie de la discipline et qui mérite d'être relevé : le lecteur a ainsi l'impression d'assister en direct au dialogue entre les deux correspondants qui s'écrivent chacun dans sa langue maternelle, même s'il est notoire que tous deux maîtrisaient l'idiome de l'autre.

À l'époque de la première lettre (21. 11. 1865), les deux épistoliers ne se connaissent pas encore personnellement. Il est vrai que Bartsch, qui avait collationné des chansons de troubadours sur la demande de Carl August Friedrich Mahn à la Bibliothèque Impériale à Paris en 1853, avait eu l'occasion de croiser le père de Gaston Paris (cf. lettre 43, p. 111). Quant à Gaston Paris, il est loin d'être un inconnu en Allemagne grâce à sa collaboration au *Jahrbuch für romanische und englische Literatur*, mais surtout grâce à son *Étude sur le rôle de l'accent latin* (1862). L'auteur anonyme (qui n'est d'autre que Bartsch) du compte rendu paru dans le *Literarisches Centralblatt für Deutschland* n'avait-il pas annoncé que l'étude en question était un signe prometteur de la pénétration de la « méthode scientifique » dans le domaine des études romanes en France (cf. lettre 5, p. 16) ? L'enjeu principal de l'édition de cette correspondance est justement de permettre au lecteur d'aujourd'hui de suivre au jour le jour la façon de travailler des philologues et d'entrevoir ce qui se dissimule derrière le terme général de méthode scientifique. Il est régulièrement question d'échanges de publications et de comptes rendus³ que les deux savants rédigent non seulement sur leurs travaux, mais encore sur des travaux permettant d'élucider leur conception de la science, tels le débat sur la poésie rythmique latine et française à propos de Léon Gautier (lettre 5, p. 15sq.), ou le problème de l'épopée à propos des *Nibelungen*. Dans une lettre annonçant son compte rendu, Gaston Paris, prenant parti pour Bartsch sur la théorie de l'auteur unique de l'épopée contre Lachmann qui y voit un assemblage de textes d'origine populaire, utilise précisément le terme de méthode : « Il faudra dorénavant appliquer la *méthode Bartsch* [soit l'étude des rimes et des assonances] à toute cette poésie du moyen-âge, et c'est un travail qui sera long, mais bien profitable, et qui renouvellera tout ce domaine » (lettre 5, p. 18).

Cependant, les échanges ne se limitent pas à la simple diffusion de travaux dans les organes scientifiques de chaque pays et dans les revues que tous deux animent, respectivement la *Revue critique* dès 1866, puis la *Romania* dès 1872 pour Gaston Paris, et principalement la *Germania* dès 1869 pour Bartsch. Le nombre des services réciproques demandés et rendus est impressionnant : ils vont de la relecture d'épreuves à la traduction et à la collation de manuscrits. Signalons en passant quelques échantillons, telle la reproduction de la liste jusque-là inédite de corrections au glossaire de la *Chrestomatie de l'ancien français (VIII^e-XV^e siècles), accompagnée d'une grammaire et d'un glossaire*, 1866 (cf. lettre 4, p. 10sq.), les diverses requêtes de traduction en français des préfaces de la 2^e édition de la chrestomathie française (lettre 23, p. 72sq.) et de la 3^e édition de la chrestomathie provençale (lettre 34, p. 96sq.), enfin les demandes de collation de part et d'autre : dans la lettre 20, p. 68, Bartsch (qui prépare la deuxième édition de la *Chrestomatie*) demande à Gaston Paris de lui envoyer une copie complète de la *Vie de Saint Alexis* et les collations de la *Passion* (strophes 30-89) et de *St. Léger* (strophes 1-25) ; dans la lettre 31, p. 90, Gaston Paris demande à Bartsch de lui transmettre une petite analyse d'un manuscrit se trouvant à Heidelberg.

³ Le lecteur eût apprécié de pouvoir consulter en annexe la liste des envois et des comptes rendus réciproques signalés dans les lettres et les notes.

L'intérêt de cette correspondance foisonnante révélera au surplus l'existence en creux d'un grand nombre de projets non réalisés (que l'éditrice nous signale en note). C'est notamment le cas du *Roman de Renart* dont Bartsch souhaite faire l'édition (lettre 10, p. 33) avant d'y renoncer de bonne grâce (lettre 13, p. 43sq.) après le plaidoyer élogieux de Gaston Paris en faveur de Ernst Martin, lequel éditera ensuite le texte en quatre volumes de 1882-1887 (lettre 12, p. 39sq.). Mais c'est aussi le cas du *Charlemagne à Jérusalem* dont l'édition était « toute prête » en 1868 selon Gaston Paris (lettre 12, p. 38), qui abandonna le projet quand il apprit que C. Hofmann en préparait une (qui finalement ne paraîtra pas). D'autres projets sont abandonnés en cours de route : telles les recherches sur l'assonance en ancien français, pourtant régulièrement évoquées dès 1867 (lettre 9, p. 28, lettre 12, p. 37, lettre 13, p. 43, lettre 16, p. 52) et dont on apprend, en 1869, qu'elles sont « avancées » (lettre 17, p. 55).

Somme toute, cet ensemble de lettres fournit de précieux renseignements sur la collaboration entre ces deux savants au service de la même cause scientifique et sur leur volonté mutuelle d'établir une synergie entre la production scientifique en Allemagne et en France dans le domaine de la philologie romane. En la circonstance, plutôt que le terme de 'transfert', utilisé trop souvent de façon linéaire, le terme de 'synergie' me paraît plus approprié pour désigner ce mode d'échange réciproque qui se transmettra d'ailleurs jusqu'à la Première guerre mondiale à des générations de romanistes grâce, entre autres, à la présence de foyers de formation comme l'École des Hautes Études fondée à Paris en 1868 (lettre 17, p. 55) ou comme les séminaires néophilologiques Outre-Rhin (celui de Heidelberg, dirigé par Bartsch, date de 1873, lettre 32, p. 91).

Comme dans toute correspondance privée, les lettres comportent une dimension personnelle non négligeable révélant des aspects peu connus de leurs auteurs, signe d'une intimité grandissante : le ton formel de la première lettre fait rapidement place à « mon cher ami » après la première rencontre entre les deux hommes à Paris en mars 1866 (lettre 2). En été de la même année, Gaston Paris prend la décision, une fois signé l'armistice entre la Prusse et l'Autriche, de faire un voyage en Allemagne. Il gardera en particulier un souvenir fort, voire une nostalgie de l'accueil de Bartsch et de sa femme ainsi que des journées passées avec son hôte au bord de la Baltique : « Je vous vois là-bas, écrit-il, dans votre jolie maison avec votre si bonne et si charmante femme, entouré de vos enfants chéris, et l'image de votre vie, qui contraste si fort avec notre existence parisienne troublée et troublante, me fait plaisir et en même temps me fait peine. Que de choses pour vous sont *en harmonie* qui ne le sont pas et ne le seront jamais pour moi » (lettre 9 et lettre 12, p. 36). Une troisième rencontre aura lieu juste avant le départ précipité de Bartsch qui se trouvait à Paris en août 1870 (lettre 18). Une quatrième rencontre se passe à Londres en avril 1874 (lettre 33) et la cinquième et dernière, à nouveau à Paris au printemps 1884 (lettre 44). À la lecture des lettres, on gagne la certitude que les liens d'amitié qui s'étaient noués entre les deux hommes ne furent ébranlés ni par des divergences de vue scientifiques (en particulier dans des questions de métrique), ni par les conflits politiques (en témoignent la lettre 18 de Bartsch et la lettre 19 dans laquelle Gaston Paris fait le récit émouvant des mois difficiles qu'il a connus d'août 1870 à juin 1871) ni par l'affaire Kuschke et l'attitude querelleuse de Paul Meyer que Bartsch met sur le compte de la « leidige Politik und nationaler Groll » en précisant dans la foulée : « Wer mich kennt, sollte doch wissen, dass ich von jeder nationalen Extravaganz vollkommen frei bin » (lettre 30, p. 85). Tout en excusant la tendance avouée à la procrastination de son collègue parisien (p. 12, p. 24sq., p. 48), Bartsch, qui faisait preuve dans sa

correspondance d'une grande régularité et promptitude à répondre, finit par lui dire: «Sie sind der prächtigste Mensch, aber ein schlechter Correspondent» (lettre 37, p. 103). Amitié étonnante donc que celle entre le fils d'un fonctionnaire silésien qui a grandi dans cette province slavophone aux confins de la Prusse et un Parisien, fils de professeur au Collège de France.

Enfin, on trouvera de nombreux renseignements sur le quotidien d'un philologue de cette époque comme le mode de vie agité de Gaston Paris aux prises avec de nombreuses obligations et activités (lettre 44, p. 113) ou les voyages de Bartsch se rendant régulièrement aux réunions des *Deutsche Philologen und Schulmänner*. Parfois des informations pratiques et matérielles nous sont révélées, concernant par exemple l'envoi des publications qui se font généralement *sous bande*, directement par la poste ou par l'intermédiaire d'un éditeur libraire (c'est le cas de Vieweg qui n'est pas toujours très fiable, apprend-on dans la lettre 38, p. 104).

Nul doute que la réédition de cet échange épistolaire intéressera, au-delà du cercle des historiographes de cette discipline protéiforme qu'était la philologie à l'époque, un public plus large étudiant la circulation des personnes et du savoir au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle⁴.

Anne-Marguerite FRYBA-REBER

Frioulan

Sabine HEINEMANN / Luca MELCHIOR (ed.), *Manuale di linguistica friulana*, Berlin/Boston, Walter de Gruyter (Manuals of Romance Linguistics, 3), 2015, 607 pp.

Dobbiamo a Günter Holtus e Fernando Sánchez Miret la monumentale impresa editoriale che si sta materializzando nella collana *Manuals of Romance Linguistics (MRL)*, di cui il *Manuale di linguistica friulana* costituisce il terzo volume. Come si apprende dalla prefazione al volume [V-VI], la collana è pensata come un aggiornamento del *Lexikon der Romanistischen Linguistik (LRL)* (1988-2005) e della *Romanische Sprachgeschichte (RSG)* (2003-2008) e prevede la pubblicazione di una sessantina di volumi sulle lingue romanze e su specifici ambiti disciplinari che interessano la linguistica romanza. Il *Manuale* si apre con un'introduzione firmata dai curatori [1-18]. Seguono ventisette capitoli suddivisi in tre grandi parti, «Il friulano nella storia e nel presente» [21-363], «Il friulano come sistema linguistico» [367-450] e «Il friulano lingua

⁴ J'ai relevé les coquilles suivantes: p. ix remplacer *Drefyus* par *Dreyfus*; p. xi n. 24 remplacer *linguistique* par *linguiste*; p. xi n. 24 remplacer *Jena* par *Léna*; p. xvi remplacer *Cracau* par *Cracovie*; p. xx remplacer *porte-paroles* par *porte-parole*; p. xxi remplacer *est* par *et*; p. 24 n. 4 remplacer *Introdction* par *Introduction*; p. 25 remplacer *Mait* par *Mais*; p. 35 n. 61 remplacer *anciennce* par *ancienne*; p. 56 n. 46 remplacer *Bibilothèque* par *Bibliothèque*; p. 57 n. 50 remplacer *glosses* par *gloses*; p. 98 n. 24 remplacer *Leipzig* par *Innsbruck*; p. 112 n. 1 remplacer *1874* par *1881*; p. 131 supprimer *Paul Gilliéron*; remplacer *Glosses malbergiques* par *Gloses malbergiques*.

minoritaria – politica linguistica» [453-598]. Il volume si chiude con un indice tematico [599-607] che ne consente una facile consultazione.

L'introduzione al volume [1-18] propone una breve storiografia degli studi dedicati al friulano, che gli autori fanno partire dai *Saggi ladini* di Graziadio Isaia Ascoli (1873) e che raggiunge un primo apice con i *Lineamenti di grammatica friulana* di Giuseppe Marchetti (1953). Dopo una rapida rassegna delle grammatiche recenti (che, stando agli autori, sarebbero «spesso prive di velleità e rigore scientifici» [3]), gli autori presentano studi dedicati alla situazione storica e linguistica del Friuli [3sq.], prima di soffermarsi sulle ricerche prettamente dialettologiche [5-8] e sulla lessicografia del friulano [8-11]. Segue un breve accenno ad altri filoni di ricerca (sociolinguistica, onomastica [12sq.]), dopodiché gli autori presentano la struttura del volume [13sq.]. L'introduzione si legge come un elenco, pressoché completo, degli studi dedicati al friulano a partire dal XIX secolo.

Il primo blocco tematico – «Il friulano nella storia e nel presente» [21-363] – si estende su più della metà dei capitoli (ben sedici) e costituisce quindi la parte numericamente e tematicamente più importante del volume.

Federico Vicario offre una descrizione generale del friulano nel capitolo «Il friulano. Una lingua nel cuore dell'Europa» [22-40]. Il capitolo si apre con interessanti attestazioni cinquecentesche sull'uso del friulano per poi percorrere i vari strati linguistici presenti nel friulano attuale. Basandosi prevalentemente sul lessico, e soffermandosi anche su elementi del latino aquileiese, l'autore passa in rassegna tracce celtiche, germaniche, slave e venete tuttora accertabili nelle parlate friulane. La seconda parte del capitolo è dedicata alla descrizione di alcune caratteristiche del friulano. Partendo dal latino, l'autore descrive i più importanti sviluppi del vocalismo e del consonantismo, per poi accennare ad alcuni tratti morfosintattici (generi, formazione del plurale, articoli). Il capitolo si chiude con una breve ma utile caratterizzazione delle maggiori varietà accertabili in Friuli.

«La posizione del friulano nella Romania» è il titolo che Maria Iliescu [41-56] ha scelto per un contributo in cui l'autrice si pone innanzitutto il problema della classificazione del friulano. A questo scopo l'autrice accenna dapprima ai noti sistemi di classificazione avanzati per la descrizione della Romània [42-47], concludendo che «i limiti esatti [del friulano] non posso essere tracciati solo sulla base dei tratti linguistici» [47]. L'autrice illustra quindi i tratti che accomunano il friulano ad altre varietà romanze come il rumeno – di cui l'autrice è specialista eminente –, e le varietà cisalpine [48sq.], prima di chiudere il capitolo con la descrizione di aspetti caratteristici del friulano [50sq.].

Sabine Heinemann affronta la «'Questione ladina'» [57-72] in un capitolo che percorre le posizioni, non di rado contrastanti, di Graziadio Isaia Ascoli (1873), Theodor Gartner (1883), Ernst Gamillscheg (1935) e Carlo Battisti (1937). Benché offra interessanti spunti di riflessione – come ad esempio l'osservazione che, parlando di «favella ladina», l'Ascoli si asteneva dall'inserire gli idiomi da lui descritti nella visione dicotomica che oppone le lingue ai dialetti – l'autrice si limita a esporre le varie posizioni senza veramente discuterle. Invero, il capitolo mostra chiaramente che una categorizzazione del friulano basata unicamente sui tratti linguistici non riesce a risolvere la 'questione ladina', in cui sono sempre intervenute anche posizioni ideologiche e politiche. L'autrice conclude che «non si può negare una certa coscienza di un'unità ladina», seppur non di tradizione popolare bensì «calcata dall'alto» [69], rivelando in tal modo come le

discussioni intorno alla 'questione ladina' abbiano generato un sentimento di appartenenza nella popolazione.

Il capitolo relativo alla «Storia linguistica esterna» del friulano è dovuto a Giovanni Frau [73-93]. In esso, l'autore ripercorre i fatti storici che, sin dalla fondazione della colonia romana di Aquileia (181 a.C.), hanno contribuito alla formazione dell'attuale friulano. L'autore ripercorre le vicissitudini delle parlate regionali, focalizzandosi soprattutto sugli sviluppi lessicali. Particolare attenzione è dedicata al plurilinguismo territoriale che dagli albori fino ad oggi è caratteristico della situazione friulana.

Giovanni Frau firma anche il capitolo successivo, intitolato «Grammaticografia e lessicografia (dal XVII agli inizi del XX secolo)» [94-114]. Il capitolo offre un quadro completo delle grammatiche, dei glossari e vocabolari dedicati al friulano. L'autore dà notizia di non pochi manoscritti tuttora inediti, come ad esempio le *Note linguistiche sul friulano* di Caterina Percoto, conservate alla Biblioteca Civica di Udine «Vincenzo Joppi» [98], oppure le numerose carte che il carnico Giovanni Gortani ha dedicato alla lingua e cultura friulana, oggi custodite dall'Archivio di Stato di Udine [108]. Il capitolo si configura, insomma, come un'esauriente fonte d'informazione sulle opere grammaticografiche e lessicografiche friulane.

La «Storia linguistica interna» [115-35] è dovuta a Paola Benincà, che descrive la fonologia, la morfologia e la sintassi del friulano antico, fase collocabile intorno al secolo XIV se prendiamo in considerazione i testi su cui l'autrice basa la sua descrizione. Oltre alla presentazione di alcune caratteristiche del friulano antico, l'autrice torna sulla difficile datazione della palatalizzazione di *ca-/ga-*, concludendo che «è da considerare uno di quei fenomeni che compaiono spontaneamente e indipendente [...] in lingue strutturalmente affini», per cui «il problema della datazione diventa irrilevante» [124].

Nel capitolo successivo, intitolato «Testi antichi» [136-54], Federico Vicario – che da anni si dedica alla pubblicazione di documenti friulani delle origini – offre una descrizione quanto mai utile dei manoscritti friulani ad uso pratico, risalenti al '300 e al '400. Lo studioso passa in rassegna le prime edizioni ottocentesche di testi antichi, dovute a Vincenzo Joppi, Michele Leicht, Alexander Wolf. L'autore osserva che gran parte dei testi proviene dai maggiori centri urbani (storici), ossia Udine, Gemona e Cividale, mentre sono rare le testimonianze tramandate dalle aree marginali del Friuli [139]. Segue quindi una breve descrizione dei fondi archivistici disponibili e una presentazione dettagliata del progetto *Dizionario storico friulano*, diretto dall'autore. Il capitolo si chiude con la riproduzione di tre documenti friulani delle origini, accompagnati da un'accurata analisi filologica. L'analisi si focalizza soprattutto sul lessico. Scrive l'autore: «L'esame dei documenti friulani antichi costituisce [...] un importante contributo al progresso degli studi di storia della lingua, in particolare per quanto riguarda la conoscenza del lessico comune e dell'onomastica [...]» [144].

Nel capitolo «Suddivisione dialettale del friulano» [155-86], Paolo Roseano discute lo spinoso problema della categorizzazione dei dialetti friulani, partendo dai lavori di Giuseppe Francescato (1966) e Giovanni Frau (1984). Basandosi su questi e altri studi – come l'*Atlante Storico-Linguistico-Etnografico Friulano (ASLEF)* – l'autore classifica le parlate friulane prevalentemente in base alle differenze fonologiche descritte per i vari dialetti. Meno attenzione è invece riservata a differenze morfologiche, sintattiche e lessicali. Il capitolo offre una rappresentazione della variazione dialettale documentata nei lavori precedenti, ma, come scrive l'autore, «la realtà linguistica è molto più

complessa [...] e le isoglosse [...] seguono tracciati ben più tortuosi [...]» [164]. In effetti, sebbene l'autore offra una rappresentazione sistematica e coerente della variazione dialettale storica, il capitolo non affronta la situazione dialettale attuale, che, in un'epoca di grande mobilità, si presume altamente complessa.

Sui problemi di categorizzazione dialettale tornano anche i curatori del volume, Sabine Heinemann e Luca Melchior, nel capitolo successivo: «Ertano e cassano; bisiaico; fascia di transizione veneto-friulana» [187-208]. Gli autori propongono un'utile rassegna della letteratura dedicata ad alcune varietà dialettali, le cui origini sono oggetto di discussione – ad esempio il dialetto del comune di Erto, inizialmente descritto da Gartner (1891) come una parlata con caratteristiche «tirolesi, friulane e venete» [188]. Anche questo capitolo si basa esclusivamente su ricerche anteriori, e gli autori segnalano la mancanza di studi recenti sullo sviluppo e la trasformazione dei dialetti. Così, per l'ertano e il cassano ricordano lo studio di Giuseppe Francescato (1979), deplorando la mancanza di «studi che mostrino [...] quanto l'ertano sia cambiato» [192].

Nel capitolo «Lingue urbane» [209-25] Fabiana Fusco disegna il profilo sociolinguistico di tre centri urbani, Udine, Pordenone e Gorizia. Anche questo capitolo è chiaramente incentrato sulla presentazione degli studi anteriori e sull'uso delle varietà linguistiche storiche, come il friulano, il veneto, l'italiano e lo sloveno. Poco si apprende invece sulla situazione linguistica attuale, che appare molto più complessa di quanto emerga da queste pagine. Oltre ai flussi migratori, che l'autrice menziona a più riprese nel capitolo, anche il pendolarismo molto diffuso nelle nostre società, così come i cosiddetti 'nuovi media' incidono sulla storia linguistica di una comunità. Di tali fenomeni (neanche tanto recenti), le «ricadute (socio)linguistiche sono ancora tutte da esplorare» [216].

Sabine Heinemann offre nel capitolo «Tergestino/Muglisano» [226-44] una descrizione dei tratti tipici delle antiche parlate di stampo friulano di Trieste e Muggia, estintesi nel corso dell'Ottocento. Il capitolo offre una panoramica completa degli studi anteriori e si chiude con una descrizione degli sviluppi storici e linguistici che hanno portato all'affermarsi dell'attuale triestino, una varietà veneta.

Il capitolo «Sloveno», di Liliana Spinozzi Monai [245-73], descrive le vicende delle varietà slovene presenti nella provincia di Udine. Dopo una breve introduzione storica, l'autrice offre dati statistici sull'origine etnica degli abitanti della Valcanale e della Benefica. L'utilità di tali statistiche è discutibile poiché si focalizzano sulla categoria etnica (il che non ci informa sulle competenze linguistiche delle persone). Inoltre, i dati più recenti sono del 1982. Segue una descrizione geomorfologica delle quattro valli con comunità di lingua slovena, la Valcanale, la Val Resia, le Valli del Torre e del Natisone. L'autrice offre quindi una sintesi degli studi svolti sui dialetti sloveni del Friuli, avviando con le ricerche pionieristiche di Jan Ignacy Niciśław Baudouin de Courtenay, che nel 1873 intraprese le prime ricerche sul campo nella Val Resia. La seconda parte del capitolo, sostanziosa, è dedicata ai fenomeni d'interferenza tra le varietà slovene e quelle friulane nelle comunità sottoposte ad esame.

Nel capitolo «Tedesco» [274-95], Giovanni Frau descrive l'impatto che le parlate germaniche (più che il tedesco) hanno avuto sulle varietà friulane. La sua disamina parte dall'alto medioevo e descrive le tracce di parlate gotiche, longobarde e franconi tuttora visibili nel lessico, nella toponomastica e nell'antroponimia dell'area friulana. Offre inoltre un apprezzabile approfondimento sui tedeschismi più recenti, dovuti all'amministrazione austriaca del Friuli (1797-1866) e affermatasi soprattutto nel goriziano.

Fabiana Fusco esamina i contatti del friulano con il «Veneto» [296-315], rifacendosi alla ormai spesso citata distinzione tra veneto originario, veneto coloniale e veneto di confine. Sebbene tale distinzione si basi su criteri diseguali – ovvero temporali (veneto originario vs. veneto coloniale) e spaziali (veneto di confine) – la categorizzazione si rivela utile per la panoramica generale che l'autrice offre in questo contributo. Impostato soprattutto sugli sviluppi e contatti storici, il capitolo contiene anche alcune osservazioni preziose sulla situazione attuale. Per Udine, ad esempio, l'autrice osserva che «l'impiego [del veneto-udinese è] sempre più episodico, occasionale, mescolato per lo più all'italiano» [301], mentre per Pordenone si lascia andare a una valutazione morale quando afferma che la «recente ripresa del dialetto venezianeggiante [...] pare per lo più rispondere a ingenua volontà snobistiche» [302].

Giorgio Cadorini si concentra sui rapporti tra «Friulano, veneto e toscano nella storia del Friuli» [316-37], percorrendo gli eventi storici che hanno motivato i contatti linguistici tra veneto, friulano e toscano fino alla fine del XVI secolo. Diversamente da quanto propone Fabiana Fusco nel capitolo precedente, l'autore distingue ben cinque varietà venete (veneto lagunare, veneto settentrionale, veneziano, veneziano coloniale, bisacco) che, in varia misura, sono entrate e tuttora entrano in contatto con il friulano. Oltre ai fatti storici, l'autore riporta anche alcuni frammenti di documenti del XIV secolo in cui affiorano fenomeni di contatto linguistico.

Maria Iliescu e Luca Melchior sono gli autori del capitolo «Friulano nel mondo» [338-63], che aprono deplorando la scarsità di studi dedicati a questo argomento. Segue una sezione in cui gli autori tracciano le varie fasi di emigrazione dei friulani, che inizia con le note attività stagionali dei *cramârs* carnici (secoli XIV-XVIII) e che si chiude con i movimenti migratori del secondo dopoguerra. Un breve paragrafo sull'associazionismo friulano che nasce nella prima metà del secolo XX tra i friulani all'estero chiude la parte storica del capitolo. Segue una sintesi degli studi che Maria Iliescu ha dedicato al friulano parlato in Romania negli anni '60, iscrivendosi in un approccio sociolinguistico e dialettologico. L'autrice, che rileva fenomeni d'interferenza ben documentati anche per i contatti tra altre lingue, si concentra esclusivamente sulle varietà friulane e sul rumeno, mentre esclude l'italiano dalle proprie indagini. Il paragrafo successivo, di Luca Melchior, si basa su questionari sociolinguistici e disegna un quadro generale dell'uso di friulano, italiano e tedesco regionale da parte dei friulani stabilitisi in Baviera. L'autore offre inoltre indicazioni sulle biografie linguistiche di tali parlanti.

La seconda parte del volume, «Il friulano come sistema linguistico» [367-450], comprende solo quattro contributi:

Renzo Miotti firma il capitolo intitolato «Fonetica e fonologia» [367-89]. In esso, l'autore dedica ampio spazio al vocalismo e al consonantismo del friulano, chiudendo il capitolo con alcune note sulla prosodia. La descrizione si basa per lo più sulla varietà centrale del friulano, anche se l'autore non omette di indicare sviluppi diversi, ad esempio del friulano carnico, centroorientale e occidentale. L'articolo offre una descrizione quanto mai utile degli sviluppi fonetici e fonologici in friulano, ma non ci è dato sapere su quali dati l'autore fondi le proprie osservazioni.

Paola Benincà e Laura Vanelli sono le autrici del capitolo «Morfologia e sintassi» [390-412], in cui descrivono le principali caratteristiche morfosintattiche del friulano (centrale). Oltre a esporre le regole di formazione di nomi, articoli, tempi e modi verbali, e i principali tipi di frase (dichiarativa, interrogativa, relativa), le autrici dedicano parti-

colare attenzione ai clitici, che in friulano, così come in molte altre varietà settentrionali, assumono anche funzione di soggetto.

Carla Marcato offre quindi un approccio diacronico al lessico e alla morfologia del friulano nel capitolo «Stratificazione lessicale e formazione delle parole» [413-27]. Il capitolo si apre con un utile rinvio alle opere lessicografiche esistenti per il friulano e con l'osservazione che manca tuttora un dizionario etimologico, poiché il *Dizionario Etimologico Storico Friulano* (DESF) non va oltre la lettera *e*. L'autrice ripercorre quindi le principali componenti linguistiche del lessico friulano, soffermandosi in particolare sul latino, sulle lingue germaniche e slave, così come sull'apporto veneto e italiano. La seconda parte del capitolo è dedicata agli aspetti morfologici del lessico, sempre in prospettiva diacronica, e si concentra sui processi di suffissazione, prefissazione e sulle parole composte.

Il capitolo «Toponomastica e antroponimia» [428-50] è dovuto a Franco Finco, che avvia ricordando la lunga tradizione di studi onomastici di cui l'area friulana può vantarsi. L'autore descrive dapprima le particolarità della toponomastica friulana, mostrando come la colonizzazione romana abbia lasciato soprattutto numerosi prediali (*Aviano, Manzano*, ecc.), così come nomi che ricordano l'antico sistema viario (*Tricesimo, Sesto*, ecc.). Molti toponimi risalgono quindi al periodo di dominazione longobarda, altri ricordano la presenza di coloni slavi insediatisi nella pianura friulana tra il IX e XI secolo. Sono particolarmente interessanti le pagine che l'autore dedica agli aspetti meno studiati – come ad esempio l'esistenza di nomi di luogo in diverse vesti linguistiche nelle aree plurilingui del Friuli, ma anche i processi di venetizzazione e italianizzazione dei nomi di luogo, che hanno portato alle forme attualmente ufficiali. La seconda parte del capitolo presenta gli studi antroponimici svolti sulla realtà friulana. In rapporto ai prenomi l'autore offre uno studio quantitativo dei nomi più frequenti in varie zone ed epoche del Friuli, mentre per i cognomi si concentra su alcune particolarità morfologiche (come la presenza massiccia di suffissi come *-utti, -utto*, risalenti al diminutivo friulano *-ùt*). Una riflessione finale è dedicata ai soprannomi di famiglia, un tempo particolarmente frequenti nelle comunità friulane.

Segue l'ultima parte del volume, intitolata «Il friulano lingua minoritaria – politica linguistica» [453-598], che comprende sette contributi. «La situazione sociolinguistica» di Gabriele Iannàccaro e Vittorio Dell'Aquila [453-74] apre questa sezione. È il primo capitolo a consacrare una seppur breve riflessione ai concetti di 'lingua' e 'dialetto' applicati alla realtà friulana. Se gli autori usano 'lingua friulana' per descrivere «l'insieme di tutte le varietà parlate e scritte che in questo insieme si riconoscono», riservano l'espressione 'dialetti friulani' «alle singole varietà interne e territoriali dell'insieme linguistico» [454]. Gli autori s'iscrivono in una visione 'macro' della sociolinguistica – come sottolineano nel contributo. Pertanto, le indagini aspirano da un lato a rappresentare l'estensione territoriale degli usi linguistici in Friuli [457], dall'altro lato a descrivere le funzioni e i valori che i parlanti stessi attribuiscono al friulano, così come alle altre varietà di riferimento, innanzitutto il veneto e l'italiano. L'approccio sociolinguistico qui rappresentato si basa per lo più su inchieste e interviste, da cui emerge che il Friuli «sembra non essere un territorio dalle forti contrapposizioni comunitarie» [461]. L'uso dell'italiano – come varietà alta, dell'amministrazione, dell'insegnamento ecc. – è generale, mentre il friulano (locale) si profila come una varietà usata prevalentemente in famiglia. Questa tendenza è confermata anche dalle due inchieste che vertono sulla percezione delle lingue nella provincia di Pordenone e in contesti scolastici con cui si chiude il capitolo.

Nel capitolo «Il quadro giuridico» [475-91] William Cisilino espone, in modo molto dettagliato, il percorso giuridico e legale che ha portato al riconoscimento del friulano come lingua minoritaria della Repubblica Italiana. In chiave legislativa, il friulano è trattato come 'lingua', per la prima volta, nella legge regionale n. 15 del 1996, approvata dal Consiglio della Regione Autonoma Friuli Venezia Giulia. La 'promozione' del friulano allo status di lingua comporta non solo un'importante valorizzazione della varietà regionale, ma persegue anche fini politici. È quanto emerge anche dall'articolo 2 della legge regionale che considera «la tutela della lingua e cultura friulane una questione centrale per lo sviluppo dell'autonomia speciale» [479]. In quest'ottica, il capitolo di William Cisilino offre interessanti spunti di riflessione sui fragili intrecci tra le legittime esigenze di conservazione e valorizzazione di una realtà linguistica e la sua interpretazione in chiave politica ed economica.

Paolo Coluzzi firma il capitolo successivo, intitolato «Il friulano: confronto con altre lingue minoritarie» [492-510]. L'autore s'interroga sulla vitalità del friulano, che misura in base a strumenti di analisi come l'*Extended Graded Intergenerational Disruption Scale* (EGIDS) e la scala UNESCO, atta a identificare le lingue a rischio di estinzione. L'autore conclude che il friulano è una lingua regionale in pericolo e deplora – nel paragrafo sulla normalizzazione linguistica – la scarsa presenza del friulano nei media regionali (giornali, radio, tv). Segue una riflessione sull'uso del friulano nello spazio pubblico, che l'autore descrive come «quasi trascurabile» [508]. L'autore disegna un quadro pessimistico del friulano, che attraverserebbe un processo di «deriva linguistica» [509]. La scelta di comparare la situazione del friulano con quella di altre varietà regionali (il lombardo a Milano, il basco a San Sebastián, il frisone a Leeuwarden, Paesi Bassi) appare interessante, anche se l'autore non motiva la selezione delle varietà di confronto.

Davide Turello affronta l'argomento della «Normalizzazione: grafia, grammaticografia e lessicografia» [511-32]. L'autore avvia la disanima delle convenzioni ortografiche presentando le scelte che Jacopo Pirona operò nel dizionario del 1871 e descrivendo le successive critiche e proposte alternative, fino ad arrivare all'adozione, nel 1987, di una grafia normalizzata. L'autore si concentra soprattutto sulla grafia dei fonemi /tʃ/, /dʒ/, /c/ e /j/, per cui in passato sono state avanzate soluzioni diverse, e accenna ad alcuni «punti problematici» [517] dell'ortografia attualmente in uso, evidenziando aspetti che giudica incoerenti (ma è anche vero che le irregolarità ortografiche sono presenti in molte lingue, si pensi ad esempio all'inglese). Segue quindi una sezione dedicata a quella che l'autore chiama «standardizzazione morfologica e grammaticale» [520-23], ma che, in effetti, si concentra su due aspetti grafici (ovvero la scrittura di *paie* "paglia" per una voce che nel friulano di Udine viene pronunciata senza /j/ intervocalica, e la scrittura del suffisso avverbiale *-amentri*, spesso reso come *-ementri*). Il capitolo si chiude con una descrizione delle recenti opere lessicografiche del friulano e con una serie di critiche mosse nei confronti di chi scrive con «deviazioni dalla grafia standard» [530].

Il capitolo «Pianificazione linguistica ed elaborazione» di Federica Angeli [533-52] appare come una sintesi dei contributi precedenti. L'autrice ripercorre le vicissitudini giuridiche che hanno portato all'affermarsi del friulano come lingua minoritaria, per poi dedicare brevi paragrafi alla grafia e all'insegnamento del friulano, così come alla sua presenza nei mezzi di comunicazione moderni. Presenta quindi il recente *Grant Dizionari Bilengâl talian-furlan* come un «caso riuscito di pianificazione linguistica» [546], anche se la pubblicazione del dizionario ha sollevato non poche critiche da parte dei linguisti (si vedano ad esempio gli articoli di P. Roseano, 2009, «La division in silabis dai

sufis *-sion* e *-zion* tal Grant Dizionari Bilengâl Talian-Furlan», *Sot la Nape* 61/4, 51-60 e di F. Vicario, 2012, «Lessicografia friulana e prospettiva storica», *Bollettino del Centro di Studi filologici e linguistici siciliani* 23, 304-311) e degli utenti stessi del friulano. L'autrice chiude il capitolo con riflessioni sulla necessità di «incrementare il [...] repertorio lessicale» del friulano [548] in vista di usi settoriali e specialistici.

«Friulano nei mass media» [553-74] è il titolo che Luca Melchior ha scelto per uno dei più originali contributi al volume. In effetti, l'uso del friulano nei media è stato descritto solo in modo sporadico, come ricorda anche l'autore [554]. Il capitolo si apre con una presentazione degli almanacchi (partendo dal *Guardafogo* del 1747) e periodici pubblicati in friulano nel corso dei secoli, per poi soffermarsi sull'uso radiofonico e televisivo del friulano. L'autore rileva il ruolo centrale dell'emittente privata *Radio Onde Furlane*, la cui programmazione è prevalentemente in friulano. Presenta, inoltre, alcune trascrizioni di friulano parlato radiofonico che permettono – per la prima volta in questo volume – di apprezzare e analizzare il friulano parlato in un contesto d'uso naturale. Più breve la trattazione del friulano televisivo e cinematografico, poiché l'uso del friulano è molto più limitato in questi settori. Seguono esempi – anche recenti – di friulano usato a fini pubblicitari e un breve accenno alla musica (che, come riconosce anche l'autore, meriterebbe un capitolo a se stante). Il contributo si chiude con alcune osservazioni su cosiddetti 'nuovi media', dove l'autore riscontra il ricorso al friulano soprattutto nei blog e nei commenti ad articoli (giornalistici) pubblicati online. Un breve accenno è riservato anche alla versione friulana dell'enciclopedia Wikipedia.

L'ultimo capitolo del volume si concentra sul «Friulano nella scuola (e nell'università)» ed è dovuto ad Alessandra Burelli [575-98]. L'autrice presenta le iniziative, avviate negli anni '50 del secolo scorso, che hanno di recente portato all'inserimento del friulano come lingua d'uso e d'insegnamento «nella scuola materna e nei primi gradi dell'istruzione obbligatoria» [579]. Benché esistano materiali didattici a stampa, l'autrice osserva che è «prassi diffusa tra i docenti di lingua friulana elaborare, individualmente o in collaborazione con i colleghi, gran parte dei materiali con cui promuovere e sviluppare le attività linguistiche in classe» [586]. Ed è proprio alla formazione degli insegnanti di friulano che l'autrice dedica un'interessante sezione del capitolo, in cui presenta le varie iniziative di formazione didattica organizzate all'Università di Udine.

Non si può che apprezzare la pubblicazione del *Manuale di linguistica friulana*, che si presenta come un utile ed esauriente compendio dei lavori che i maggiori studiosi del settore hanno sin qui dedicato al friulano. Si delinea così un quadro dettagliato delle questioni e preoccupazioni che guidano la ricerca sulla realtà friulana e che permettono di identificare i metodi e gli approcci sin qui privilegiati. È imponente la ricerca svolta nell'ambito filologico, volta a pubblicare i manoscritti friulani conservati in vari archivi. È altresì ben radicato nel panorama della linguistica friulana l'approccio dialettologico-sociolinguistico, che si concentra soprattutto sullo studio del lessico e dell'onomastica e che si materializza nella pubblicazione di vocabolari (monolingui, bilingui, storici) e dizionari antroponomastici o toponomastici, peraltro di ottima qualità. L'approccio diacronico allo studio del friulano è chiaramente dominante e si combina spesso con questioni (e rivendicazioni) identitarie e politiche, che talora esulano dall'analisi prettamente linguistica. Un altro problema molto sentito concerne la categorizzazione delle varie parlate presenti sul territorio friulano (comprese le parlate venete, slovene e tedesche). Si osservano inoltre posizioni talora contrastanti sullo status da assegnare al friulano: sono numerosi gli autori che parlano di una 'lingua friulana', mentre altri

preferiscono riferirsi al friulano in termini di 'varietà'. In entrambi i casi, tuttavia, si pone il problema di sapere *quale* sia la varietà friulana che può assumere il ruolo di lingua di riferimento e in base alla quale si possono definire varietà regionali e locali. Sorprende la poca attenzione che gli autori presenti in questo volume dedicano alla questione: dai vari contributi emerge un ampio consenso, seppur implicito, sul ruolo svolto dal friulano centrale (della zona di Udine) come varietà di riferimento. Solo il contributo di Gabriele Iannàccaro e Vittorio Dell'Aquila («La situazione sociolinguistica» [453-74]) affronta il delicato problema del rapporto tra 'lingua' e 'dialetti' nella realtà friulana, riconoscendo nella 'lingua friulana' l'insieme delle varietà friulane, più che uno standard specifico. È tuttavia anche vero che l'impostazione prevalentemente storico-culturale del volume non lascia molto spazio all'analisi del friulano attuale. A ben vedere, sono rari i contributi prettamente linguistici – come si evince anche dal fatto che sono solo quattro i capitoli contenuti nella parte «Il friulano come sistema linguistico» [367-450]. Sono ancora più rari gli articoli che propongono un'analisi contestualizzata degli usi attuali del friulano: il contributo di Luca Melchior («Friulano nei mass media» [553-74]) costituisce un'encomiabile eccezione. In maniera generale, sono molto rari i capitoli che riproducono documenti, trascrizioni, ecc. in friulano (oltre al capitolo di Melchior appena ricordato, si rinvia ai contributi di Federico Vicario, «Testi antichi» [136-54] e di Giorgio Cadorini, «Friulano, veneto e toscano nella storia del Friuli» [316-37]). Appare piuttosto curioso che la descrizione di pratiche linguistiche – in friulano – sia così marginale, mentre si dedica ampio spazio ad aspetti storico-culturali che interessano, ad esempio, anche i contatti con altre varietà (sloveno, tedesco, veneto, ma anche rumeno). In quest'ottica, il *Manuale di linguistica friulana* sembra concentrarsi non tanto sul friulano, quanto sulle lingue parlate in Friuli, privilegiando in tal modo una prospettiva più culturale (o etnica e identitaria) e meno linguistica. Del tutto assenti sono poi gli approcci pragmatici, discorsivi, interazionali, psicolinguistici e neurolinguistici, anche se non sono rari gli studiosi che esplorano il friulano proprio da questi punti di vista (si rinvia, ad esempio, ai lavori di Franco Fabbro in ambito neurolinguistico).

I curatori del volume hanno senz'altro lasciato molta libertà agli autori: non si spiegano diversamente le non poche ridondanze che lettori e lettrici scorgeranno attraverso i capitoli. Libertà concessa agli autori anche a livello formale: si osserva ad esempio una notevole varietà nella numerazione dei vari paragrafi all'interno dei capitoli; così, l'articolo di Gabriele Iannàccaro e Vittorio Dell'Aquila («La situazione sociolinguistica» [453-74]) inizia con il paragrafo «0 Introduzione», mentre ad esempio Paola Benincà («Storia linguistica interna» [113-35]) avvia con «1 Introduzione»; diverso anche il primo paragrafo di Alessandra Burelli («Friulano nella scuola (e nell'università)» [575-98], intitolato «Premessa», senza numerazione. Certamente gli autori hanno dovuto adeguarsi alle limitazioni di spazio imposte dall'editore e dai curatori, e ciò spiegherà il carattere talora un po' succinto di alcuni contributi.

Sia chiaro, queste poche note critiche non sminuiscono affatto il valore e l'importanza del *Manuale di linguistica friulana*, che si presenta senz'altro come un'opera di riferimento per gli studiosi del friulano.

Elwys DE STEFANI

Italien

Tullio DE MAURO, *Storia linguistica dell'Italia repubblicana dal 1946 ai nostri giorni*, Bari, Editori Laterza, 2014, pp. 280.

Il numero monografico della rivista «Nuovi argomenti» del gennaio-marzo 2016, intitolato «Che lingua fa?», interamente dedicato alle condizioni della lingua italiana contemporanea, reca un intervento di De Mauro, *Fogli di un diario linguistico 1965-2016* [9-30], in uno stile tra saggistico e memorialistico. Lo scritto termina con un cenno alla *Storia linguistica dell'Italia repubblicana*, e vale la pena prendere le mosse da questa dichiarazione d'autore per cogliere subito lo scopo e la motivazione del libro. Scrive dunque De Mauro nel *Diario* [29sq.]:

2013. Parlare l'italiano. E leggerlo? Nell'ottobre Maria Chiara Carrozza, studiosa di bioingegneria industriale di rilievo internazionale e al momento ministra dell'istruzione, dichiara con molta schiettezza ai giornali: «Quando ho letto quei dati ho fatto un salto sulla sedia! Non volevo crederci». I dati che hanno fatto sobbalzare il ministro sono quelli dell'indagine PIAAC, Programme for International Assessment of Adult Competencies, svolto dall'OCSE in una trentina di paesi e realizzato per l'Italia dall'ISFOL. [...] I dati PIAAC sono di sicuro interesse economico, per capire le ragioni di fondo del lungo ristagno produttivo dell'economia italiana dai primi anni Novanta, e di immediata rilevanza linguistica. Un'utilizzazione in questa prospettiva ho cercato di dare in *Storia linguistica dell'Italia repubblicana*. Come già avevano rilevato due precedenti indagini internazionali sulle competenze alfanumeriche degli adulti del 2001 e 2006, la popolazione italiana adulta si segnala per bassi livelli di comprensione della lettura e del calcolo e uso del ragionamento scientifico. Il 70% degli adulti italiani si colloca sotto i livelli minimi di competenze alfanumeriche che internazionalmente sono ritenuti necessari «per orientarsi nella vita di una società moderna». Poiché un'altra fonte preziosa di dati, l'indagine multiscopo dell'ISTAT, fa stimare pari al 95% la percentuale di popolazione che usa l'italiano nel parlare o in modo esclusivo (circa 50%) o in alternativa con un idioma locale, dialetto o lingua di minoranza (45%), i dati suggeriscono l'immagine di una popolazione che ormai e finalmente usa molto la sua lingua nel parlare ma solo per meno di un terzo la possiede e usa con quel sufficiente livello di padronanza che soltanto la consuetudine con la lettura può dare. Se è la lingua che ci fa eguali, come dicevano don Lorenzo [Milani] e i suoi allievi, ci troviamo dunque dinanzi a un paese che, più di altri, nel suo linguaggio è ancora segnato da diseguaglianze che possono sfuggire ai più se chi le conosce e studia non sa chiarirne ad altri la portata.

La *Storia linguistica dell'Italia repubblicana* si colloca nel contesto messo in evidenza nel *Diario linguistico*. I dati statistici delle inchieste internazionali segnalano un ritardo culturale e linguistico. Il tema ritorna più volte nel libro; così a p. 79: «Il fenomeno della bassa lettura è certamente un tratto caratteristico della realtà linguistica e culturale italiana». Impressionanti sono i dati sulla lettura dei quotidiani, esposti alle pp. 78-84. Non solo l'Italia ha mantenuto negli anni la posizione di svantaggio rispetto a molti paesi occidentali, ma è riuscita a peggiorarla. Fino al 1961, molti milioni di lettori di giornali (7 o 8 milioni) provenivano dalla popolazione con la sola licenza elementare, ma mentre «fra anni Cinquanta e Sessanta anche gli strati di modesta scolarità

praticavano la lettura dei quotidiani, dai tardi anni Settanta quest'abitudine viene meno e, anzi, anche la parte più istruita della popolazione comincia ad abbandonarla» [82]. Quanto ai libri, nel 2006 le famiglie che non ne avevano, o ne avevano solo poche decine, erano l'enorme maggioranza, oltre il 60% [89]. La crescita nei decenni successivi è stata limitata. Interessante il dato sulla lettura anche quando viene scorporato per regioni e per sesso: al Nord si legge molto più che al Sud; le donne leggono più degli uomini. Secondo De Mauro, solo tra i lettori attivi è possibile trovare coloro che hanno pieno possesso «delle risolve linguistiche italiane», e costoro sarebbero calcolabili nella percentuale modestissima del 6,8% della popolazione di oltre sei anni di età [91]. L'Italia risulta uno dei paesi più «telefonici» d'Europa e del mondo intero, e «molti osservatori sono colti da euforia dinanzi a questi dati e rischiano di non vedere i limiti di utilizzazione effettiva degli strumenti disponibili, ottimi per parlare, ma invece male e poco usati se l'utilizzazione comporta il filtro di una preliminare lettura di un testo scritto» [99]. L'autore esprime dunque sfiducia verso le celebratissime *Information and communication technologies*, che da sole non bastano a ottenere un innalzamento delle competenze della popolazione (ivi). L'inchiesta PIAAC menzionata in «Nuovi argomenti» (si veda la citazione che abbiamo proposto in apertura), trova ovviamente adeguato spazio anche nel libro, alle pp. 103 e ss. Lo sguardo di De Mauro scorre severo su quest'Italia che non trova la strada del progresso civile nel possesso della lingua, e questa requisitoria contro l'ignoranza prova la continuità del libro rispetto alla *Storia linguistica dell'Italia unita* del 1963 (nuova edizione nel 1970). Fin dalla somiglianza del titolo, risulta evidente il richiamo a quel celebre libro, pubblicato più di mezzo secolo fa, sicuramente uno dei capolavori di De Mauro, forse il suo capolavoro in assoluto. La *Storia linguistica dell'Italia repubblicana* si presenta come un completamento e una riflessione, un'aggiunta in chiusura del processo che ha portato gli italiani a conquistare la propria lingua attraverso grandi sommovimenti sociali e attraverso considerevoli sacrifici (non sarà il caso di ricapitolare qui le ben note cause dell'unificazione linguistica individuate da De Mauro nel saggio del 1963, oggi entrate nella manualistica universitaria e nella divulgazione di tutti i livelli).

Avevo cominciato a meditare sul nuovo libro di De Mauro immediatamente dopo la sua pubblicazione: la recensione si prospettava come un 'atto professionale', per dir così, come negli argomenti che ho appena esposto: analisi tecnica dedicata a un riconosciuto maestro degli studi linguistici italiani e internazionali. Ma il tempo è trascorso inesorabile: la recensione non era ancora ultimata il 5 di gennaio 2017, il giorno in cui è mutata la prospettiva del recensore: quel giorno si è diffusa la notizia che Tullio De Mauro era improvvisamente mancato. Fino all'ultimo, fino al dicembre, era stato attivissimo. Ci si può chiedere se davvero questo passaggio dalla presenza viva alla memoria possa condizionare una recensione di natura scientifica. Nella sostanza, nulla cambia. I libri non modificano il loro valore in base al fatto che lo studioso che li ha scritti sia in vita, o possa leggere quello che si dice di lui. Confesso però che ho avvertito qualche cosa di diverso, non nel libro in sé, ma nel mio modo di guardare ad esso; ci sono parti dell'opera che ora balzano in primo piano con evidenza maggiore. Alludo in particolare alle citazioni in esergo e alla dedicatoria. Ora queste parti sembrano rivelare con più forza la loro verità.

Comincerò dunque proprio da qui, dalle pagine le quali, del resto, per prime vengono incontro al lettore che proceda in modo ordinato. Il libro è «per Mauro»: così avvisa la dedica. «Mauro» è Mauro De Mauro, fratello di Tullio De Mauro, rapito dalla mafia siciliana nel 1970 e mai più ritrovato. Il pensiero a «Mauro, giornalista» è ribadito

anche alla fine dell'*Avvertenza* iniziale, a p. xv. Mauro De Mauro era giornalista del quotidiano «L'Ora» di Palermo. Quando fu rapito, stava indagando su uno dei misteri italiani, il «caso Mattei». Com'è ben noto anche grazie a un celebre film del 1972 del regista Francesco Rosi, l'aereo che trasportava Mattei (presidente dell'ENI, l'ente petrolifero italiano di stato), partito da Catania il 27 ottobre 1962, precipitò nelle campagne di Bascapè in provincia di Pavia, verosimilmente abbattuto per un attentato. Colpisce come un libro di linguistica, che (l'abbiamo visto) mette il dito su di una serie di piaghe dell'Italia, sia dedicato a un familiare la cui morte tragica si lega non soltanto al cerchio degli affetti, ma alla memoria di alcuni fatti gravi nella storia dell'Italia repubblicana. La dedica del libro a Mauro De Mauro è seguita da nove versi di Pier Paolo Pasolini, presi a prestito per Mauro, ma a loro volta evocativi di un altro fratello, Guido Pasolini, vittima dell'eccidio di Porzus. Sono versi bellissimi, in lingua friulana, che evocano la lontananza della memoria, la quale tuttavia non impedisce di intravedere lo splendore lontano di chi non c'è più, anche se «si fa sempre più silenzioso e alto il mare degli anni» (ho citato la traduzione italiana dei versi friulani, traduzione che si deve a Paolini stesso, e che anche Tullio De Mauro ha riportato a piè di pagina).

Forse non avrei badato a questa trama di evocazioni, se non avessi ripreso in mano il libro dopo quel 5 febbraio. Allo stesso modo, mi è sembrata più interessante, dopo il 5 febbraio, la trama delle citazioni in esergo presenti nella pagina che segue la dedica al fratello: sono ben quattro citazioni, in cui si ritrova il senso profondo della lunga dedizione di Tullio De Mauro agli studi linguistici. Le citazioni sono rispettivamente di Ferdinand de Saussure, di Antonio Gramsci, di Ludwig Wittgenstein, della Scuola di Barbiana. Sono abbastanza lunghe, secondo il gusto dello studioso, che ha amato spesso far precedere i libri da ampie citazioni del genere: si pensi che la *Storia linguistica dell'Italia unita* del 1963 recava due (lunghe) passi, uno di Giovan Battista Vico (relativo alle tre lingue, la «muta», l'«eroica» e l'«umana»), l'altro di Wittgenstein, in inglese, poi in traduzione italiana nelle edizioni successive. Wittgenstein viene citato per il paragone tra la lingua e la forma di una città. A queste citazioni dell'ed. 1963, se ne aggiunse poi una di Bertold Brecht, quella celebre della «Tebe dalle sette porte», città costruita dal popolo, non dai re e dai potenti che soli hanno lasciato traccia nei libri. Quattro, come ho detto, sono le citazioni che aprono la *Storia linguistica dell'Italia repubblicana*, degne del paragone con le precedenti: la prima è tratta da Saussure, dal *Cours de linguistique générale*, ma è insolita, perché fa riferimento alle condizioni per le quali una lingua diventa «vivante» ('vivente'), ciò che si coglie solo tenendo conto, oltre che della «réalité sociale» ('realità sociale'), anche del «fait historique» (il 'fatto storico'), perché la realtà linguistica non è completa senza la dimensione della 'durata'; la citazione è insolita, perché non riconduce a un prevedibile Saussure sincronico e strutturalista. La seconda è una citazione dai *Quaderni del carcere* di Gramsci, e pone una domanda sullo scopo della «fotografia» di una determinata fase del linguaggio nazionale: essa deve servire per «fare la storia» e nulla più, o deve servire per «modificare un aspetto della civiltà»? Brevissima la citazione di Wittgenstein: «Die Bedeutung eines Wortes ist sein Gebrauch in der Sprache»; infine, dalla *Lettera a una professoressa*, ecco la voce di don Milani: è la frase famosa sulla «lingua che fa eguali», ma con un seguito citato meno spesso, cioè che l'italiano «non basta».

In queste prime pagine del libro, dunque, ricorre una trama fitta di richiami più o meno trasparenti, di rinvii più o meno espliciti, personali, che certo non sono posti a caso, ma servono come chiave di lettura per cogliere la maniera in cui l'autore ha inteso e

costruito il percorso. Sarebbe fin troppo facile dire che gli autori citati sono i riferimenti di cui De Mauro si è servito in tutta la propria vita di studioso, muovendosi tra filosofia del linguaggio, impegno politico, e cultura linguistica, in tutte le possibili sfaccettature. In questa posizione iniziale, dove l'esergo svolge quasi un rito introduttivo, abbiamo trovato il Saussure che insiste sulla dimensione della storia; abbiamo trovato la dimensione della storia nella citazione di Gramsci, che sembra condannare la semplice conoscenza fine a se stessa, priva di volontà pratica; quanto alla celebrazione dell'uso e della sua attualità, la frase di Wittgenstein sicuramente suona come una presa di distanza da ogni sistema normativo e puristico statico; infine abbiamo trovato il richiamo, che a me pare il più enigmatico della serie, a quanto sta «oltre l'italiano». E qui il lettore può essere assalito da un dubbio: se questa dimensione 'oltre l'italiano' sia il 'prima' dell'italiano stesso, cioè la varietà dei dialetti o delle lingue minoritarie (come sembra suggerire il disegno a penna scelto per la copertina del libro, dove campeggia una sorta di «albero delle lingue» in cui l'italiano sta sulla destra in alto, isolato, mentre in basso, dalla radice del latino, crescono e fioriscono il lucano, il pugliese, il piemontese, il romanesco, e via dicendo, ad una ad una tutte le parlate locali italiane); però l'allusione potrebbe essere diversa, magari nella direzione delle pp. 82-83 di un altro piccolo libro recente di De Mauro, anch'esso del 2014, cioè *In Europa son già 103. Troppe lingue per una democrazia?* (Bari, Editori Laterza, 2014). Non è facile dirlo con certezza. Più semplice è ricavare indicazioni sulla storia e sulla formazione del libro: sulla base delle dichiarazioni dell'autore presenti nell'*Avvertenza* iniziale, il nucleo originale sta in una serie di lezioni tenute nel 2009 nell'università di Tubinga.

Come già la *Storia linguistica dell'Italia unita*, anche questa nuova *Storia linguistica dell'Italia repubblicana* si presenta divisa in due parti: il testo vero e proprio e, a seguire, una serie di «Documenti e questioni marginali», che in realtà spesso non sono marginali affatto, anche se si presentano con una propria unità monografica o tematica, quasi nella forma di piccoli saggi autonomi, in cui la bibliografia (in genere ridotta nella parte iniziale) abbonda senza limitazioni di sorta. Queste schede sono molto interessanti, a cominciare dalla prima, che racconta la storia dell'Inno di Mameli, l'inno ufficiale della Repubblica italiana. Come spiega De Mauro, l'Inno «ufficiale» non fu mai, visto che dal 1946 «è diventato l'inno nazionale provvisorio e definitivo: un ossimoro emblematico di molte vicende italiane» [175]. A parte la storia di questo testo, scritto dal patriota ligure Goffredo Mameli (musicato dall'altrettanto ligure Maestro Michele Novaro), conta il fatto linguistico: spesso il testo è stato discusso per la sua forte componente aulica e retorica, con rari «interventi simpatetici», dice un po' ironicamente De Mauro [171], che tuttavia trova il modo di riabilitare l'inno attraverso la narrazione di un aneddoto su Giuseppe Di Vittorio, il sindacalista di Cerignola. Non starò a ripetere l'aneddoto, ma farò notare che l'accento a Di Vittorio e al suo sindacalismo è completato, in questa stessa scheda, da un altro riferimento linguistico, tramandato da Felice Chilanti nella biografia di Di Vittorio, cioè la «scoperta del vocabolario» da parte del futuro *leader* sindacale, allora giovane poco colto e squattrinato. Un giorno, a Barletta, Di Vittorio vide in un banco di libri un vecchio volume, usato e sudicio. Scorrendo le pagine, scoprì che conteneva elenchi di parole con accanto il loro significato. Fu per lui una rivelazione: era il libro che da tanto tempo cercava. Chiese al venditore il prezzo di quel prezioso strumento di cultura, ma non aveva in tasca il denaro sufficiente. Dovette contrattare a lungo. Alla fine il libraio gli vendette il vocabolario, e quella notte Giuseppe Di Vittorio non dormì: sfogliava e risfogliava quelle pagine. Il giorno seguente cominciò ad annotare

le parole sconosciute udite in incontri casuali, lette in un giornale o in un libro. La sera, ne verificava il significato mediante il vocabolario. Di Vittorio ricordava ancora alcune di quelle parole, come ad esempio *idraulica* e *bigamia*, e ricordava che, nell'apprenderne il significato, le trascriveva su di un notes, metodo che poi adoperò anche per studiare il francese. Questa vicenda, di grande significato morale, viene commentata così da De Mauro: «Di Vittorio, «evaso» dalle prigioni dell'analfabetismo con la fortunosa scoperta del «libro in cui ci sono tutte le parole», e cioè il vocabolario» [178]. Questo è ovviamente il tema della «lingua che fa eguali», uno di quelli che percorrono l'intero libro. Si tratta di uno dei temi fondamentali di tutta la riflessione di De Mauro nel corso della sua lunga attività di studioso e di uomo impegnato nella società e nella politica. Il bell'episodio del sindacalista Di Vittorio che scopre il vocabolario si presta a indicare questa prospettiva in maniera diversa, più e meglio della consueta e ormai piuttosto usurata menzione di don Milani e della scuola di Barbiana.

La seconda scheda dell'appendice è dedicata al *Nome Italia e altre persistenze onomastiche* [179-92]. Si tratta di un argomento che, anche in coincidenza con le celebrazioni dei 150 anni dell'unificazione politica italiana (1861-2011), ha interessato diversi studiosi, qui puntualmente citati: in particolare Lorenzo Tomasin (*Italiano. Storia di una parola*, Roma, Carocci, 2011) e Francesco Bruni (*Italia. Vita e avventure di un'idea*, Bologna, il Mulino, 2010). L'intervento di De Mauro sul nome dell'Italia, con la constatazione conclusiva secondo la quale tra i grandi paesi d'Europa «l'Italia è l'unico non solo a conservare il suo nome indigeno da più di due millenni, ma a ricevere tradizionalmente nelle altre lingue del mondo nomi che ricalcano da presso questo nome antico» [189sq.], si chiude con un bel riferimento alla celebre espressione del principe di Metternich, l'Italia come «dénomination géographique». È noto che questa definizione «geografica» di Italia, che circolò nel Risorgimento, fu ritenuta un'abominevole offesa, uno schiaffo al nostro paese. Molto giustamente De Mauro fa notare che in realtà l'espressione non voleva essere offensiva, ma era piuttosto legata alla concezione politica del Principe, che vedeva nell'impero di Vienna un mosaico etnico e linguistico basato sulle autonomie e sulla legittimità del potere centrale. Metternich si trovò così a sottovalutare proprio l'aspetto linguistico, perché la celebre frase proseguiva affermando che la parola Italia si riferiva a «une qualification qui convient à la langue», ma che non poteva avere «valeur politique», come invece pretendevano gli «idéologues révolutionnaires». Mettenich sottovalutava quindi le conseguenze che un'idea, nata tra i letterati e frutto della storia antica, poteva avere sul piano politico: la sua ipotesi risultò sbagliata, e l'Italia politica si formò davvero.

Tra le schede che seguono, segnalerò ancora quella dedicata ai *Giornali satirici popolari*, argomento insolito, e quella dedicata alla *Costituzione* e alla sua lingua, argomento, invece, più facilmente prevedibile. De Mauro, in questo come in altri interventi, ribadisce il pregio linguistico della Costituzione repubblicana, entrata in vigore il 1° gennaio del 1948. Dapprima De Mauro gioca un po' con i numeri, informandoci che la Costituzione conta 9.369 parole, 1.357 lemmi, di cui 1.002 appartengono al vocabolario italiano di base, a riprova dello sforzo compiuto per rendere il testo trasparente, anche se, a dispetto dell'alto indice statistico di leggibilità (altro tema, quello degli «indici di leggibilità», che De Mauro e la sua scuola hanno ampiamente frequentato), la *Costituzione* era ««facile» per il 4,4% della popolazione del 1951, e nel 2001 è facile per il 33,4% della popolazione», cioè tutto sommato per pochi: questo ovviamente, stando ai dati statistici che rendono o pretendono di rendere 'oggettiva' la chiarezza, perché se si

passasse ai dati qualitativi, in cui si deve includere la semantica reale della terminologia politica e amministrativa, temo che le cose andrebbero ben peggio. Il saggio prosegue con una storia linguistica della *Costituzione*, con la sua stesura a più voci, con la revisione dello scrittore (e più tardi accademico della Crusca) Piero Pancrazi, della quale De Mauro coglie perfettamente i meriti e i limiti. I limiti stavano nella propensione di Pancrazi per forme auliche, per congiuntivi eleganti, per alcuni tecnicismi del passato. Il caso emblematico, ben noto, ma ripreso anche da De Mauro, è quello dell'art. 3, che nella versione definitiva suona «È compito della Repubblica...», e che Pancrazia proponeva di correggere in «È ufficio...». L'analisi variantistica e linguistica della costituzione si può avvalere oggi dell'edizione critica di quel testo, con vasto apparato (vi sono comprese le proposte più o meno felici di Pancrazi): il lavoro si deve a Luigi Spagnolo, *L'italiano costituzionale. Dallo statuto albertino alla Costituzione repubblicana*, Napoli, Loffredo Editore, 2012 (ma è un libro trascurato nella bibliografia di De Mauro, quasi sempre perfettamente puntuale, per quanto necessariamente selettiva).

Le ultime due appendici sono dedicate al latino in italiano (latinismi colti e popolari, nella doppia serie a suo tempo ben individuata da Bruno Migliorini) e ai linguaggi specialistici. L'appendice finale sui linguaggi tecnici è di particolare ampiezza [227-50]: in essa, l'autore accenna anche agli eccessi dell'idealismo e alla separazione degli scienziati, anzi al loro isolamento (per usare le parole di Gramsci: cfr. p. 240), e tuttavia lealmente elogia l'impresa dell'*Enciclopedia italiana* di Giovanni Gentile [242]. In questa appendice, comunque, confluisce l'esperienza di De Mauro lessicografo, ideatore e direttore del *Gradit*. Dal *Gradit* vengono i dati statistici sulla presenza delle varie discipline scientifiche (medicina, chimica, botanica ecc.) nelle voci del dizionario. Le pagine che chiudono il libro hanno un taglio più squisitamente filosofico, di filosofia del linguaggio, perché ci dicono (seppur brevemente) quello che accade quando la lingua della scienza arriva a una tale formalizzazione da far svanire quasi totalmente (se non totalmente) ogni riferimento a una particolare matrice linguistica storico-naturale. La fisionomia del linguaggio diviene allora «panlinguistica».

Abbiamo provato ad accostarci al libro di De Mauro in maniera insolita, prendendo le mosse dal quadro generale e poi saltando subito alle appendici. Non credo sia un caso che le prime due di queste appendici, quella sull'inno di Mameli e quella sul nome di «Italia», siano oggetto di rinvio proprio nelle prime due pagine del primo capitolo, anzi in una stessa pagina, la numero 4. Il primo capitolo insiste sul rinnovamento della storia linguistica italiana a partire dal 1946, e in questo senso è illuminante la nota 15 di p. 17, dove è condotta una polemica contro l'assetto universitario «corporativo», che privilegia la visione della «storia della lingua», riservando attenzione eccessiva a quella che tradizionalmente viene definita la linguistica «interna». Se si guarda alla linguistica interna, osserva De Mauro, si può sostenere che sia successo ben poco nel passaggio dall'Italia unita monarchica a quella repubblicana: «qualche neologismo, qualche stilema colloquiale che si affaccia anche nello scritto, accresciute influenze inglesi [...], tutte novità che, con altre interne, relative a forme e strutture dell'italiano, verranno qui poi censite» [17 n. 15]. Tutto cambia, però, se si adotta, come ha fatto De Mauro, la prospettiva, assolutamente diversa, della «storia linguistica», definita come la «storia di come e perché la popolazione italiana nei suoi diversi strati ha parlato, scritto, capito e non capito grazie al complesso dei repertori di cui disponeva» (ivi). Il cambiamento epocale nella storia linguistica italiana di cui dà conto questa *Storia linguistica dell'Italia repubblicana* si spiega e si giustifica in questa seconda prospettiva, che potremmo definire di

storia 'esterna' o 'politica' della lingua. In questo senso, De Mauro rivaluta persino la funzione di istituti che sono stati visti in passato come fonte di «stereotipi formulari»: così i sindacati, elaboratori di «sindacalese» e «politichese»; ma De Mauro richiama la loro funzione, essenziale per lo scambio e l'integrazione linguistica delle classi popolari [8]. La storia «interna» trova comunque debito spazio nel capitolo IV, assieme alle osservazioni sulla durata e sul mutamento dei dialetti, sugli italiani «regionali», sull'uso corrente. Questo capitolo si conclude con una pagina [167] che riprende in parte la bella chiusa della *Postfazione* al *Gradit* del 1999, che, nonostante tutto, suona come un elogio per il cammino percorso dall'italiano e dagli italiani, pur con tutte le manchevolezze più volte denunciate; in un modo o nell'altro, il 95% degli italiani ha raggiunto la lingua nazionale, pur conservando al 60% il dialetto come possibilità alternativa o familiare, non più come prigioniera. Mai si era vista in Italia una simile convergenza, che ora fa presa anche sugli immigrati di altra lingua, nuovi italofoeni. Il cambiamento si riflette anche nella consistenza del vocabolario «fondamentale» dell'italiano, sul quale non si è abbattuto «un ciclone», ma che certo ha risentito e risente di «intensi moti convettivi» [158]. Su 2000 parole, 650 sono uscite dalla serie, scivolando verso una maggiore rarità statistica. Anche nel vocabolario fondamentale sono diventati molto meno rari gli esotismi. Il cenno che De Mauro dedica a questo ingresso di esotismi è uno dei pochi riferimenti alla pressione dell'inglese, tema che vanamente si cercherebbe in questo libro, se inteso come problema o rischio. Notoriamente, De Mauro su questo punto la pensava in modo diverso da molti di noi. Né si potrà trovare in questo libro alcun timore per l'emergere di strati linguistici «bassi» ai danni della lingua più formale ed elevata, lingua formale che resta semmai, quella sì, un pericolo agli occhi dell'autore, specialmente nelle varianti odiatissime del burocratese e dello «scolastichese», cioè quell'artificioso spazio comunicativo in cui una professoressa poco sensibile, come quella a cui è rivolta la *Lettera* degli scolari di Barbiana, vieta di dire «ti do un bicchier d'acqua», perché il bicchiere si «porge», dove costei vieta di «fare i compiti», perché i compiti si «svolgono» o «eseguono», dove non ha luogo la «rabbia», perché al massimo si richiede un po' di «indignazione». Per la verità, non sono certo che qualcuno abbia il tempo e la forza per insegnare queste cose nella disagiata scuola italiana di oggi, e se si provasse che ancora lo si facesse, non mi sentirei tuttavia di condannare, tenendo conto della povertà di lessico che affligge una buona parte degli studenti, e li penalizza. La scoperta di eventuali sinonimie sfumate potrebbe valere davvero, per alcuni di costoro, come la conquista di un nuovo continente. Sappiamo tuttavia che questa non era la prospettiva di De Mauro, e quindi non cercheremo nel suo libro allarmi del genere, che ovviamente non ci possono essere, né lamenti sui forestierismi incipienti, sulla colonizzazione dell'inglese, sul calo di qualità dell'italiano dei giovani studenti. Eppure, come abbiamo visto, il libro, ottimista su questi temi, o almeno estraneo all'allarmismo comune, non è certo un libro felice e ottimista in assoluto. De Mauro ritiene che «l'italiano [...] come lingua *en soi-même*» non stia male affatto, ma «stanno male, quanto a diffuse capacità di cultura, troppi italiani che, comunque, finalmente lo parlano, anche se non dotati di strumentazione sufficiente» [166sq.]. La responsabilità degli obiettivi trascurati e non raggiunti non ricade però sul popolo italiano, sempre innocente, anche quando persevera nel rifiuto di ogni promozione culturale, anche quando ostinatamente cerca scorciatoie di ogni genere, anche quando si abbandona alle più incredibili illusioni: a p. 106, De Mauro ci informa che il 40% della popolazione fa ricorso più volte l'anno a maghi e fattucchiere, spendendo anche 1.000 euro a seduta: per fortuna altri stimano un po' meno esteso il fenomeno, comunque terribilmente rilevante, e forniscono un dato diverso, che comunque

coinvolge circa 14.000 milioni di nostri concittadini. Tuttavia, se si assolvono gli italiani, eternamente innocenti e mai responsabili, la colpa va attribuita certamente alle cause su cui insiste questo libro: le mancate riforme scolastiche, il depauperamento delle risorse universitarie, l'assenza di un programma di educazione permanente rivolto agli adulti. In sostanza, la colpa, secondo De Mauro, è della cattiva politica culturale.

Claudio MARAZZINI

Marco MAGGIORE, *Scripto sopra Theseu Re. Il commento salentino al «Teseida» di Boccaccio (Ugento/Nardò, ante 1487)*, Berlin/Boston, De Gruyter (Beihefte zur Zeitschrift für romanische Philologie, 399.1/2), 2016, 2 voll. Vol. I: *Studi*, xviii + 612 pp. Vol. II: *Testo*, xii + 635 pp.

A Marco Maggiore si devono il commento filologico e linguistico (tomo I) e l'edizione (tomo II) dello *Scripto sopra Theseu re*. Fin da subito è bene dichiarare che si tratta di un lavoro esemplare: l'*editio princeps* del testo è caratterizzata da encomiabile acribia e le sezioni di commento presentano, sempre con giudizio acuto e propositivo, una mole impressionante di dati; crediamo che le pagine dell'analisi linguistica siano destinate a diventare un sicuro punto di riferimento per i futuri studi sulle varietà linguistiche medievali dell'Italia meridionale e, in particolare, del Salento.

Lo *Scripto sopra Theseu re* è un commento anonimo al *Teseida delle nozze d'Emilia* di Giovanni Boccaccio; il titolo è desunto dall'incipit di c.1ra del ms. Paris, BNF, It. 581, *codex unicus* dell'opera: «Incomincia el scripto sopra Theseu re» [628]. Il codice è appartenuto alla biblioteca di Angilberto del Balzo, conte di Ugento e duca di Nardò, condannato a morte nel 1487 per aver preso parte alla congiura dei Baroni contro Ferrante d'Aragona [4sq.]. Il possesso dell'opera da parte di Angilberto del Balzo si ricava inequivocabilmente da una delle entrate – «Item lo libro del rescripto del Theseo. In carta bombicis» – dell'inventario dei beni del nobile nel ms. Paris, BNF, Lat. 8751 D [5].

Lo *Scripto* non aveva finora ricevuto attenzione da parte degli studiosi, benché sia segnalato con la sigla Pr-1 nel censimento dei testimoni del *Teseida* a cura di Vittore Branca¹, verosimilmente a causa dello scarso valore stilistico-letterario delle chiose, che «si qualificano come il frutto delle fatiche esegetiche di un autore di modesta levatura» [3]; tuttavia, l'A. mette in rilievo i significativi motivi di interesse dello *Scripto* [2sq.], che possiamo ricondurre al campo della filologia e della storia letteraria: prova della circolazione meridionale dell'opera di Boccaccio e della ricezione della letteratura toscana nella cultura regnicola, con particolare attenzione alle Tre Corone e ai volgarizzamenti ovidiani ampiamente adoperati dall'anonimo esegeta; e al campo della storia della lingua: il più corposo documento del salentino quattrocentesco e una preziosa testimonianza della penetrazione del toscano nelle aree periferiche della Penisola e delle conseguenti tendenze all'imitazione nelle scritture locali di qualche ambizione letteraria.

¹ Vittore Branca, *Tradizione delle opere di Giovanni Boccaccio. I. Un primo elenco di codici e tre studi*, Roma, Edizioni di storia e letteratura, 1958, 68.

Lo *Scripto* si apre con una breve introduzione e presenta la trascrizione di 133 delle 1238 ottave del *Teseida*: ciascuna ottava è accompagnata da brani di commento in prosa di estensione variabile («da un minimo di 9 righe a un massimo di 10 fogli») [4].

L'allestimento di Pr-1, manoscritto cartaceo in cui si riconoscono filigrane degli anni '40 del Quattrocento, è fissato dall'A. fra il 1463, anno delle prime committenze librerie per la biblioteca di Angilberto del Balzo, e il 1487, anno dell'arresto del conte. Pr-1 non reca l'originale del testo, bensì una copia esemplata da uno scriba che incorre in frequenti errori (frintendimenti paleografici, aplografie, dittologie), su cui si veda dettagliatamente il cap. 6.1 [616-19]: in sede di edizione l'A. introduce la lezione corretta in luogo degli evidenti errori di copia, mentre conserva alcune lezioni incerte, raccogliendo le «lezioni erronee, spurie o inintelligibili» in una sezione del lemmario [578-81].

I primi capitoli del tomo I. *Studi* sono dedicati a problemi filologici: rapporti dello *Scripto* con gli altri commenti medievali al *Teseida* [§ 1.2; 8-21], collocazione di Pr-1 nello *stemma codicum* del *Teseida* [§ 1.3; 21-40] e trattamento delle fonti da parte dell'anonimo compilatore [§ 2; 41-101].

Nella tradizione esegetica medievale del *Teseida* soltanto due commenti precedono il 1487, *terminus ante quem* dello *Scripto*: l'autocommento di Giovanni Boccaccio e le chiose ferraresi di Pier Andrea de' Bassi. L'A. procede al confronto fra i tre commenti e riconosce «la specificità e l'indipendenza del nostro [*scil.* lo *Scripto*] rispetto tanto al precedente boccacciano quanto a quello ferrarese» [11], soprattutto alla luce dei non pochi errori interpretativi che il compilatore dello *Scripto* avrebbe potuto evitare se avesse avuto accesso ai suddetti commenti. L'indipendenza dai commentatori precedenti si spiega anche in relazione alla natura di fondo dello *Scripto*, «ancora legato a un'impostazione di tipo scolastico che privilegia il ricorso all'*auctoritas* e a un'interpretazione del mito nel quadro della tradizione medievale dell'ermeneutica allegorica posta a salvaguardia dell'ortodossia cristiana» [14].

Passiamo al problema della posizione dello *Scripto* nello *stemma codicum* del *Teseida* e seguiamo le argomentazioni di § 1.3 [21-40]. L'A. confuta convincentemente la dipendenza di Pr-1 da Paris, BNF, It. 580 (Pr) – copia di pregio del *Teseida*, esemplata in area toscana e priva delle chiose del Boccaccio –, attribuendo l'associazione dei due testimoni a una persistente inerzia critica, verosimilmente favorita dalla sovrapposizione delle antiche segnature nella biblioteca reale parigina (Pr aveva segnatura 7758 e Pr-1 7758^{bis}): Pr appartiene al ramo β dello stemma, Pr-1 al ramo α . A tale constatazione si giunge grazie all'indagine dell'affinità di Pr-1 con un altro codice parigino, Paris, BNF, It. 583 (Pr-3), appartenuto probabilmente alla collezione di Girolamo Sanseverino, principe di Bisignano. Databile al 1430, Pr-3 è un testimone meridionale del *Teseida* e si colloca nel sottogruppo z del ramo α dello stemma². L'A. chiarisce la vicinanza stemmatica fra Pr-3 e le ottave del *Teseida* presenti nello *Scripto*, escludendo un rapporto di discendenza diretta, come si evince da chiari errori disgiuntivi di Pr-3 non sanabili per congettura nello *Scripto*, in particolare dall'assenza in Pr-3 dell'ottava VII,31, che invece occorre nello *Scripto*; di là dalla possibilità del ricorso a Pr-3 e ad almeno un altro testimone del *Teseida* da parte del compilatore del testo noto da Pr-1, appare preferibile

² Si veda Martina Mazzetti, *Testo e apparato editoriale nel Teseida di Giovanni Boccaccio*, tesi di dottorato, Università degli Studi di Firenze, 2014, 24-26.

credere che i due testimoni attingano dal medesimo antigrafo perduto o da antigrafì strettamente imparentati.

Tale prossimità stemmatica è evidenziata dall'A. mediante la presentazione di più *loci critici* [24-35], selezionati soprattutto fra quelli in cui l'errore presente nel testo di Boccaccio produce un commento insoddisfacente da parte dell'anonimo; naturalmente i passi hanno valore congiuntivo ora maggiore (nell'ottava VI 35 tradita da Pr-1 e Pr-3 si concentrano le lezioni deteriori «nel lito di calle», «molte» e «pugnante» in luogo degli originali «nel gelido colle», «morti» e «e regnante»), ora minore («il doloroso agone» di *Tes.* II 11 è corrotto in «in doloroso agone» in Pr-1 e Pr-3, «lascivia» di *Tes.* VII 66 in «la savia» in Pr-1 e Pr-3). Ad ogni modo, mette conto ribadire che la somma delle corrottele comuni ai due testimoni meridionali del *Teseida*, Pr-1 e Pr-3, è prova incontrovertibile della loro parentela stemmatica.

L'A. avanza poi il sospetto che Pr-3 non sia stato confezionato in area bisignanese, come è stato sostenuto da De Marinis sulla base della dicitura «Princ.» presente su uno dei fogli di guardia del codice³, ma in area tarantina, e più precisamente nell'ambiente della corte di Giovanni Antonio del Balzo Orsini: un simile trasferimento dall'origine bisignanese a quella tarantina ha già coinvolto un manoscritto affine a Pr-3, il ms. Paris, BNF, It. 1097, latore dei volgarizzamenti della *Batracomiomachia* e del VI libro dell'*Eneide* a opera di Aurelio Simmaco de Iacobiti de Tussicia [36sq.]⁴. Inoltre, l'A. pensa, in maniera senz'altro plausibile, che il ricostruito rapporto di apparentamento fra i due testimoni di area meridionale rappresenti il punto di partenza per l'analisi dei rapporti stemmatici entro il subarchetipo α , con l'obiettivo di svelare l'esistenza di un testo meridionale del *Teseida*, la cui diffusione sarebbe stata favorita dalla temperie culturale regnicola animata dal gradimento verso la letteratura toscana, soprattutto nelle corti aristocratiche, e da quel fenomeno di riscoperta dell'opera boccacciana che Carlo Vecce ha felicemente definito «il "ritorno" di Boccaccio a Napoli»⁵ [37-40].

Le ricognizioni filologiche sulle fonti (cap. 2) prendono l'abbrivo da importanti rilievi di natura metodologica sia per la corretta valutazione degli scarsi elementi di contestualizzazione, che spesso non vanno attribuiti all'anonimo esegeta, ma alle sue fonti ([41sq.], con un esempio di ripresa dall'*Ovidius moralizatus* di Pierre Bersuire), sia per le cautele nello studio della lingua dello *Scripto*. Dall'analisi delle riprese testuali dello *Scripto* emergono preziosi indizi linguistici soprattutto nel caso dei prelievi da fonti latine (tra le più presenti, i commenti di Nicola Trevet alle *Tragedie* di Seneca [79-85] e alla *Consolatio* di Boezio [85sq.] e l'*Ovidius Moralizatus* di Pierre Bersuire, commento allegorico alle *Metamorfosi* [87-90]): l'anonimo compilatore è, infatti, chiamato a una pratica di volgarizzamento, che talora si rivela parziale, talaltra viene elusa con l'inserimento di pericopi latine. Le traduzioni delle fonti latine da parte dell'anonimo sono caratterizzate da due strategie lontane, ma complementari nella prospettiva di un

³ Tammaro De Marinis, *La biblioteca napoletana dei re d'Aragona. Supplemento*, 2 voll., Verona, Valdonega, 1969, vol. 1, 251.

⁴ Si veda Rosario Coluccia, *Lingua e politica. Le corti del Salento nel Quattrocento*, in: Paolo Viti (ed.), *Letteratura, verità, vita. Studi in ricordo di Gorizio Viti*, Roma, Edizioni di storia e letteratura, 2005, 129-172, (145).

⁵ Carlo Vecce, *Boccaccio e Sannazaro (angioini)*, in: Giancarlo Alfano / Teresa D'Urso / Alessandra Perriccioli Saggese (ed.), *Boccaccio angioino. Materiali per la storia culturale di Napoli nel Trecento*, Bruxelles, Lang, 2012, 103-118 (115).

atteggiamento di consapevole inferiorità rispetto al modello: stretta aderenza al latino con il ricorso a calchi lessicali e sintattici; e introduzione di vocaboli e forme marcati diatopicamente (si spiegano così le scelte lessicali *stutare*, *sperto*, *allucesce*, *trasire* [43-46]).

Le principali fonti letterarie volgari sono sapientemente riconosciute dall'A. nei seguenti testi: commenti danteschi [47-55], opere delle Tre corone, soprattutto in forma di citazione non esplicitata [56-61], e volgarizzamenti, in particolare il volgarizzamento delle *Metamorfosi* a opera di Arrigo Simintendi ([61-74], con tavola dei rinvii [62-63]) e quello delle *Heroides* a opera di Filippo Ceffi [74-79]. Sotto l'evidente influsso di una moda toscaneggiante si hanno così nello *Scripto* prelievi *verbum de verbo* dalle fonti toscane: tali citazioni rifletteranno «una forma rudimentale di imitazione e appropriazione del toscano letterario» [60]. È interessante l'introduzione dello *Scripto*, in cui l'A. rileva opportunamente la riproposizione del proemio esegetico alla *Commedia* attribuito a Maestro Cristiano da Camerino, con l'emersione di grossolani adattamenti: «Commedia Iohan Boccaccio» [49-52].

Una *crux desperationis* grava sull'identità di Alcerone, una delle fonti citate più spesso nello *Scripto* [95-101]; si tratta, infatti, di un nome non altrimenti noto, che dovrebbe identificare, stando alle modalità di citazione dell'anonimo, un autore piuttosto che il titolo di un'opera. I passi con rimandi ad Alcerone (raccolti nella tavola di [96sq.]) sono sintetici riassunti di vicende mitologiche richiamate dai versi boccacciani e inducono evidentemente a pensare a un repertorio mitografico. Alla luce anche dell'insuccesso dei ragionevoli tentativi di identificazione proposti dall'A., non possiamo escludere che Alcerone sia destinato a restare un «fantasma», al pari di Teodonzio, fonte non identificata della *Genealogia* di Boccaccio.

Se il quadro delle fonti letterarie è definito minuziosamente dall'A. sia nel cap. 2 sia nelle note dell'edizione, minore spazio è riservato alle fonti scientifiche, forse anche a causa delle oggettive difficoltà di ricerca derivanti dalla scarsa disponibilità di edizioni moderne. Intendiamo presentare qualche sondaggio fra le fonti scientifiche dello *Scripto*, seguendo alcuni suggerimenti dell'A., il quale osserva un forte interesse dell'esegeta nei confronti dell'astrologia, materia centrale nell'enciclopedismo medievale, filone in cui il *De proprietatibus rerum* (DPR) di Bartolomeo Anglico occupa una posizione di assoluto rilievo. Notiamo incidentalmente che l'A. riconosce più prelievi di argomento botanico dal libro XVII del DPR [91sq.].

Anche nelle sezioni astrologiche è decisiva, a nostro avviso, la dipendenza dal DPR, sebbene non esplicitamente dichiarata. Ci permettiamo, dunque, di segnalare alcuni prelievi dal DPR pertinenti appunto al tema astrologico, nella convinzione che i sondaggi in questa direzione siano utili anche alla riflessione sul *modus operandi* del compilatore. Nel primo caso, la descrizione della luna nell'ampia sezione astrologica introdotta per spiegare le ragioni dell'innamoramento di Emilia riproduce in forma di tre citazioni letterali due passi tratti rispettivamente dal capitolo *De duplici motu planetorum* e dal capitolo *De luna* del libro VIII del DPR⁶:

⁶ In assenza di un'edizione moderna, citiamo da *Bartholomaei Anglici De genuinis rerum coelestium, terrestrium et inferarum proprietatibus, libri XVIII*, Francofurti, apud Wolfgangum Richterum, 1601.

Scripto	DPR
<p>[1143] Et per questo dice Tholomeo, ¹⁵ ove parla <i>de motu planetarum, quod op(us) pla netaru(m) simile lapidi magneti et ferreo, q(uod) sic(ut) trahitur ferru(m) ab eo, ita om(n)is creatura et c(aus)as sup(er) t(er)ram a motu(m) planetarum efficit act[r]atio et destrutio</i>, et cetera. Anchora dimostreremo p(er) lo ²⁰ dicto di Tholomeo como la luna è piú participa(n)te alle cose inferiori de tucte l'altre planete, et p(er) q(ue) sto la pon(e) matre de le cose inferiori. Onde el d(i)cto Tholomeu dice: <i>luna e(st) om(n)-ium augmentativa, quia per occultata nature speramine flexus ²⁵ et refluxus augmentatur; unde in eius decre mento in ossibus, medulle, cervelle in corpori bus diminu(n)t(ur)</i>, et cetera. Ecco che p(er) questo dicto tu divi canoscere come la luna è principio et matre de le cause inferiori: perfini alla acqua ³⁰ del mar(e) cresce secundo lu suo augmento. Et p(er) questo Macrobio dice, ove parla de la luna, scilicet: <i>A quaru(m) maris e(st) atractive; sic(ut) e(nim) adamas p(ost) se trahit ferrum, sic luna motum post se acra hit oceanu(m)</i>.</p>	<p>[DPR 1601, 396-397] Et omnes stellae aliae cooperantur planetis in suis operationibus et naturis. Unde et <u>opus planetarum simile est lapidi magneti et ferro, quia sicut trahitur ferrum ab eo, ita omnis creatura super terram a motu planetarum afficitur aptatio et destructio fit motibus et operationibus planetarum.</u></p> <p>[DPR 1601, 411] Item <u>Luna est omnium humorum augmentativa, quia per occulta naturae spiramina, fluxus et refluxus augmentantur. Unde in eius decremento in ossibus medullae, cerebella in capitibus et humores in corporibus diminuuntur et in eius incremento multiplicantur. Unde eius defectui omnia compatiuntur, et eius decrementum inferius est detrimentum, ut dicit Martianus. Item <u>aquarum maris est attractiva, sicut enim adamas trahit ferrum post se, sic Luna movet et trahit post se Oceanum.</u></u></p>

Come si è letto, nello *Scripto* una minima introduzione precede la sequenza del DPR relativa alla proprietà dei pianeti di determinare crescita e distruzione sulla terra; alle successive riflessioni riguardo alla maggiore incidenza della luna sulla vita terrestre, presentata infatti come «matre de le cose inferiori» e capace di generare le maree, segue la doppia citazione letterale di un altro punto dell'VIII libro di Bartolomeo Anglico. Tuttavia, nello *Scripto* non si fa cenno alla dipendenza dal DPR e i passi latini sono attribuiti a *Tolomeo* (i primi due) e a *Macrobio*: su quest'aspetto torneremo a breve.

Abbiamo poi indagato due citazioni relative ai segni zodiacali, la prima ai Gemelli e la seconda ai Pesci, che l'esegeta afferma di aver tratto da *Albumasar*, identificabile con Abū Ma'šar noto in Occidente soprattutto per il *De magnis coniunctionibus* e per il *Liber introductorii maioris ad scientiam iudiciorum astrorum*. Queste due citazioni hanno, in realtà, corrispondenza puntuale con due passi sempre dell'ottavo libro del DPR.

Scripto	DPR
<p>[1066] Ma in questa par te fatiamo fine del parlare del ditto fato, et tornamo alli ditti frati, de li quali fingono li poeti che Iuppiter li translato al cielo et fe cende uno signo il quale se chiama Gemini. Et ²⁵ de questo dice Albumazar: <u>Gemini secu(n)du(m) poetarum fabula(m) fueru(n)t Castor et Pollux fratres, viri fortissimi; quo(rum) gr(ati)a sol d(icitu)r e(ss)e t(un)c Gem(in)is. Onde q(ua)n(do) el sole dimora i(n) quella parte del cielo ove stài el dicto signo, t(un)c virt(us) ad fe ³⁰cumdandu(m) inferiora geminatur.</u>⁷</p>	<p>[DPR 1601, 390] Secundum <u>Albumasar</u>, gradu primo Geminorum occumbente, oriuntur Hyades et mutant aerem, et post Archites et Echites, id est Aquila, 18 gradu, et Delphin 26 et cetera. Isti <u>gemini</u>, ut dicit Isidorus, <u>secundum poetarum fabulas fuerunt Castor et Pollux fratres gemini et uterini, viri fortissimi, quorum gratia dicitur tunc Sol esse in Geminis, quia Sole in illa parte coeli existente, virtus ad faecundandum inferiora geminatur.</u> [fonte: Isid., Orig. 3,71,25]</p>
<p>[1110] Et de questo dice Albumazar: <u>D(icitu)r a(u)t(em) istud signum Piscium eo q(uod) tunc temporis fit generatio piscium et confringatio, quia calore(m) Sol(is) ascendente et humorem dissolventem solent tunc pisces effundere semen suu(m).</u></p>	<p>[DPR 1601, 395] <u>De hoc Albumasar: In decimo gradu signi Piscium ortus est Virginis. In 12 gradu Chelae, id est Libra, oritur. In 19 gradu oritur Cancer. In 23 gradu Orion et Aquarius oriuntur. Dicitur autem signum istud Piscium, eo quod tunc temporis fit generatio piscium et confricatio, quia calore Solis ascendente et humores dissolvente, solent tunc pisces effundere semen suum, ut dicit Isidorus.</u></p>

Nel DPR i passi in questione sono attribuiti a Isidoro, cui va riconosciuto lo statuto di fonte prima delle informazioni almeno per il passo sui Gemelli, mentre quello sui Pesci non è di chiaro riconoscimento nelle *Etymologiae*. L'attribuzione discorde comporta problemi interpretativi esemplari, ma di non semplice soluzione, nella riflessione filologica sullo *Scripto*: proviamo, quindi, a elencare le possibilità sottese a una situazione di questo tipo.

La prima ipotesi è quella di prestare fede all'esegeta e pensare a prelievi dall'opera dell'astronomo arabo: *Albumasar* e Bartolomeo Anglico offrirebbero una coincidenza testuale riconducibile o all'informazione di fonti comuni o al taciuto prelievo di Bartolomeo Anglico da *Albumasar*; ma si tenga presente che nel DPR sono frequenti i rinvii espliciti ad *Albumasar* e che da una prima ricerca nell'*Introductorium maius* non sono emerse le pericopi citate. In alternativa, il compilatore potrebbe aver attinto dal DPR, proponendo un'attribuzione errata; se optiamo per questa seconda ipotesi, dovremmo poi interrogarci sulla genesi dell'attribuzione ad *Albumasar* e non al DPR: la presenza ravvicinata di *Albumasar* in entrambi i brani del DPR potrebbe far pensare a un guasto nella tradizione latina del DPR, e quindi all'esistenza di manoscritti dell'opera – fra cui

⁷ Possiamo notare la presenza di un inserto volgare entro la citazione latina; sulla commutazione di codice nella scrittura si veda Daniele Baglioni, «Per una fenomenologia della commutazione di codice nei testi antichi», *Lingua italiana* 12 (2016), 9-35.

magari quello letto dall'anonimo esegeta – in cui i passi di nostro interesse vengono attribuiti all'astronomo arabo. La soluzione più economica è, però, quella di una ripresa dal DPR con deliberata falsificazione riguardo alla paternità delle citazioni (sia in questo esempio sia nella descrizione della luna discussa poco sopra). Anche i prelievi dal libro di botanica del DPR, cioè i brani a commento di *Tes.*, VII 50 e XII 7, sono attribuiti genericamente al *Philosopho*, a *Palladio* e a *Ysaac*; intendiamo, dunque, dire che il trattamento riservato al DPR nello *Scripto* rientra in quella «disinvoltura nella citazione» da parte di un compilatore che non disdegna «*auctoritates* false o equivoche» e «che non si fa scrupoli di manipolare le proprie fonti, piegandone il dettato ai propri fini» [cfr. 92*sqq.*, da cui sono tratte le citazioni e in cui si leggono ulteriori esempi di tale atteggiamento]. Questi riscontri consentono poi di confermare l'intuizione dell'A. riguardo all'influenza non trascurabile di Bartolomeo Anglico; se, come immaginiamo, la presenza del DPR dovesse risultare ancor più cospicua nel sapere scientifico dello *Scripto*, avremmo altre prove a sostegno dell'«adesione di fondo dell'esegeta a una cultura di tipo enciclopedico e a un'impostazione scolastica, che individua nell'allegoria lo strumento della propria tecnica ermeneutica e si richiama a un quadro teorico ancora dominato dalla teologia, dalle discipline medico-filosofiche e dall'astrologia» [39].

Il capitolo sulla lingua dello *Scripto* (cap. 3) è organizzato secondo i tradizionali campi dello spoglio linguistico: grafie [104-28], fonetica con ripartizione fra vocalismo [128-86], consonantismo [186-232] e fenomeni generali [232-50], morfologia con distinzione fra morfologia del nome [250-313] e morfologia del verbo [313-50], sintassi [351-86], lessico con due capitoli dedicati rispettivamente alla riflessione sulla caratterizzazione diatopica [386-92] e alle concordanze lessicali [393-581]. L'A. sceglie meritoriamente di indagare tutto il materiale dello *Scripto* ed evidenzia, sempre in maniera chiara e rigorosa, l'interazione fra le componenti che concorrono a una *scripta* fortemente stratificata. Tentare di dare un resoconto dettagliato dell'ampio capitolo dedicato alla descrizione dei fatti linguistici travalicherebbe lo spazio che ci è concesso in questa sede. Dovremo pertanto limitarci a selezionare qualche fenomeno in grado di esemplificare la stratificazione linguistica dello *Scripto* e a consigliare vivamente la lettura del capitolo: un istruttivo viaggio fra le varietà linguistiche italo-romanze in cui l'A. ci guida sapientemente anche grazie a un'eccezionale padronanza della bibliografia sulla materia.

Le forze in gioco nel diasistema dello *Scripto* noto da Pr-1 sono: tratti locali imputabili al copista, tratti di *koinè* meridionale, tali da alimentare «il sospetto dell'esistenza di un antigrafo perduto proveniente dalla Campania o dal tipo dialettale alto-meridionale» [103], tratti toscani ricevuti per osmosi dai modelli letterari citati dall'anonimo, il cui accoglimento non è esente da equivoci e vistosi ipercorrettismi.

La convincente ipotesi che chiarisce la suddetta stratificazione prevede, dunque, di avvicinare la lingua dello *Scripto* al panorama della *koinè* cancelleresca del Regno di Napoli nel Quattrocento, su cui si innestano tratti toscani (e immancabili ipercorrettismi) desunti dalle fonti, e tratti salentini introdotti dal copista di Pr-1. D'accordo con il quadro sintetico offerto dall'A. [103], possiamo ribadire come tratti linguistici propri del Mezzogiorno: nell'ambito della fonetica, la metaforesi [128-31], il betacismo [193-97], gli esiti dei nessi di consonante + J [197-208] e di consonante + L [208-13], la sonorizzazione delle consonanti sorde dopo nasale e vibrante [215*sq.*], la velarizzazione e la rotacizzazione della laterale preconsonantica [219*sq.*], l'affricazione della sibilante dopo consonante liquida o nasale [220*sq.*]; nell'ambito della morfosintassi, *ca* pronome relativo e

congiunzione [370] e alcuni elementi della coniugazione verbale, come l'enclisi di -vos nella seconda persona plurale [316] e un solo caso di infinito coniugato (*volereno*) [350].

Permettono di postulare la trascrizione di Pr-1 da parte di una mano salentina alcuni fatti grafici e tratti fonomorfologici, quali la dittongazione metafonetica *ue* da *ō* tonico [138sq.], la confluenza delle vocali velari finali in -*u* [181sq.], i plurali in -*urel-uri*, attestati soltanto in *capure e capuri* [255], lo schema flessivo del quarto genere [256-260], i possessivi indeclinabili [288sq.], l'uscita verbale modellata su *àuno* [326] e la congiunzione *cu* [371]. Questi tratti hanno spesso attestazioni minoritarie, talvolta eccezionali: il loro rinvenimento è, quindi, frutto di estrema attenzione. Ci pare emblematico il caso del complementatore *cu*, di cui nello *Scripto* si hanno soltanto due occorrenze (una nella forma ipercorretta *co*); sono, infatti, preponderanti come congiunzioni subordinanti *che*, la cui diffusione si spiega anche in ragione dei prelievi da testi toscani, e il già ricordato *ca* con valore dichiarativo e meno frequentemente con funzione casuale e comparativa.

La coesistenza delle suddette differenti spinte linguistiche si riflette in un sistema grafematico che conferma ampiamente l'antieconomicità delle *scriptae* medievali. Nell'utile tavola delle corrispondenze grafico-fonetiche [129] notiamo, ad esempio, che per la laterale palatale sono possibili le seguenti rese grafiche <gl>, <gl(i)>, <lli>, , <ll>, <lgl>, <lgli>, <gh>, <ghi>, <lh>, <llgl>, <llgli>, con l'interessante vitalità dell'arcaismo <lgl> (al pari di <ngn> per la nasale palatale) e la «marginalizzazione di <lh> ancora dominante nel *Sidrac* e qui ridotta alla stregua di una variante minoritaria» [128].

Sondiamo poi l'interazione delle componenti linguistiche osservando un fenomeno relativo alla fonetica e uno alla morfologia. Nel trattamento del nesso -RJ- l'esito tipicamente toscano [j] è attestato in forme presenti in passi tratti da fonti toscane: *aczayo*, *accaio*, *appayono*, *cuoyo*, *primayo*, cui si oppongono, con un numero maggiore di attestazioni, le corrispondenti forme con l'esito meridionale e genericamente antitoscano [r]: *aczaro*, *apparuno*, *cuoro*, *primaro*; soltanto in *moyra* e *muerya* 'egli muoia' ricorre l'altro esito meridionale caratterizzato da metatesi del nesso [202sq.]. L'imperfetto congiuntivo è scarsamente vitale nei moderni dialetti salentini e raro nei testi antichi di quest'area; occorre, tuttavia, nello *Scripto* con alternanze fra le uscite del tipo toscano e l'estensione di -*issi* alle coniugazioni diverse dalla 1^a. Così, ad esempio, alla 1^a pers. prevale il tipo toscano arcaico *io avesse*, *mandasse*, *ricordasse*, ecc., con la sola eccezione di *redessi*, alla 2^a pers. sono in concorrenza il tipo toscano *avessi*, *vedessi* e quello locale *abixi*, *vedissi* e alla 5^a pers. (con tre esempi utili) si riscontra il tratto chiaramente meridionale dell'enclisi di vos in *fossivo* e *avessivi*, ad eccezione di *mectessi* [342sq.].

Ampia è la casistica dell'articolo determinativo [265-74]. Spiccano rare attestazioni delle forme non aferetiche *ello*, *illa*, *illi*, recessive nella *scripta* salentina quattrocentesca (ad es., «scilicet ello Demone»). Le forme maggioritarie dell'articolo determinativo maschile singolare sono quelle forti *lo* e *lu*, con alternanza libera, senza cioè alcun riflesso della distinzione fra maschile e neutro, e con prevalenza quantitativa della forma locale. La forma debole *el* è comune con il fiorentino argenteo e non è estranea ai testi meridionali del Tre e Quattrocento; nello *Scripto* l'impiego dell'articolo *el* rispetta di preferenza le consuete posizioni postvocalica e anteconsonantica (ad es., «secondo el mio poco videre»; per la variante 'l dopo e: «'l fonte nacque»), ma talora viola tali restrizioni (ricorrendo davanti a vocale e dopo consonante) e, soprattutto, viene esteso al femminile singolare (ad es., «el dicta Iunone», «el sua natura») e al plurale maschile e femminile (ad es., «el soi peccati», «el dicte sorelle»). Tale distribuzione d'uso «dimostra

il carattere non originario delle forme deboli dell'articolo, desunte dal toscano letterario senza che lo scrivente ne abbia compreso il corretto schema di applicazione» [271].

Se il diverso trattamento di questi tre fenomeni si lascia collocare in maniera relativamente agevole entro i due poli (ripresa dai modelli toscani ed emersione dei tratti meridionali), in altri casi la varietà delle soluzioni disponibili nello *Scripto* rende più complesso il discernimento critico. Ciò accade, ad esempio, per l'interpretazione fonetica di alcune grafie; soffermiamoci su alcuni casi dubbi relativi alle grafie ambivalenti nella resa delle affricate postalveolare sorda e dentale sorda. Con ragionevole approssimazione andrà riconosciuta la presenza di un'affricata dentale in forme come *aczaro*, *azaro*, *braczo*, *faczo*, *acconczo*, *pocza*, *pocço*, *pencça*, diffuse anche nelle varietà dialettali meridionali moderne. A giustificare il riconoscimento dell'affricata dentale in *pacço* ci potrà indurre l'attestazione della grafia alternativa *pacci* (verosimilmente con un'affricata postalveolare), ammesso però che dietro tale scrittura non si celi un'affricata dentale, considerazione che poi andrebbe estesa a forme come *bracce* e *acconci*. Nella forma *saczi* 'tu sappia' potrebbero essere riconosciuti due esiti meridionali: il tipo *saccio* o il tipo *sazzo*, analogico su *fazzo* [121sqq.]. Ci preme ricordare che per le riflessioni sulle alternanze dei diversi esiti e, più in generale, sul diverso trattamento linguistico è molto utile il lemmario che chiude il tomo I [393-581].

Nel campo della sintassi segnaliamo tra gli elementi di meridionalità l'uso transitivo di alcuni verbi intransitivi: *andare* 'percorrere' (ad es., «la luna in vintisepte giorni et octo hore anda tutti li dudici signi»), *essire* 'fare uscire' («e ll'anima, recoglendo, esse la causa veduta per la prima celula»), *ritornare* 'restituire' (ad es., «come fece Edippo de Layo lu quale la ritornò») [360sq.], e il costrutto, proprio del Meridione estremo, di *volere* + participio passato riferito al soggetto con valore deontico: «questo vitio de la luxuria vole più accompagnato da la sapientia over discretione che niuno altro vitio» [379]. Osserviamo qui che la sintassi, spesso trascurata nei commenti linguistici alle edizioni dei testi antichi, è oggetto di attento esame da parte dell'A., che si concentra sia sulla sintassi della frase sia sulla sintassi del periodo con paragrafi caratterizzati da ricca esemplificazione.

Come accennato a proposito dell'emersione di localismi nelle traduzioni delle fonti latine da parte dell'esegeta, il lessico contribuisce alla localizzazione salentina dello *Scripto*. In tale caratterizzazione diatopica del lessico si potrà distinguere fra voci panmeridionali e voci propriamente salentine [386-92]; al primo gruppo appartiene *gavetarsene* 'tutelarsi', di cui si hanno riscontri nei volgari meridionali, ad es. nel nap. ant. *gavitare* 'evitare' della *Cronaca del Ferraiolo*, oltre che nei dialetti moderni, ad es. nel nap. *gavetà* 'evitare' e sic. *gavitari* 'risparmiare' [391]. Tra le voci salentine evidenziamo due casi di prime attestazioni offerte dallo *Scripto*. Il termine del lessico astrologico *li fauchi* (in cui osserviamo la velarizzazione della laterale preconsonantica e l'accordo secondo il modello del quarto genere) designa le stelle *Yades*, da identificarsi o con le Iadi o con le Pleiadi, e si spiega per analogia fra la forma della falce e quella delle costellazioni; il lessema sopravvive nei dialetti salentini moderni,⁸ mentre non ha rispondenza nelle altre varietà dialettali del Mezzogiorno [386sqq.]. La seconda retrodatazione coinvolge il v. *(l)ucculare* 'gridare, strillare', che deriva dal lat. *ŪLŪCCU(M)* 'alocco' con accostamento semantico del verso dell'uccello alle grida umane: non erano finora note attestazioni di

⁸ Cfr. Gerhard Rohlfs, *Vocabolario dei dialetti salentini (Terra d'Otranto)*, 3 voll., Galatina, Congedo, 1976, s.v. *fáuçe*.

(*l*)*ucculare* nelle varietà medievali, benché il lessema sia diffuso nei dialetti salentini e nel tarantino [391sq.]⁹.

Avviandoci a concludere, diamo risalto a un altro caso in cui i dati offerti dallo *Scripto* hanno prodotto un significativo avanzamento delle conoscenze sul salentino medievale. Nello *Scripto* è diffuso l'accordo del cosiddetto quarto genere, cioè voci della terza classe latina trattate come femminili al singolare e come maschili al plurale: sono interessati circa ottanta lessemi, tra cui *arte*, *gente*, *parte*, *li fauchi* menzionato poco sopra, ecc. [257sq.]. I dati dello *Scripto* sono coerenti con la situazione distintiva del salentino quattrocentesco (e vitale fino al XVIII sec.), che l'A. ricompono impeccabilmente in una precedente trattazione sull'argomento¹⁰. Questa acquisizione permette, dunque, di corroborare la consistenza di un fenomeno già notato per il romanesco antico¹¹.

Facendo nostre le parole di Rosario Coluccia nella *Premessa* al libro, possiamo sostenere che lo studio linguistico che accompagna l'edizione dello *Scripto* «rappresenta un obiettivo punto di riferimento per lavori futuri, convincente per la meditata e non banale utilizzazione della bibliografia e per l'accuratezza della ricostruzione complessiva» e che quindi avrà un ruolo decisivo affinché la storia linguistica della Puglia «fuoriesca dalla marginalità (in cui è stata a lungo relegata a causa della supposta, ma non reale, carenza documentaria) e si inserisca con le proprie peculiarità nel più ampio contesto nazionale» [xi].

Giuseppe ZARRA

Roumain

Gabriela Pană DINDELEGAN / Martin MAIDEN (ed.), *The Syntax of Old Romanian*, Oxford, University Press (Oxford Studies in Diachronic & Historical Linguistics, 19), 2016, xxxi + 691 pages.

La syntaxe de l'ancien roumain (*OR - Old Romanian*) rassemble les premiers documents écrits en langue roumaine, sur une période allant du début du XVI^e à la fin du XVIII^e siècle, et plus précisément jusqu'en 1780, date précise à laquelle s'est établi le roumain moderne. Il s'agit là d'un ouvrage descriptif de l'ancien roumain, contenant 12 chapitres principaux, à caractère encyclopédique :

- (1) *Introduction*: Emanuela Timotin, Camelia Stan, M. Maiden [1-13]
- (2) *The verb and its arguments: the root clauses*: Rodica Zafiu, Alexandru Nicolae, Dana Niculescu, G.P. Dindelegan, Irina Nicula-Pararschiv, Adina Dragomirescu, Andra Vasilescu [14-231]

⁹ Per altri lessemi rilevanti dello *Scripto* si veda anche Marco Maggiore, «Italiano letterario e lessico meridionale nel Quattrocento salentino», *Studi linguistici italiani* 29 (2013), 3-27.

¹⁰ Marco Maggiore, «Evidenze del quarto genere grammaticale in salentino antico», *Medioevo letterario d'Italia* 10 (2013), 71-122.

¹¹ Cfr. Vittorio Formentin / Michele Loporcaro, «Sul quarto genere del romanesco antico», *Lingua e stile* 47 (2013), 221-264.

- (3) *Non-finite verb forms and non-finite constructions*: Isabela Nedelcu, A. Dragomirescu, D. Niculescu [232-87]
 - (4) *The nominal phrase*: Camelia Stan, G.P. Dindelegan, A. Nicolae, Raluca Brăescu [288-393]
 - (5) *Adjectives and adjectival phrases*: R. Brăescu [394-413]
 - (6) *Adverbs and adverbial phrases*: Carmen Mirzea Vasile [414-23]
 - (7) *Prepositions and prepositional phrases*: I. Nedelcu [424-43]
 - (8) *Coordination and coordinating conjunctions*: Blanca Croitor [444-62]
 - (9) *The complex clause*: Mihaela Gheorghe, R. Zafiu, Oana Uță Bărbulescu [463-561]
 - (10) *Word order and configurationality*: A. Nicolae [562-75]
 - (11) *Clausal organization and discourse phenomena*: M. Gheorghe, Dana Manea, R. Zafiu, I. Nicula-Paraschiv, D. Niculescu, G. P. Dindelegan, Margareta Manu Magda [576-628]
 - (12) *Conclusions*: G. P. Dindelegan, A. Dragomirescu [629-37]
- Appendix 1: Corpus*: E. Timotin [639-48]
References (Bibliographie) [650-80]
Index: A. Dragomirescu, I. Nicula-Paraschiv [681-91].

Cette anthologie fournit une liste exhaustive des formes syntaxiques des documents les plus anciens (non datés) du roumain en caractères cyrilliques à partir du XVI^e siècle. Les deux éditeurs, en l'occurrence les dix-neuf auteurs scientifiques, qui ont contribué à l'élaboration (cf. la liste des noms [xxx-xxxI]) de cette vaste syntaxe historique du roumain, s'appuient sur la «périodicité reconnue» de Dindelegan, *The grammar of Romanian*, 2013, 3-5 (cf. *References* [662]) et de Gheție, I., *Istoria limbii române literare. Epoca veche (1532-1780)*, 1997, 52-3 [664]), pour expliquer leur délimitation chronologique.

C'est en 1780 que parurent les *Elementa linguae daco-romanae sive valachicae* (Vindobona 1780 / Buda 1805), un ouvrage de fond, qui a pour objectif une réglementation descriptive du roumain moderne; ses auteurs respectifs, en l'occurrence Samuil Micu-Klein et Gheorghe Șincai, sont tous deux membres de la *Școala ardeleană (L'École de Transylvanie; fac-similé avec traduction roumaine, ed. par M. Zdrenghea, Cluj-Napoca, 1980)*.

La syntaxe s'applique au Daco-roumain (*Dacoromân*) du nord du Danube, considéré comme langue nationale, sans tenir compte de ses variétés ni de ses particularités dialectales du sud du Danube, telles que l'*Aromân*, le *Meglenoromân* et l'*Istroromân*. Le roumain est, au sein des langues romanes, celle dont les premières traces écrites remontent, comme déjà indiqué, au début du XVI^e siècle; cette fixation tardive est étroitement liée avec l'usage dominant du slavon, dont on a fait usage, culturellement et politiquement parlant, dans les deux états historiques respectifs de Moldavie et de Valachie (fondés au XIV^e siècle), ainsi qu'au sein de l'église et des chancelleries roumaines princières. En tenant compte des éléments lexicaux désuets, d'anthroponymes bien spécifiques, ainsi que de toponymes vieillissés dans les documents slavons et latins (cf. DERS 1981 = *Dicționarul elementelor românești din documentele slavo-române, References* [657]; GTRL 2010 = *Glosar de termeni românești din documente latino-române* [662]), tout

comme en se référant à l'usage du roumain (cf. Gheție, I. / Mareș, A., 1974a, *Introducere în filologia românească* [662]), l'on peut conclure, qu'une transposition vers le roumain s'est déjà opérée avant le XIV^e siècle.

Le premier document écrit auquel l'on puisse attribuer une date concerne la célèbre lettre (en caractères cyrilliques) si souvent évoquée du 29-30 juin de l'année 1521, rédigée par le Boyard Neacșu de Câmpulung-Muscel (Valachie, en slavons: Dlăgopole) et que ce dernier adressa à Hanes Benkner, maire de Kronstadt / roum. Brașov en Transylvanie et d'origine allemande, pour le mettre en garde contre l'avancée progressive des Turcs, en direction du Danube. Il se peut qu'il existe des traductions en roumain de ce slave ecclésiastique, difficiles certes à situer dans le temps, mais reflétant néanmoins des rapports culturels intenses; il faut bien savoir toutefois que ces derniers ont été de leur côté influencés par Byzance (cf. ILRL. Gheție 1997, 664).

On se doit, parmi les différentes sortes de textes examinés, de bien faire la différence entre les traductions faites à partir du slavons, voire du slave (ce qui concerne, dans la majeure partie des cas, les tout premiers textes) et les textes originaux des chancelleries épiscopales et princières parmi lesquels se trouvent entre autres des lettres, des factures, auxquelles viennent s'ajouter des récits historiques riches et détaillés d'écrivains roumains cultivés, de philosophes et d'historiens tels que Grigore Ureche (1590-1647), Dimitrie Cantemir (1673-1723) ou bien également Miron Costin (1700-1750); d'autres traductions bibliques de l'Ancien Testament reposent sur des modèles hongrois ou latins. Lorsque sera évoquée la description des spécificités syntaxiques, tirées de l'original slave (cf. chapitre 1.1.1), l'on insistera tout spécialement sur la distinction suivante: traduction / original. D'ailleurs nous allons retrouver, vers les années 1560, à Brașov, chez l'imprimeur Coresi, qui a joué un rôle prépondérant en tant qu'investigateur d'une culture de l'écrit du roumain, les toutes premières manifestations d'une culture de l'écrit avec différentes spécificités grammaticales du manuscrit ou d'un texte écrit à la main et de la version d'un texte imprimé. La traduction de l'Ancien et du Nouveau Testament, que l'on lisait lors des offices religieux, ainsi que des textes et documents juridiques, constituaient la majeure partie des textes de cette époque. *L'Istoria ieroglifică*, une représentation allégorique de personnalités contemporaines, rédigée par D. Cantemir vers 1705, s'avère être la première nouvelle littéraire.

Les auteurs de cette *Syntax of Old Romanian* sont d'avis qu'une analyse et description syntaxique complète et approfondie dépend du genre des textes mentionnés (chapitre 1.1.2) et estiment que des textes à caractère historique, géographique, médical, voire moraliste, sont, du fait de leur circulation et de leur diffusion, moins aptes à mettre en relief les modèles syntaxiques de l'ancien roumain que des manuscrits qui, eux, ont été copiés et reproduits maintes fois; par contre, il est possible que des textes traduits, voire des documents édités ou même des formulaires standards produits par des institutions telles que les chancelleries mentionnées précédemment, aient imité la syntaxe de ces modèles ou bien aient repris, voire respecté les structures types d'un certain genre de document.

Les chapitres principaux 2-11 (mentionnés initialement) ont été subdivisés et redécoupés à plusieurs reprises, ce qui fournit un premier aperçu du catalogue complet des formes et fonctions syntaxiques de l'OR (par ex. chap. 2: 2.1 *The syntax of moods and tenses*; 2.1.1 *The subjunctive*; 2.1.2 *The conditional*; 2.1.2.1 *Aș-conditional periphrases*; 2.1.2.2 *Vrea-conditional periphrases*; 2.1.2.3 *Uses and values of the conditional*; 2.1.2.4 *The synthetic conditional (or synthetic future)*, etc. Cette partie consacrée à la syntaxe

s'adresse aux lecteurs qui, en plus d'une compétence linguistique suffisante du roumain, disposent de connaissances de base en ce qui concerne les principales formes et fonctions syntaxiques du roumain qui devraient être révélées dans un texte, exemplifié par le conditionnel, notion qui se trouve énumérée comme mot-clef, dans l'*Index* des termes linguistiques [681-91], cf. [683]. Si l'on reconnaît la forme *aș* dans un texte comme marque/morphème du conditionnel (par ex. *aș cânta* – je chanterais), on pourra consulter le contenu élargi du volume (cf. *Detailed contents and author attributions* [vii-xi]) pour trouver la grammaire du conditionnel roumain (chap. 2, [14-231], voir 2.1.2.1, [23-26]). La division détaillée des chapitres principaux 2-11 en sous-chapitres reflète une analyse méticuleuse des formes et fonctions de cette *syntaxe historique* du roumain.

Voici un exemple extrait de la liste des constructions syntaxiques traitées dans le chapitre 2 de cet ouvrage; dans ce chapitre, sous la rubrique 2.1.1.1, est évoquée la forme *să* (< latin SE/SI-C), qui au XVI^e siècle (dans un contexte syntaxique différent) apparaît sous la forme *să₁* dans des propositions indépendantes (cf. l'exemple n° 1 suivant) ou bien dans des propositions affirmatives, voire argumentatives, tandis que *să₂* a été utilisé comme la conjonction *si* en français, qui introduit une subordonnée circonstancielle de condition (voir le MR/roum. moderne *dacă*, chapitre 9.3.5, *The complexe clause, Conditionals and concessives*); *să₂* introduit dans les propositions argumentatives la protase (l'exposition) de la structure conditionnelle, dont le verbe apparaît sous une forme 'indictive or conditional', mais pas au subjonctif [15]:

- (1) Și *să₂* sântemu fără usârdie, *să₁* fimu cu usârdie
 and if be._{PRES.1PL} without diligence SĂ_{SUBJ} be.Subj.1PL with diligence
 'And if we lack diligence, let's have diligence' (voir les *Abbreviations and conventions* [XXVI-XXIX]).

(tiré de CC².1581: 233 = Coresi, *Evanghelie*; cf. l'inventaire des documents présentés: *Appendix I, Corpus* [639-48])

Ce processus typographique complexe, consistant à subordonner la traduction anglaise et l'explication morpho-sémantique sous l'exemple roumain, se rencontre de manière régulière dans les chapitres n° 2-11. Ainsi le chapitre 2 [14-231] contient-il 459 exemples du même type que le n° 1 présenté ci-dessus.

En 1930, Chr. Sandfeld mentionne dans sa *Linguistique balkanique* la conjonction roumaine *să* qui exerce la même fonction que la conjonction grecque *va* [15/16] et le slavons *da*, une des spécificités linguistiques communes à ces langues de l'aire 'balkanique' qui relève de l'albanais et où l'infinitif est remplacé par une conjonction de subordination, *să* en roumain, qui introduit la proposition subordonnée finale (cf. *je veux *que* je chante); la proposition subordonnée subjonctive ne sera pas, en roumain, uniquement désignée par *să*, mais par les propres désinences du verbe conjugué au subjonctif, qui, à la troisième personne du singulier et du pluriel, se distinguent du mode indicatif correspondant [16].

Le caractère initialement ambigu de l'emploi de *să* en *OR* comme marque du subjonctif et du conditionnel est traité [15]: «The gradual elimination of *să₂*, replaced by the conditional conjunction *de* and *dacă* [cf. chapitre 9.3.5], has cancelled out the homonymy» (roum. *dacă*; cf. chap. 9.3.5.2 *Conditional subordinators*), voir la règle / l'exemple [528sq.]:

- (153) a. **să** nu vei ceti, nu poți ști
 if not AUX.FUT.2SG read.INF not can.PRES.2SG know.INF
 ‘if you don’t read, you cannot know’
 (PO.1582: 7, *Palia de la Orăștie*)
- (153) b. de va muri, să nu se îngroape
 if AUX.FUT.3SG die.INF SĂ_{SUBJ} not CL.REFL.PASS bury.SUBJ.3SG
 ‘if he dies, he should not be buried’
 (CPrav.1560-2: 6^r, Coresi, Pravila)
- (154) b. **deac-aș cădea** în robie, împăratul și
 if=AUX.CON.1SG fall.INF in captivity.ACC emperor.DEF.NOM and
 cu toți domnii creștini să aibă
 with all.M rulers.M.DEF Christian.M.PL SĂ_{SUBJ} have_{SUBJ.3PI}
 a umbla și să mă scumpere
 A_{INF} go.INF and SĂ_{SUBJ} CL.ACC.1SG ransom.SUBJ.3PI
 ‘if I fell into captivity, the emperor and all the Christian rulers should go
 and ransom me’
 (DÎ.1600: XXXIII, *Documente și însemnări românești*)

Se référer, à cet effet, aux multiples formes syntaxiques de l’*OR*, au chapitre 4: *The nominal phrase* [288-393], et plus précisément à la section 4.4: *The partitive phrase* [323-32]; la proposition partitive est considérée là comme un genre tout a fait spécifique de la phrase nominale; elle exprime la relation sémantico-syntaxique: « une partie » *part* / « le tout, l’ensemble » *whole*.

Fondamentalement parlant, l’élément significatif qui désigne la partie de la ‘full partitive phrase’ apparaît dans sa fonction de ‘quantifier’ (déterminant, indéfini ou bien numérique) en première place (voir, à ce sujet, 107 a, ci-dessous) tandis qu’un syntagme prépositionnel introduit par un complément *DP* (*determinate phrase*) désignant « le tout, l’ensemble » se met en deuxième position [324*sqq.*]:

- (107) a. lucrulu **fieșu-cărui de noi**
 thing.DEF each.GEN of us.ACC
 ‘the deeds of each of us’
 (CC².1581: 316, Coresi; pop./désuet: *fieșcare*; MR: *fiecare om*, pron. indéf./nom gén./dat. masc./fém.: *fiecăruia / fiecăreia*)
- (107) b. luo acea slugă **10 cămile dintre cămilele**
 took.PS.3SG that servant.NOM 10 camels.ACC of camels.DEF.ACC
 domnu-său
 master-his
 ‘the servant took ten of his master’s camels’
 (PO.1582: 76 = *Palia de la Orăștie*)

ou bien les phrases introduites par un élément lexical exprimant la partie, suivi du partitif *de* + l'élément exprimant « le tout » / *whole* apparaissent souvent comme locatif (roum. *moșie* « terrain héritage, ferme, propriété », roum. *sat* « village »):

- (113) a. **parte de** moșie a tătini-meu
 part of land.ACC AL.F.SG father.GEN-my
 'part of my father's land'

(DÎ.1600-2: LV= *Doc. și însemnări românești*)

(AL.F. = «freestanding syntactic marker of the genitive.fem.»; ne serait-il pas recommandable – sans porter préjudice à la conception diachronique de cette syntaxe – de présenter les formes de cet *article-génétival*/AL.F du roumain, à savoir sing. masc./fem. *alla* – plur. *ailale*?)

Un tableau de fréquence a été établi [329] sur la base d'une évaluation de huit *corpora* issus de la 'second OR periode' (cf. *Appendix 1: Corpus*, par. ex. CazV, 1643 = Varlaam, *Cazania*; NT. 1648, *Noul Testament* ou CIst, 1700-50 = Cantacuzino, *Istoria*). Une sélection de prépositions partitives telles que *de*, *den/din*, *dentr-/dentre* montre pour l'usage de *de* une fréquence maximale de 68,6%, pour *den/din* 66,6%, pour *dentr-* un maximum de 42%.

Synchroniquement parlant, une statistique comparative ne serait possible qu'à partir d'un choix de textes appropriés et bien déterminés, qu'il faudrait alors, dans la mesure du possible, évaluer stylistiquement: une entreprise qui pourrait se révéler audacieuse et ardue.

Ce manuel est un compendium qui rassemble les structures syntaxiques de l'ancien roumain; il est le résultat d'une analyse exhaustive et élaborée, ainsi que d'une classification de documents significatifs de l'histoire culturelle roumaine. Il constitue de ce fait une contribution majeure à la grammaire historique du roumain, voire à l'histoire de la langue roumaine. Nous disposons là d'un ensemble de publications scientifiques, parues jusqu'alors (il s'agit essentiellement de contributions roumaines, qui sont mentionnées dans les *References* [650-80]) et qui rend toute autre analyse syntaxique de l'OR superflue.

Mais qui vont être les lecteurs potentiels de cette syntaxe de l'ancien roumain; à qui va-t-elle vraiment s'adresser? Un 'native-romanian speaker / linguist' devra posséder une excellente maîtrise de l'anglais; 'un native-English speaker' devra, lui, disposer d'une grande faculté d'expression et de connaissances solides en langue roumaine. Par contre celui qui est en train d'apprendre le roumain, qu'il soit anglais, français ou allemand, aura des difficultés à tirer pleinement profit de cette grammaire syntaxique. Il est peu probable qu'elle convienne à un débutant, car elle est manifestement très difficile à exploiter pour l'enseignement et la transmission de structures linguistiques. Ainsi eût-il été judicieux d'offrir en fin d'ouvrage un appendice, dans lequel certains phénomènes syntaxiques auraient pu être présentés et décrits par le biais d'un bref texte d'ancien roumain, comme par exemple un extrait de la *Palia de la Orăștie*.

On se doit néanmoins d'exprimer aux éditeurs ainsi qu'à la maison d'édition une profonde gratitude et reconnaissance pour avoir rendu possible la parution de cette syntaxe qui, que ce soit dans une *Istoria Limbii Române* ou bien tout simplement dans une histoire grammaticographique du roumain, occupera sans aucun doute une place de choix.

Rudolf WINDISCH

Catalan

Jacme d'AGRAMONT, *Regiment de preservació de pestilència* (1348) (nova edició). Transcripció i estudi lingüístic: Joan Veny; introducció: Francesc Cremades, Publicacions de l'Abadia de Montserrat, Barcelona, 2015 (Col·lecció Scripta), 111 pàgines.

Francesc CREMADES, *El «Regiment de preservació de pestilència» (1348) de Jacme d'Agramont. Història del manuscrit guardat a Verdú, context i versió en català actual*, Museu Comarcal de l'Urgell-Tàrrrega, Tàrrrega, 2016, 178 pàgines.

Una reseña de estas dos obras debe iniciarse inevitablemente con unas referencias a la trayectoria editorial de un texto tan importante para la historia de la medicina y de la lengua catalana como es la obra de Jacme d'Agramont, primer tratado europeo sobre la prevención de la peste. De hecho, el interés de este libro ya clásico explica que se haya editado repetidas veces y que los progresos de la investigación sobre las prácticas médicas medievales hayan permitido situarlo cada vez mejor en el contexto social y científico de la época.

Su historia editorial empezó en 1909-1910 cuando el archivero leridano Enric Arderiu publicó una primera edición del *Regiment* en el *Butlletí del Centre Excursionista de Lleyda*. Bastante más tarde, en 1971, el conocido dialectólogo mallorquín Joan Veny sacó una edición crítica de la obra¹, entre otras cosas por considerar que la transcripción del manuscrito hecha por Arderiu era poco fiable [41]. La edición de Veny está complementada con una bien documentada introducción y un detenido estudio lingüístico que incluye apartados sobre grafías, fonética y morfología, así como un excelente glosario. El volumen se dirige esencialmente a un público especializado. Como es lógico, la investigación reciente ha aportado más datos históricos acerca de Agramont y la medicina de la época, pero la edición del texto y las explicaciones lingüísticas de Veny no han perdido nada de su valor, pues siguen siendo hasta hoy el corpus filológico y lingüístico más detallado sobre este tratado, la referencia obligada para cualquier lector interesado en las cuestiones científicas que plantea.

En 1998, el *Regiment* se imprimió de nuevo², corriendo otra vez a cargo de Veny la edición crítica, el estudio lingüístico y parte del glosario. Esta versión se destinaba a un público más amplio que la anterior, lo que se nota en la amena presentación tipográfica, una serie de ilustraciones y una reproducción fotográfica completa del manuscrito. El volumen contiene una nueva introducción histórica al tratado de Agramont y a los estudios de medicina en Lérida realizada por Luis García Ballester y Jon Arrizabalaga,

¹ Joan VENY I CLAR (ed.), «*Regiment de preservació de pestilència*» de Jacme d'Agramont (s. XIV). *Introducció, transcripció i estudi lingüístic*, Publicacions de la Excelentíssima Diputació Provincial de Tarragona, Tarragona, 1971, 199 pàgines.

² Jacme d'AGRAMONT, *Regiment de preservació de pestilència* (Lleida, 1348), estudis introductoris i glossari: Jon Arrizabalaga; edició: Joan Veny; il·lustracions: Josep Minguell; pròleg: Jaume Porta i Casanellas, Enciclopèdia Catalana, Barcelona, 1998, 90 pàgines.

además de una bibliografía actualizada. Veny reformuló y abrevió en parte sus comentarios sobre el lenguaje en general y sobre el léxico en particular. Este último se describe ahora en un glosario remodelado, con menos datos filológicos pero con toda una serie de nuevas entradas de carácter enciclopédico en las que se explican los principales antropónimos y topónimos, así como un conjunto de conceptos médicos necesarios para la comprensión del tratado. En la edición del texto se prescindió de buena parte del aparato crítico.

Pasemos, pues, a la primera de las dos obras que nos corresponde reseñar aquí, que es la cuarta edición moderna del libro de Agramont, publicada en 2015. Como la de 1998, se dirige a unos lectores de formación universitaria, pero no especialistas de la materia. Sin embargo, el volumen es menos extenso y aparece en un formato más pequeño que el anterior. Abarca una presentación por el dialectólogo Xavier Luna Batlle, una breve introducción al tema por el historiador de la medicina Francesc Cremades; el estudio lingüístico en forma reducida y la edición del texto de Veny, así como el glosario y una bibliografía elemental. En cuanto a la edición del tratado, se ha revisado y, en unos pocos casos, corregido la transcripción del manuscrito (aunque las erratas debían de ser muy pocas, dada la excelente calidad de la edición de 1971). También se introdujeron entre corchetes notas referentes a la articulación de la obra en capítulos y al contenido de estos, puesto que en el original la ordenación de los temas resulta poco clara. Digamos entre paréntesis que se menciona también una versión digitalizada del manuscrito consultable en línea en el sitio web *Memòria Digital de Catalunya*. Por otra parte, en esta edición se ha eliminado, como en la anterior, el aparato crítico, y las poco numerosas notas a pie de página contienen sobre todo explicaciones relativas al texto, a menudo de carácter histórico, y traducciones al catalán de las citas latinas de Agramont. El glosario, redactado por Veny y Cremades, contiene datos sobre el significado de las palabras de difícil comprensión –entre las cuales destacan los nombres latinos de plantas y sustancias medicinales–, además de equivalencias entre las variantes antiguas de ciertos nombres propios y sus formas modernas.

La segunda obra, de Francesc Cremades y publicada en 2016, es un conjunto de estudios históricos en torno al *Regiment d'Agramont* acompañado de una versión del texto en catalán moderno, de un breve glosario de términos médicos, farmacéuticos y botánicos y de varias fotografías. La serie de estudios se inicia con un capítulo sobre el hallazgo del manuscrito por Enric Arderiu en el archivo parroquial de Verdú (pcia. de Lérida). También se describen detalladamente la difusión del texto, a principios del siglo XX, entre los historiadores de la medicina europeos y estadounidenses, y los primeros análisis de la obra. El segundo capítulo versa sobre la mal documentada figura de Jacme d'Agramont, la probable procedencia de su familia del pueblo de Aigremont (dpto. del Gard, Francia) –y no de Agramunt en la provincia de Lérida como alguna vez se ha dicho–, sus actividades de profesor en el Estudio General de Lérida y su hipotético parentesco con el maestro Joan Jacme, otro médico famoso de la época y autor de un *Tractatus de pestilentia*, etc. A continuación, se presenta, en el capítulo tercero, la historia del Estudio General leridano y se sitúa esta institución, especialmente su Facultad de Medicina, en el paisaje universitario de la Baja Edad Media. El capítulo cuarto está dedicado a lo que se sabe actualmente sobre la famosa epidemia de peste de mediados del siglo XIV, desde sus primeros brotes en Sicilia debido al contagio de los habitantes de Mesina por los tripulantes de una galera llegada de Crimea, hasta su extensión por toda Europa, con especial atención a los estragos que causó en las tierras de la Corona

de Aragón. Y no podía faltar una detenida aproximación al *Regiment* de Agramont, que se ofrece en el capítulo quinto. Teniendo en cuenta que esta obra, como los demás tratados sobre la prevención y el tratamiento de la peste –p. ej. los castellanos del siglo XV³–, tiene un carácter eminentemente práctico y divulgativo, Cremades describe el pensamiento filosófico, religioso y fisiológico que subyace en el libro de Agramont, especialmente su galenismo dietético, y lo relaciona también con los *Regimina sanitatis*, entre ellos el de Arnau de Vilanova. Dentro del desconcierto general de los médicos ante la Muerte Negra de 1348, que era diferente de todas las epidemias descritas anteriormente, Cremades subraya los dos temas que predominan en el *Regiment* de Agramont, la supuesta causa climatológica de la enfermedad y los diferentes métodos de prevención y tratamiento que se proponen.

Las publicaciones reseñadas reflejan no solo el interés constante que suscita la obra de Agramont sino también los progresos de la investigación sobre el *Regiment* y la historia de la medicina en general.

Rolf EBERENZ

Espagnol

Lola PONS RODRÍGUEZ, *Una lengua muy larga. Cien historias curiosas sobre el español*, Barcelona, Arpa editores, 2016, 251 páginas.

Una lengua muy larga es una obra dirigida al público no especialista que contiene, como ya se nos anticipa en la portada, «cien historias curiosas sobre el español». En efecto, el libro consta de cien capitulitos muy breves, de 2-3 páginas, que tratan en tono divulgativo aspectos diversos de la historia de la lengua española.

Son muchas las obras que han tratado la historia de la lengua española poniendo los hechos lingüísticos en relación con aspectos socioculturales, pero normalmente son trabajos compuestos en un contexto académico y dirigidos a su empleo como manuales de referencia universitarios. *Una lengua muy larga* tiene un enfoque diferente al dirigirse a un público más amplio. Se trata por tanto de un libro poco usual en el ámbito de la historia de la lengua española; quedaría, si acaso, más cercano a obras producidas en el mundo anglosajón, como los libros de David Crystal sobre la historia del inglés (por ejemplo *The Stories of English* (2004) o *The story of English in 100 words* (2013)).

El libro de Lola Pons se añade a los pocos títulos de obras de divulgación sobre la historia de la lengua española, como *The Story of Spanish* de Jean-Benoît Nadeau y Julie Barlow (2014) o *La maravillosa historia del español* de Francisco Moreno Fernández (2016) pero con un planteamiento original y novedoso al presentar una estructura y estilo semejante al de un *blog*: capítulos breves, estilo desenfadado, recurso al humor y la ironía, inclusión de experiencias personales de la autora, empleo de elementos visuales

³ Nos referimos, por ejemplo, a los textos de Velasco de Taranta, el licenciado Fores, Fernando Álvarez y Diego Álvarez Chanca editados en el volumen *Tratados de la peste* por María Nieves Sánchez (Arco/Libros, Madrid, 1993).

(fuentes de diferente tamaño, diagramas), tendencia a fijarse en lo curioso y anecdótico y usarlo como pretexto para enlazar con temas de mayor alcance, abundancia de comentario social y frecuentes alusiones a la cultura popular (televisión, figuras del espectáculo, marcas comerciales, etc.). No en vano parte del material que se presenta en este libro procede del *blog* de la autora *No solo de yod*.

Los cien capítulos del libro están organizados en seis secciones. «Sonidos y letras» trata sobre aspectos de fonética, fonología y grafemática; «Las estructuras» versa sobre morfosintaxis; «Palabras, palabras, palabras» se detiene en cuestiones de léxico; «Los textos» comenta textos importantes en la historia de la lengua, «Filología y filólogos» rinde homenaje a figuras importantes de la disciplina y «Felices fiestas» emplea como pretexto fechas señaladas del calendario para tratar aspectos diversos de la historia de la lengua. La obra no tiene un argumento lineal sino que el lector puede empezar por cualquier parte, ir saltando entre secciones o hacer una lectura parcial.

Los temas y formatos tratados por Lola Pons son muy variados e incluyen desde ensayitos convencionales a piezas más difíciles de clasificar. Hay artículos de opinión, vivencias personales, monólogos poéticos, semblanzas de personajes, perífrasis de canciones populares, narraciones, explicaciones etimológicas. En conjunto el libro invita a reflexionar sobre los variados cambios, derivaciones y nuevos usos a los que está sometida la lengua a lo largo de su historia y a la vez ilustra las complejas conexiones que se pueden dar entre las palabras y las ideas, eventos, cambios culturales o incluso desarrollos tecnológicos con que se relacionan.

Uno de los recursos más llamativos de Lola Pons para acercarse a la realidad cotidiana de sus lectores es el empleo de frecuentes alusiones a la cultura popular: el capítulo en que se comenta la eliminación del dígrafo *ph* de la ortografía del español gira en torno a la figura del cantante Raphael; se trae a colación una canción de Raffaella Carrà para hablar de la poca productividad de *cuyo* en el habla; el maestro Yoda de la Guerra de las Galaxias sirve de pretexto para hablar sobre el orden de palabras; los nombres de productos de Ikea homónimos con palabras del español sirven para ilustrar cuestiones lingüísticas diversas. Lola Pons emplea además el humor, aunque sea, como ella misma confiesa, sin mucha gracia: «*clisis* es *crisis* pronunciado por un hablante de chino [...] chiste malo, lo sé». De lo que se trata es de quitarle seriedad a la historia de la lengua o sencillamente de usarla como pretexto para «divertirse». La continua asociación de un tema «serio» como la historia de la lengua con historias cotidianas y personales e incursiones en lo prosaico, lo folclórico e incluso lo hortera transmiten la idea de que no estamos ni mucho menos ante un tema patrimonio de las élites intelectuales, sino que la masa de usuarios de la lengua también puede disfrutar aprendiendo curiosidades sobre los cambios lingüísticos.

El gran desafío de un libro de esta naturaleza es encontrar el equilibrio entre síntesis autorizada y anécdota divertida; entre rigor científico y llaneza de exposición. Uno de los principales méritos del libro es el talento pedagógico de la autora, quien demuestra una gran capacidad para capturar la atención del lector imbricando la pequeña anécdota dentro de la historia de los acontecimientos que rigen el devenir de la comunidad hispanohablante. Junto a todo ello la autora exhibe una gran habilidad para conectar de manera ingeniosa las facetas más insignificantes de la experiencia diaria con hechos lingüísticos. La claridad expositiva de Lola Pons y su capacidad de conectar con el público

joven son sin duda cualidades forjadas en sus muchas horas de experiencia en las aulas universitarias.

Cabe preguntarse hasta qué punto un libro como el que nos ocupa debe reseñarse con el rigor al que se sometería una obra académica. Si de lo que se trata es de sencillamente «sacar la Filología a la calle» como dice Lola Pons en su *blog*, no cabe duda de que en conjunto la autora sale airoso de este desafío. Pero una obra que emplea un tono desenfadado también puede tener un trasfondo de más calado, o al menos tratar de transmitir unos principios del estudio científico del lenguaje. Una de las líneas reconocibles en varios pasajes es la intención de liberar a los lectores, especialmente aquellos sin formación lingüística, de prejuicios normativistas. La autora procura acercarse con una perspectiva neutral a fenómenos como el empleo de las abreviaturas en los mensajes de móvil, los usos ortográficos no convencionales o el cambio y el reemplazo de unas palabras por otras; con ello se trata de hacer ver que estamos ante procesos que no son implícitamente negativos y que tienen reflejos en diferentes momentos de la historia de la lengua. Pero ni siquiera en estas cuestiones el libro tiene pretensión de ser sistemático: por ejemplo, la autora exhibe sus propios prejuicios cuando en la p. 185 parodia la pronunciación hipercorrecta labiodental de la *v* gráfica del cantante Luis Miguel. Este uso lingüístico se puede poner también en perspectiva histórica: la influencia de las convenciones ortográficas en la pronunciación es un fenómeno antiguo y recurrente que permite, por ejemplo, explicar procesos de recuperación de grupos cultos en la historia del español. En otros pasajes la autora opta por tratar en clave de humor aspectos que podrían merecer un enfoque de mayor trascendencia. Por ejemplo, en la p. 187 se propone invadir el Reino Unido (en broma, claro está) como respuesta a la definición desdeñosa del término *filología* en la Enciclopedia Británica; aquí se desaprovecha la ocasión para, más allá de la pasión y entusiasmo que siente la autora por la filología, explicar por qué es un campo de estudio científicamente valioso y en qué manera puede servir de complemento útil a otras disciplinas lingüísticas.

Es inevitable, por otro lado, que la necesidad de concisión obligue a pasar por encima de puntos polémicos sin posibilidad de representar prolijamente las diferentes opiniones. Hay algunos pasajes en que sería deseable una explicación o matización de algún tipo. Por ejemplo, en la p. 166 la autora considera que el *Poema de Mio Cid* es el «símbolo de una decisión: la de escribir literatura en romance». Es difícil entender a qué se refiere exactamente la autora; la cuestión de en qué ambiente se originó el poema ha suscitado un intenso debate entre los que defienden que estamos ante un texto de vena popular que alguien pone por escrito y los que consideran que es una composición que se gesta en un ámbito culto; no queda claro cómo la «decisión» de hacer literatura en romance que propone la autora encaja en las propuestas actuales sobre el origen del poema. Poco más adelante [167] la autora dice que es «el primer poema castellano que hayamos conservado», afirmación que también requiere ser matizada pues al menos las jarchas de Judá Halevi son necesariamente anteriores. En p. 175 se afirma que el judeoespañol es una lengua que «nadie tiene como lengua materna»; podría argumentarse que la inmensa mayoría de los hablantes son bilingües con mayor competencia en otra lengua, pero es indiscutible que a día de hoy existen hablantes que adquirieron el judeoespañol de sus padres como lengua de uso familiar y mantienen una competencia nativa. En otras ocasiones las opiniones vertidas parecen ser erratas sin más (cito por la primera edición; posiblemente alguna de estas erratas haya sido corregida en las ulteriores): en p. 42 se dice que el uso del acento fue regulado por la Academia a partir del XVII (debe ser el

XVIII); en p. 137 se menciona el barrio «burgalense» de «El Gamonal» (el gentilicio debe ser «burgalés» y el nombre del barrio es «Gamonal» sin artículo); en p. 154 en la lista de lenguas paleohispánicas falta el lusitano; en p. 171 se dice que el cura y el barbero del pueblo de Don Quijote mandan quemar «todas las novelas de caballería del pobre manchego» cuando en el pasaje relevante se indultan bastantes libros y entre ellos al menos dos libros de caballería (*El Amadís* y *Palmerín de Inglaterra*) así como una novela cabaleresca, el *Tirante*.

Una lengua muy larga es una obra amena y accesible que pone al alcance del público en general aspectos del devenir histórico del español e invita a unirse al entusiasmo de la autora por la investigación y la enseñanza de la historia de la lengua. Para el romanista de profesión que es además docente el valor más importante del libro es el cúmulo de ideas que contiene para acercar la historia del español a la realidad cotidiana de los alumnos. Todo interesado en la historia de la lengua española y su contexto cultural, ya sea estudiante, profesional o simplemente lector curioso, disfrutará de su lectura.

Andrés ENRIQUE-ARIAS

Français

Gilles SIOUFFI (dir.), *Les modes langagières dans l'histoire*, Paris, Champion (Linguistique historique), 2016, 402 pages.

Les modes langagières dans l'histoire se présente sous la forme classique d'actes de colloque, avec tout d'abord l'introduction du maître d'œuvre, puis des contributions divisées en trois parties :

- (i) «Réflexions théoriques» (H. Merlin-Kajman, F. Douay-Soublin, F. Gadet, R. Nicolaï, C. Narjoux)
- (ii) «Enquêtes historiques» (F. Duval, P. Caron, W. Ayres-Bennett, V. Géraud, R.-A. Lodge, F. Boissières, D. Bouverot, J.-M. Barbéris et M. Barkat-Defradas)
- (iii) «Investigations contemporaines» (J.-L. Léonard, S. Branca-Rosoff, M. Candea, C. Wionet, P. Barbier, G. Dostie et L. Lanciault, C. Schnedecker)

Il n'est pas possible ici de présenter toutes les contributions, chacune appelant questions, réflexions et commentaires : pour en souligner le caractère novateur et stimulant, il semble plus approprié de situer l'ouvrage dans une certaine démarche épistémologique, ainsi que dans l'histoire des travaux sur le changement linguistique.

Comme le rappelle très justement R.-A. Lodge (p. 215 & suiv.), l'analyse des changements linguistiques a connu plusieurs époques – pour les plus saillantes et par ordre chronologique : l'approche néogrammaire, l'approche structuraliste versée dans le *système* de la langue, l'approche sociolinguistique cherchant à développer dans la recherche du fonctionnement des langues l'articulation entre langue et société¹. L'ou-

¹ Dans les textes critiques, on est d'ailleurs passé de «l'évolution des langues» au «changement linguistique».

vrage se revendique de la sociolinguistique historique, puisqu'il s'agit de réfléchir sur les innovations linguistiques et leurs devenir à certains moments de l'histoire (ici du Moyen Âge à nos jours), mais particulièrement en posant la question de l'importance des *modes langagières* comme possible vecteur du changement. Qu'est-ce qu'une mode langagière ? Comment la reconnaître ? Comment se diffuse-t-elle ? Quelle est son importance dans l'histoire des langues et leur renouvellement ? Ce sont à peu près les questions que pose *Les modes langagières dans l'histoire* à travers la grande variété des contributions.

Les fondements critiques d'une telle entreprise sont d'abord ceux du changement linguistique, et l'on pense bien sûr à Labov, largement sollicité. Mais dans son introduction, qui pose remarquablement les bases théoriques de cette nouvelle approche, Gilles Siouffi souligne l'importance d'un philosophe-sociologue un peu laissé de côté par l'histoire, Gabriel Tarde, à travers notamment la théorie qu'il formula dans un livre paru en 1895, *Les lois de l'imitation, étude sociologique*. Trois ans plus tard, en 1898, un autre ouvrage précise encore le caractère singulier de sa démarche analytique :

Cette conception, en somme, est presque l'inverse de celle des évolutionnistes unilinéaires et aussi de M. Durkheim. Au lieu d'expliquer tout par la prétendue imposition d'une loi d'évolution qui contraindrait les phénomènes d'ensemble à se reproduire, à se répéter identiquement dans un certain ordre, au lieu d'expliquer ainsi le petit par le grand, le détail par le gros, j'explique les similitudes d'ensemble par l'entassement de petites actions élémentaires, le grand par le petit, le gros par le détail. Cette manière de voir est destinée à produire en sociologie la même transformation qu'a produite en mathématiques l'introduction de l'analyse infinitésimale. (*Les lois sociales, esquisse d'une sociologie*, 1898, p. 42)

L'opposition Tarde-Durkheim n'est pas sans conséquence sur le nouveau destin – que cherchent à dessiner Gilles Siouffi et ses contributeurs – de la sociolinguistique (historique) : il s'agirait de compliquer un peu la perspective communément adoptée, en ajoutant une variable jusque là laissée de côté, celle de *l'imitation* – dans le sens de Tarde – qu'implique la notion de *mode* :

Aussi bien, on reconnaîtra peut-être, en lisant ce travail, que l'être social, en tant que social, est imitateur par essence, et que l'imitation joue dans les sociétés un rôle analogue à celui de l'hérédité dans les organismes ou de l'ondulation dans les corps bruts. (G. Tarde, *Les lois de l'imitation, étude sociologique*, 1895, p. 12)

C'est donc dans une perspective nouvelle, qui tranche avec une sociologie durkheimienne ou bourdieusienne², mais inspirée par Tarde³, que se situe l'ouvrage. Ainsi, la contribution de Jean-Léo Léonard est exemplaire : à partir d'une comparaison d'enquêtes effectuées en 1982 et 1988 à Noirmoutier, l'auteur questionne les principes d'analyse de la dialectologie et contribue à les modifier :

Ces considérations poussent à remettre en cause la prédominance de la notion de centre directeur en dialectologie, qui a longtemps prévalu et prévaut encore sur celle

² Même si la notion d'imitation n'est évidemment pas absente des travaux de Bourdieu, notamment dans *La distinction* (1979).

³ Dont on notera l'importance pour Gilles Deleuze et sa théorie du rhizome qu'il développa avec Félix Guattari.

de *connexité*. Au modèle centre-périphérie on préférera un modèle de *chaines* et de *relais*. [...] Le locuteur, qui dispose d'un répertoire diversifié, ne se contente pas de copier ce qu'il entend : il le catégorise, l'adapte, le réforme, l'améliore en fonction des conditions structurelles locales et de ses pratiques langagières. Les dialectes, en tant que normes maniées par des locuteurs jouant avec une gamme de variétés et de styles nettement délimités dans le cadre d'une praxis et d'un ensemble d'habitus, sont des *décideurs multiples* : ils négocient, élaborent, réparent et recyclent des traits catégoriels constitutifs du système de la langue, autrement dit, du diasystème. (p. 295)

Le deuxième apport considérable se construit autour de la prise en compte d'un phénomène largement peu conceptualisé jusqu'à présent dans les études linguistiques, la mode langagière.

Nous considérons que le terme *mode* peut être porteur, de manière synthétique, d'au moins trois traits qui pour nous représentent des pistes de recherche possibles : le trait de l'innovation (la mode, c'est ce qui, à un moment ou à un autre est nouveau), le trait de la diffusion (on « suit » la mode), et le trait de la fugacité (« la mode, c'est ce qui se démode »). (G. Siouffi, p. 14)

La mode ici rencontre les problématiques liées à l'apparition du concept d'émergence dans les sciences du langage, et constitue un intéressant terrain d'analyse :

Les modes, qu'elles soient couronnées ou non de succès, [...] se traduisent par une « ringardisation » ou au contraire une absorption telle par l'usage courant que l'aspect « à la mode » cesse d'être visible, pourraient alors être considérées comme des microlieux d'exercice de phénomènes visibles ailleurs, quoiqu'à plus grande échelle, et de manière moins spectaculaire. (G. Siouffi, p. 15)

Les auteurs s'emparent de la question et s'interrogent sur des moments de l'histoire où tel ou tel phénomène de langue a pu percer : pour autant, s'agit-il de modes ? Terminus a quo, la contribution de Frédéric Duval « Comment la latinisation du français est-elle devenue une mode ? » décrit ce qui pourrait constituer une des premières modes langagières :

Chez les rhétoriciens, l'emprunt au latin est rarement glosé. [...] Les latinismes sont dus à la fantaisie du poète, et ne sont qu'une illustration parmi d'autres de possibles lexicaux du français. [...] Chez les rhétoriciens, le latinisme s'apparente à l'accessoire de mode. Ornement du discours, il le décore, apparaît et disparaît au gré de l'auteur. Considéré isolément, il véhicule la « labilité », l'insouciance, dans une certaine mesure même l'insignifiance de la mode. (p. 137).

parallèlement à l'avènement de la *distinction* dans l'histoire culturelle de la France :

Au cours des deux derniers siècles du Moyen Âge, la nouveauté devient un critère esthétique en vogue dans la création poétique, alors qu'auparavant, l'inscription dans une tradition longue était privilégiée. Cette valorisation de la nouveauté, qui rapproche la création littéraire médiévale de critères qui régissent la nôtre, va de pair avec l'affirmation de l'auteur ou de la subjectivité, ce dernier point étant capital pour les théoriciens de la mode, qui voient en elle un moyen d'affirmation de l'individu dans le corps social. (p. 133)

La mode, par essence, est non déterminée, non déterministe, même s'il est toujours question, d'abord, de se *distinguer*. C'est un événement stylistique, qui, imité et répété dans un temps plus ou moins long, par des individus plus ou moins nombreux, peut laisser des traces dans la langue: la prononciation, la prosodie, le lexique, la syntaxe peuvent être touchés – et c'est ce que montrent les contributions, particulièrement riches et documentées. L'idée de style prend ici de l'amplitude, et devient une des clés méthodologiques pour saisir et envisager ou comprendre le changement. Comme le rappelle Sonia Branca-Rosoff – «Modes langagières: le style des radios jeunes» – notant la proximité théorique entre un Tarde et un Norbert Elias (*La société des individus*, 1937), «La société des individus s'oppose à la société d'ordres, mais elle suppose la société des communautés» (p. 299). Et c'est ainsi qu'elle se demande si la syntaxe familière des radios jeunes dans l'espace public peut constituer «l'amorce d'un véritable changement linguistique».

La mode, le style, les formes de diffusion s'articulent dans l'ouvrage pour repasser ce que l'on n'avait pas vu dans le domaine de l'histoire des langues et des changements linguistiques: l'ensemble est toujours plus complexe que ce que l'on peut rapporter dans un compte rendu, mais la recherche ici initiée et conduite par Gilles Siouffi bâtit une nouvelle épistémologie dont il est l'un des principaux penseurs.

Gilles MAGNIONT

Frédéric GACHET, *Incises de discours rapporté et autres verbes parenthétiques. Étude grammaticale*. Paris, Honoré Champion (Bibliothèque de grammaire de linguistique), 2015, 400 pages.

Fruit du remaniement d'une thèse de doctorat dirigée par Alain Berrendonner à l'université de Fribourg (CH), l'ouvrage de Frédéric Gachet vise à porter un regard nouveau sur les propriétés grammaticales d'incises impliquant des verbes «de discours rapporté», v. (1); et de verbes que l'on a coutume d'appeler depuis Claire Blanche-Benveniste («Constructions verbales en incise et rection faible des verbes», *Recherches sur le français parlé* 9, 1989, 53-73), «recteurs faibles», v. (2):

- (1) «Quatre mâts de cent mètres de haut détectent actuellement les vents sur les sites des centrales», *explique Dominique Ruffieux* [presse écrite, p. 10]
- (2) ouais ça doit être compréhension oral et puis grammaire *je pense* [oral, p. 10]

L'idée de traiter ces deux types de verbe dans une seule et même monographie s'explique de par la parenté distributionnelle qui les caractérise. Comme le montrent les exemples ci-dessous, les verbes en question peuvent occuper trois positions dans l'énoncé, initiale, médiane et finale:

- (3) il va faire très beau, *il m'a dit*
il va faire très beau, *je crois*
- (4) *il m'a dit*: «il va faire très beau»
je crois (qu')il va faire très beau

- (5) il va faire, *il m'a dit*, très beau
 il va faire, *je crois*, très beau

Le cadre théorique choisi pour la description est celui du Groupe de Fribourg, dont les principes fondamentaux de ce modèle ont été publiés dans la *Grammaire de la période* (Groupe de Fribourg, Berne, Peter Lang, 2012). Rapidement résumée, l'idée de ce modèle est que les relations grammaticales à l'intérieur des unités que l'on appelle classiquement des phrases relèvent de deux niveaux de combinatoires. À un premier niveau, les morphèmes se regroupent en clauses, unités maximales qui ressortent du niveau de la *morpho-syntaxe* ou de la *micro-syntaxe*. À leur tour, les clauses se combinent pour former des périodes, et obéissent à des contraintes d'agencement de nature praxéologique, qui relèvent de la *pragma-syntaxe* ou de la *macro-syntaxe*. La question de savoir de quel niveau de structuration relèvent les incises de discours rapporté et les verbes recteurs faibles est au cœur des préoccupations de l'auteur.

L'ouvrage est organisé en trois grandes parties. La première partie [17-168] comporte quatre chapitres, tous dédiés aux incises de discours rapporté. Le premier présente un état de la question des études antérieures sur la syntaxe des incises de discours rapporté; le second permet à l'auteur de préciser sa conception sémiologique du discours rapporté («un geste imitatif» [80]); le troisième explicite les critères formels qui ont permis à FG d'identifier dans différents corpus les énoncés comportant des incises de discours rapporté (parmi d'autres parenthétiques, notamment); dans le quatrième enfin, l'auteur répond à la question de savoir à quel niveau de l'analyse syntaxique se situent les incises de discours rapporté. Deux hypothèses sont discutées: l'incise constitue-t-elle un geste énonciatif d'arrière-plan, visant pragmatiquement l'action performée par la clause contenant le discours rapporté; ou constitue-t-elle au contraire un syntagme pourvu d'un verbe recteur de plein exercice? L'examen d'un faisceau d'indices (possibilité de reprise anaphorique, comparaison avec des adverbess méta-énonciatifs, etc.) le fait pencher en faveur de la première solution. La seconde partie [175-310] comporte trois chapitres relatifs aux verbes recteurs faibles. Elle s'ouvre par un chapitre faisant état des diverses descriptions des verbes parenthétiques, et se poursuit avec un second chapitre dans lequel l'auteur discute de quelques idées bien implantées sur les verbes parenthétiques (sur la transparence à la négation, à l'interrogation, sur la question de savoir quel est le vrai énoncé dans le couplage, etc.). Dans le troisième chapitre, l'auteur livre son analyse syntaxique, et conclut, comme pour les incises de discours rapporté, que les verbes recteurs faibles en incise ne se comportent pas différemment des verbes de discours rapporté, et que leur combinatoire relève de la macro-syntaxe. La dernière partie [313-57] s'organise en deux chapitres: le premier se donne pour objectif d'élaborer une définition et de caractériser l'extension des verbes parenthétiques en général; le second expose, tracés intonatifs à l'appui, une analyse instrumentale des propriétés prosodiques des verbes. L'étude comporte une bibliographie copieuse [359-73], ainsi qu'un index qui en facilite grandement la consultation.

Sur la syntaxe des verbes parenthétiques, tout et son contraire a été dit, comme le souligne l'auteur lorsqu'il résume, à la fin de son chapitre présentant les études en présence sur les verbes recteurs faibles, qu'«[e]ntre deux extrêmes, Ross, pour qui le verbe parenthétique régit P dans les deux constructions 'V que P' et 'P, V', et Andersen qui soutient qu'il est subordonné dans les deux cas, un grand nombre de possibilités de descriptions sont proposées» [230]. Il était temps qu'un grammairien vienne mettre de

l'ordre dans ce chaos, et propose enfin une description cohérente et unifiée des verbes parenthétiques dans leur ensemble. On appréciera que l'auteur ait puisé ses exemples dans des textes de genre fort divers (littérature, Internet, presse écrite, parole radio-phonique, parole spontanée, etc.), qu'il n'hésite pas à faire des ponts entre la situation actuelle et la situation dans les périodes anciennes du français, ainsi qu'avec les études sur les verbes équivalents en anglais. On appréciera également que l'auteur ait utilisé des logiciels d'analyse du signal pour faire des observations pertinentes sur la prosodie des verbes qu'il examine (problème auquel il consacre tout un chapitre) : dans les études portant sur la description grammaticale des constructions macro-syntaxiques du français, cette étape est souvent remise à plus tard et beaucoup reste à faire dans le domaine. On pourra peut-être objecter que certaines analyses proposées sont un peu rapides, et donc discutables (v. notamment les conclusions sur le statut syntaxique des verbes recteurs faibles en position initiale sans *que* : *je crois* \emptyset *j'ai mal lu la phrase* [282-90]). En outre, le lecteur qui n'est pas familier avec le modèle d'Alain Berrendonner aura certainement du mal à comprendre certains raisonnements.

L'ouvrage de F. Gachet constitue une étude bien documentée et aboutie, persuasive et critique. Gageons qu'à l'avenir, son travail constituera une référence incontournable pour quiconque s'intéresse à la syntaxe des verbes parenthétiques.

Mathieu AVANZI

Gaétane DOSTIE / Pascale HADERMANN (ed.), *La dia-variation en français actuel. Études sur corpus, approches croisées et ouvrages de référence*, Berne, Peter Lang (Sciences pour la communication, 116), 2015, 465 pages.

Le présent volume réunit un ensemble de textes sélectionnés à l'issue d'un colloque tenu à l'Université de Sherbrooke en mai 2013. Son objectif est de réfléchir à la question de la dia-variation telle qu'elle se manifeste en français dans les années 2000 en mettant l'accent sur la variation diaphasique, diastratique et diatopique [3]. Les études portent notamment sur des faits lexicaux, morphosyntaxiques et phonétiques, et la plupart d'entre elles sont fondées sur des données authentiques tirées de sources variées, en particulier des corpus de langue orale, mais aussi des corpus écrits (littéraires et journalistiques) ainsi que des corpus constitués de propos échangés sous forme de chats et de textos et des données prélevées sur Internet. Le recueil est organisé autour de cinq sections complémentaires. La première traite de perspectives sémantico-grammaticales telles que la subordination, l'interrogation, l'intensification/la quantification et la comparaison. La deuxième met l'accent sur des problèmes d'ordre sémantico-discursif comme la coordination, les signes réduits, les marqueurs discursifs, la reformulation et la recomposition. Les trois sections subséquentes traitent des domaines aussi variés tels que la lexicologie, la sociolinguistique et le rapport entre variation et acquisition du français en tant que langue étrangère.

La première section s'ouvre sur une contribution de C. Pusch consacrée à la particule *que* et à son statut multifonctionnel dans plusieurs variétés diatopiques, diastratiques et diaphasiques du français moderne. L'auteur analyse différents emplois, notamment celui dit *jonctif* qui introduit, à titre d'exemple, une subordonnée complétive ou relative, mais

aussi certaines propositions circonstanciées. La grande majorité de l'article est consacrée à différents emplois du *que* jonctif dits *remarquables* que les grammairistes normatifs n'hésitent pas à qualifier de *banals* ou *marginalisés*. Ces emplois appartiennent soit à des zones d'extension (*quand que* et *si que*) soit à des zones d'absence ou de réduction (par exemple l'omission de *que* après les verbes *dicendi* et *cogitandi* tels *dire* et *penser*), emplois notamment fréquents à l'oral. Bien qu'il ne soit pas injustifié, selon l'auteur, de voir dans *que* un outil de jonction et de rection, force est de constater que dans de nombreux cas, surtout dans les propositions circonstanciées, l'emploi du *que* se laisse plutôt interpréter par des principes syntactico-pragmatiques.

La contribution suivante, rédigée par F. Lefeuvre, propose une analyse grammaticale de la structure *c'est quoi* qui entre en concurrence avec la structure *qu'est-ce que c'est* en français moderne. Cette analyse montre que la structure en question connaît deux emplois grammaticaux différents: elle peut correspondre soit à une interrogative directe soit à une interrogative indirecte, appelée aussi *percontative*. L'auteur propose une explication diachronique du développement de cette structure: les interrogatives indirectes seraient dérivées des interrogatives directes, comme en témoignent d'autres exemples dans l'histoire du français.

L'article subséquent, rédigé par A. Zribi-Hertz, étudie les propriétés syntaxiques et sémantiques du mot *grave* en français hexagonal non standard depuis les années 1990. Ce mot possède deux fonctions en français moderne: une fonction adverbiale (ex. 1) proche de celle de *gravement* (ex. 2) et une fonction adjectivale où le mot est utilisé en tant qu'attribut (ex. 3) ou comme introducteur d'une exclamative (ex. 4).

- (1) Elle est *grave* belle cette musique → elle est *très* belle cette musique.
- (2) Tu es *gravement* belle sur les photos → Tu es *très* belle sur les photos.
- (3) Elle est *grave* ta pote → elle est bête/folle ta pote.
- (4) C'est *grave* comme je l'aime → c'est *fou* comme je l'aime.

Ce mot connaît dans ses deux fonctions deux valeurs sémantiques: une valeur de base impliquant le sens de *gravité* et une autre, dérivée, indiquant de l'intensité (haut degré). Pour ce qui est de la fonction adverbiale, l'auteur poursuit deux hypothèses pour expliquer l'existence de cet emploi de *grave* en français non standard: (1) *grave* adverbial serait une variante apocopée de *gravement* dans son interprétation d'adverbe de haut degré; (2) *grave* adverbial résulterait d'une recatégorisation, suivie d'une désémantisation, de l'adjectif *grave*. L'auteur adhère à la deuxième hypothèse, considérant que la première possède un caractère *ad hoc*: pourquoi l'apocope invoquée n'a-t-elle affecté que l'adverbe *grave(ment)* et non pas d'autres adverbes en *-ment* à valeur intensive, tels que *vache*(ment)* et *rude*(ment)*? Une évolution parallèle a affecté, selon l'auteur, le mot *grave* employé en tant qu'adjectif. *Grave* adjectif a subi une certaine désémantisation, ayant perdu son trait sémantique de gravité pour devenir un adjectif de haut degré qui lui permet de fonctionner, dans sa fonction d'attribut, comme un prédicat évaluatif général à orientation variable, dépréciative ou appréciative. Cette valeur évaluative explique également pourquoi *grave* peut fonctionner comme introducteur d'exclamative.

Dans l'article qui s'enchaîne, M. Pierrard analyse le fonctionnement du marqueur comparatif *comme* en français moderne à partir d'un large corpus oral, internet et écrit. L'objectif de la contribution est double. Dans un premier temps, l'auteur détermine la variation du fonctionnement de *comme* par rapport aux séquences qu'il est amené à lier.

Dans un deuxième temps, il étudie la stabilité et l'instabilité des indices internes qui caractérisent le marqueur dans le cadre de ses différents emplois. L'étude rend compte de l'instabilité intrasystémique considérable de ce marqueur dans son fonctionnement, de même que dans ses relations complexes avec les différents types de séquences liées.

La dernière contribution du premier volet est rédigée par P. Hadermann, l'une des éditrices du volume. Son objectif est de fournir une description des différentes configurations possibles de la séquence *d'autant (plus/moins/mieux) que* en français moderne, ainsi qu'une analyse des glissements de sens et d'emploi qui l'ont affecté. Après avoir présenté les traits morphologiques, syntaxiques et sémantiques propres à cette construction, l'auteur étudie les glissements sémantiques d'un rapport comparatif (valeur de base) à un rapport causal (valeur dérivée) qui l'ont touchée. La valeur comparative se caractérise notamment par le fait que les deux prédications reliées par *d'autant (plus/moins/mieux) que* sont gradables et que la sous-phrasé comporte un marqueur scalaire. La portée de cette séquence est de type endophrastique (fonctionnement intégré). En revanche, dans le cas de la valeur causale, le trait de scalarité s'est effacé jusqu'à un certain point, et la locution assume une portée de type exophrastique, apparaissant uniquement dans des réalisations contiguës. L'auteur considère ce glissement syntactico-sémantique comme un processus de lexicalisation et de grammaticalisation pour diverses raisons: premièrement, *autant* est précédé par la préposition *de*, laquelle est passée du statut de *locatif d'origine* à celui de marqueur de *mesure*. Ensuite, cette séquence a subi une désémantisation au moyen de laquelle le sens original de comparaison s'est effacé en faveur d'un sens de causalité. En outre, une perte d'autonomie a affecté les constituants de la locution, cette dernière étant passée d'une portée endophrastique à une portée exophrastique. Enfin, la séquence a subi un processus d'intersubjectification avec un changement de prise en compte du point de vue du locuteur allant vers une prise en considération de l'interlocuteur.

La deuxième section, consacrée à des études sémantico-discursives, s'ouvre par la contribution de la deuxième éditrice de l'ouvrage, G. Dostie. Celle-ci traite de l'alternance entre les deux particules *et* et *pis* en français québécois moderne, notamment en oral spontané. Partant de l'hypothèse selon laquelle la synonymie dite *exacte* entre deux ou plusieurs variantes d'un mot est rarissime, voire inexistante, l'auteur montre que ces deux particules véhiculent deux sens différents même lorsque employées dans le même type de contexte linguistique et diaphasique. Ces deux mots fonctionnent dans de nombreux cas comme des connecteurs propositionnels (ou conjonctions de coordination), mais peuvent aussi fonctionner en tant que connecteurs textuels et marqueurs discursifs, bien que *pis* soit prédominant dans ces deux derniers contextes. Les deux connecteurs ne traduisent pas le même contenu sémantique. Ainsi, *et* est un coordonnant typiquement associatif reliant les segments qu'il coordonne comme un tout, alors que *pis* acquiert le statut de coordonnant dissociatif conjoignant les deux segments qu'il relie quoique ceux-ci renvoient à des entités conceptualisées comme disjointes. Ainsi, ce connecteur correspond à *ainsi que* employé également pour indiquer l'ajout d'un élément indépendant de l'autre. L'auteure montre également que dans certains contextes dans lesquels on s'attendrait à l'emploi de *pis*, notamment dans la langue familière, *et* apparaît à sa place pour marquer un niveau de langue soutenu, ce qui est dû à la forte prédominance de la norme en français (québécois).

Dans l'article suivant, B. Courbon examine les unités lexicales réduites ou apocopes telles que *clim* (*climatisation*), *pub* (*publicité*) ou *perso* (*personnel*). Il considère

que les contraintes d'ordre morphophonologique qui s'exercent au moment de la réduction de ces signes sont des facteurs secondaires pour expliquer leur formation et qu'il importe par conséquent de saisir la diversité sémantique de ces unités réduites et ainsi les motifs qui président à leur formation. L'auteur propose un modèle multidimensionnel qui puisse aider à saisir la variation sémantique issue de l'alternance entre des formes longues et des formes courtes.

Dans la contribution suivante, D. Uygur-Distexhe défend l'hypothèse selon laquelle la modalité communicative (la diamésie) et le contexte situationnel (la diaphasie) influencent l'emploi des marqueurs discursifs en périphérie droite, en l'occurrence *alors* et *quoi* qui sont au centre du présent travail. Ces deux marqueurs sont étudiés à partir d'un corpus qui comprend trois types de conversations spontanées, à savoir le face-à-face, le chat et les textos.

L'article suivant, écrit par C. Collin, met l'accent sur le marqueur *autrement dit* et ses divers emplois dans un corpus de français journalistique des années 2000. L'auteur montre que ce marqueur présente en français moderne des usages qui le singularisent dans la nomenclature des marqueurs de glose et qu'en même temps il démultiplie des points de vue et réinvestit chaque nouvel ajout d'un point de vue et d'une nouvelle organisation de la cohésion du texte.

La deuxième section se clôt par la contribution de F. Benzakour sur les proverbes marocains. Pendant longtemps, les proverbes en Occident ont été mis à l'écart des études linguistiques, mais de nos jours, on a commencé à s'y intéresser. En Orient, et notamment dans le monde arabe, la situation est complètement différente, dans la mesure où l'on s'intéresse depuis longtemps à la parole proverbiale en raison d'une longue tradition narrative. Après avoir passé en revue certains traits spécifiques propres aux expressions proverbiales en général, tels que la généralité/la généralité et la métaphore, l'auteur identifie les caractéristiques structurelles des proverbes en général. Traditionnellement, on dit que les proverbes ne permettent pas de variation et que leur sens n'est pas entièrement compositionnel. Cependant, ces points de vue peuvent être contestés, notamment si l'on se réfère aux proverbes marocains qui connaissent de nombreuses variations structurelles, en particulier phonétiques et morphologiques, tant d'ordre diatopique, diastratique que diaphasique. Ensuite, les fonctions discursives de l'énoncé proverbial, dont l'auteur en énumère quatre, sont étudiées : (1) les proverbes peuvent servir à renforcer la parole personnelle ; (2) ils peuvent avoir une fonction méta-textuelle ; (3) ils ont un rôle axiologique indiquant un comportement à suivre ou à respecter ; (4) ils peuvent assumer un rôle argumentatif. Avant de clore l'article, l'auteur tente de rapprocher les proverbes et slogans publicitaires qui utilisent tous les deux une structure rythmique et métaphorique facilitant la mémorisation. Toutefois, d'après F. Benzakour, le slogan publicitaire ne peut prendre une fonction argumentative, contrairement aux proverbes.

Le troisième volet du volume, réunissant des études lexicologiques, s'ouvre par la contribution de M. Bergeron-Maguire sur l'adverbe *présentement* employé avec un sens temporel (« en ce moment ») en concurrence avec d'autres circonstants adverbiaux à valeur temporelle telle que *à présent*, *actuellement* et *à cette heure-là*. L'adverbe *présentement* est sorti de l'usage en français européen, mais existe encore dans plusieurs variétés francophones en dehors de l'Europe. Cette étude se limite, toutefois, à son emploi et à son évolution diachronique en français québécois. Grâce à une étude lexicographique extrêmement soignée, fondée sur divers corpus francophones, l'auteur

montre que la situation au Québec au cours des 17^e et 18^e siècles correspond *grosso modo* à ce que l'on constate en France dans la seconde moitié du 17^e siècle, à savoir que l'adverbe *présentement* l'emporte sur les autres adverbes étudiés. Cependant, dans les deux variétés, on assiste à un recul de *présentement*. Vers la seconde moitié du 18^e siècle, à *présent* domine en France, ce qui est également le cas au Québec pendant cette même période. Toutefois, au Québec *actuellement* est la variante privilégiée, contrairement à la France où à *présent* reste la forme préférée. Dans la dernière partie de l'article, l'auteur s'interroge sur une éventuelle influence des adverbes anglais *actually* et *presently* sur les deux adverbes correspondants (*actuellement* et *présentement*) en français québécois, mais finit par écarter ces hypothèses. En revanche, dans les deux cas, l'hypothèse d'une continuité avec la répartition que connaissait la France autrefois paraît de loin la plus plausible, selon M. Bergeron-Maguire.

L'étude subséquente de I. Wissner s'intéresse à la dimension métalinguistique de la langue en proposant une synthèse critique de la représentation des exemples qui illustrent des énoncés autoréférentiels dans la lexicographie française. L'article propose une nouvelle classification illustrée à l'aide de deux phénomènes langagiers qui varient diastratiquement, diaphasiquement et diatopiquement, tels que le nom commun *batture* et le substantif *argent* au féminin.

La dernière contribution de la troisième section du volume est rédigée par V. Zotti et consacrée à la présentation de la ressource électronique intitulée *Base parallèle des traductions italiennes de la littérature québécoise* dans le triple but d'offrir un outil de documentation et d'analyse aux traducteurs, aux lexicographes bilingues et aux apprenants du FLE. L'article se concentre sur différents cas de figure illustrés à l'aide d'une consultation de la base en question. Les données examinées témoignent d'une méconnaissance de la part des traducteurs des particularités du français québécois.

Le quatrième volet, destiné à des études sociolinguistiques, comprend deux contributions. La première, rédigée par O. Baude et C. Dugua, est centrée sur la liaison et ses différentes manifestations obligatoires et facultatives au sein d'un corpus de français parlé, intitulé ESLO (*Enquêtes sociolinguistiques à Orléans*), qui existe en deux versions: ESLO1 conçu à la fin des années 1960 et ESLO2 réalisé dans les années 2010, ce qui permet entre autres de comparer l'usage linguistique de sept locuteurs qui ont été interviewés à deux reprises en temps réel. Cette comparaison témoigne d'une baisse générale de l'usage de la liaison facultative après *c'est* et *est*. Cependant, une analyse plus fine de la production langagière des sept locuteurs permet de nuancer ce résultat. Ces corpus permettent non seulement de faire des recherches d'ordre diachronique, mais aussi d'exploiter des variations diastratiques et diaphasiques. En consultant le sous-corpus diastratique, qui comprend non seulement les variables sociolinguistiques traditionnelles telles que l'âge, le sexe et la dimension socio-culturelle, mais aussi le niveau et l'âge de fin d'études ainsi que le capital culturel des locuteurs, les chercheurs montrent que la locutrice qui se situe au plus haut rang dans l'échelle sociale présente en fait le taux de liaison le plus bas. Grâce au sous-corpus diaphasique, qui permet l'étude de l'usage linguistique de quatre locuteurs dans des situations variées (entretien, repas, appels téléphoniques), les auteurs montrent que deux locuteurs ont un taux de liaison différent tant dans la situation d'entretien que dans l'ensemble des autres situations, en particulier celui qui est appelé *Georges* qui est très sensible à la variation diaphasique.

Dans le deuxième article de ce volet, L. Beaulieu et W. Cichocki analysent la variation synchronique et diachronique des conjonctions de subordination introduites par *si*

et *si que* en français acadien. Au moyen d'entrevues avec des locuteurs nés entre 1882 et 1968 et en suivant l'approche de la sociolinguistique variationniste, l'étude montre que la variante vernaculaire *si que* voit son emploi augmenter à travers les quatre générations de locuteurs en question. Ce résultat peut s'expliquer par les règles phonotactiques en jeu et le réseau social des locuteurs. En effet, la variante *si que* est associée aux locuteurs qui ont des réseaux ouverts dans la génération de 1882 à 1909, mais à ceux qui ont des réseaux fermés dans les générations de 1936 à 1968. En plus, les femmes jouent un rôle décisif dans la trajectoire de la montée de cette variante, observation qui confirme les résultats de nombreuses études sociolinguistiques de type labovien.

La cinquième et dernière section du volume, consacrée à des études sur l'acquisition du français en tant que langue étrangère, comprend également deux contributions. La première, rédigée par M. Michot, M. Pierrard et S. Goldschmitt, étudie l'impact de la langue première (l'allemand) sur la variation dans l'expression linguistique du mouvement en langue étrangère (le français), mais aussi la variation existant dans la production des expressions de mouvement des locuteurs francophones natifs. Il est bien connu que les langues germaniques et les langues romanes présentent des différences typologiques considérables pour l'expression du mouvement. Les langues romanes ont tendance à marquer une direction ou une trajectoire dans les verbes de mouvement (*sortir, descendre, monter*), alors que les langues germaniques favorisent les verbes de mouvement exprimant la manière de bouger (*rennen, eilen, schleichen*). L'étude montre que de façon générale les apprenants allemands ont recours de temps à autre au modèle germanique pour exprimer le mouvement en français, mais que cette tendance est moins forte que prévue. Il s'avère en effet que le suremploi du modèle germanique par les apprenants allemands est lié à certains types de situations de verbes. Plus le verbe exprime clairement les valeurs *manière* ou *direction/trajectoire*, plus l'opposition entre l'emploi des apprenants et des natifs est évidente; moins l'opposition entre les verbes est claire et nette, moins la distinction d'emploi est évidente.

La dernière contribution du volume, écrite par E. Shimanskaya, traite des pronoms objets clitiques et non clitiques en français (oral) qui posent problème aux apprenants du français langue étrangère. Par le biais d'un corpus de taille modeste de conversations spontanées, l'article a pour but de détailler la distribution de ces pronoms dans le discours parlé de locuteurs natifs adultes. Il s'avère en effet que dans le discours de ces locuteurs les pronoms objets sont très fréquents (un pronom objet pour 45 mots) et que les formes clitiques sont beaucoup plus fréquentes que les formes non clitiques. Les formes clitiques sont utilisées le plus souvent dans des énoncés réfléchis, alors que la forme féminine *la* renvoie fréquemment à des antécédents non humains et que la forme *le* a tendance à renvoyer à des entités abstraites ou neutres. Par la suite, l'auteur présente les implications didactiques pour le FLE que l'on peut tirer de son étude. D'après elle, il est important d'expliquer aux apprenants ces différentes valeurs des pronoms afin qu'ils puissent apprendre à les maîtriser correctement.

Il ne fait pas de doute que la portée de ce volume est à la fois vaste et ambitieuse et que ses apports scientifiques sont multiples. Au plan théorique, les contributions sont toutes issues de la dia-variation en français et intègrent dans l'ensemble les différents niveaux diasystématiques. En outre, divers courants ou domaines linguistiques sont pris en considération dans le choix des articles, ce qui se reflète dans l'organisation thématique du volume, qui a aussi déterminé la structure du présent compte rendu; sur le plan méthodologique, les études sont largement guidées par des faits de langue, ce qui permet

aux contributeurs d'évaluer leurs modèles théoriques sur une base empirique bien fondée. De plus, si la plupart des contributions sont situées sur l'axe synchronique, plusieurs d'entre elles adoptent également une perspective diachronique. Ensuite, la plupart des études sont menées avec rigueur scientifique, à la fois dans une perspective quantitative et qualitative. Enfin, c'est un avantage que le volume soit focalisé sur une seule langue romane (avec plusieurs de ses variétés), car de nombreuses publications sur la dia-variation traitent toute la gamme des langues romanes, ce qui rend souvent le résultat peu ciblé.

Cependant, on peut formuler certaines critiques mineures relatives à ce volume. Bien que les éditrices affirment dans les remarques introductives que l'objectif du colloque, à partir duquel est issu le présent volume, était de réfléchir à la dia-variation en français dans les années 2000 en intégrant entre autres la dimension diatopique [3], force est de constater que la plupart des contributions ne s'intéressent qu'au français hexagonal et/ou québécois. Il aurait été pertinent de tenir compte également d'autres variétés francophones dans un livre qui traite de toute la dia-variation en français actuel. Ensuite, quoique la plupart des contributions soient guidées par des données empiriques, certaines d'entre elles ont un caractère plutôt spéculatif faute de recourir à des données empiriques quantitatives ou qualitatives. Enfin, le volume présente un déséquilibre par rapport au nombre de contributions de chaque section. En effet, le volume est orienté vers les dimensions traditionnelles de la dia-variation, à savoir les études sémantico-grammaticales (5 contributions), les études sémantico-discursives (5 contributions) et les études lexicologiques (3 contributions), alors que seulement quatre d'entre elles relèvent du domaine de la sociolinguistique (2 contributions) et de l'acquisition du français (2 contributions).

Les quelques critiques apportées ici au volume n'enlèvent cependant rien à sa haute qualité scientifique. L'étude approfondie de cet ouvrage nous a beaucoup enrichi, et il ne fait aucun doute qu'il est à considérer comme un travail de référence indispensable à qui travaille déjà ou souhaite travailler sur la dia-variation en français actuel.

Jan LINDSCHOUW

Martina DRESCHER (ed.), *Médias et dynamique du français en Afrique subsaharienne*, Frankfurt am Main, Peter Lang (Langue, multilinguisme et changement social, 24), 2015, 304 pages.

Cet ouvrage colligé par Martina Drescher est issu d'un colloque qui s'est tenu à l'Université de Bayreuth en novembre 2013. Il aborde divers aspects des rapports entre les dynamiques du français et l'emploi des médias en Afrique subsaharienne. Il porte donc sur l'écologie du français en Afrique subsaharienne, francophone et plurilingue. Ce volume réunit seize textes précédés d'une introduction de M. Drescher, « Médias et dynamique du français en Afrique subsaharienne – ébauche d'une problématique » [9-36]. Les contributions abordent soit des situations et des pratiques linguistiques et médiatiques particulières – le « discours publicitaire au Cameroun », les émissions interactives radiophoniques à Douala et en Côte d'Ivoire, les langues locales et le français à la radio au Burkina Faso, ou encore un blog au Togo –, soit des fonctionnements

spécifiques des français d'Afrique – les créations lexicales et les adverbes focalisateurs, par exemple – soit encore certains aspects de l'« espace public » africain – les feuilletons télévisés et les blogs tout particulièrement – et les dimensions linguistiques et citoyennes du cyberspace régional.

L'ouvrage aborde un large spectre de phénomènes linguistiques et médiatiques, inscrits dans l'espace ouest-africain francophone; seule la contribution de Martin Luginbühl [285-304] consacrée aux pratiques culturelles des journaux télévisés semble quelque peu égarée dans ce recueil. On pourrait également s'interroger sur l'inclusion du texte de Silke Jansen [37-56] consacré au « 'petit nègre' hier et aujourd'hui », malgré sa proximité thématique, trop évidente, avec les français populaires d'Afrique. Les travaux présentés dans *Médias...* s'inscrivent en sciences du langage et en sciences de la communication.

Dans son introduction, M. Drescher esquisse quelques traits des paysages médiatiques africains que les contributions du volume précisent. On retiendra notamment ses réflexions sur la situation paradoxale du français dans les pays d'Afrique de l'Ouest et de son emploi dans les médias; langue officielle des pays ouest-africains étudiés, la langue française y entretient des rapports polyglossiques avec les langues nationales africaines. Les pratiques médiatiques confortent les usages endogènes du français. M. Drescher indique que le taux élevé d'analphabétisme en français et dans les langues nationales place la radio en position de média privilégié et lui confère un rôle spécifique dans l'accession des français endogènes à l'espace médiatique et public.

Dans cette recension, j'essaierai de mettre en valeur ce que *Médias...* nous apprend du rôle des médias dans l'écosystème linguistique de l'Afrique subsaharienne francophone et de la dynamique du français dans les médias et dans les sociétés civiles étudiés. J'aborderai trois secteurs qui structurent l'ouvrage dirigé par M. Drescher: l'appropriation du français et ses manifestations linguistiques, les relations entre les discours médiatiques et l'emploi du français et le développement d'un espace public, notamment d'un cyberspace, dans cette région du monde.

À parcourir les articles de cet ouvrage, le lecteur ne peut qu'être frappé par la diversité de dénominations utilisées pour désigner les usages endogènes du français en Afrique. Cette profusion terminologique constitue un indicateur de l'importance des variations attestées et de la difficulté qu'éprouvent les analystes à identifier ces phénomènes et à les catégoriser. Les articles réunis dans ce volume mettent souvent en scène un affrontement entre le français hexagonal, aussi désigné sous le terme de français académique – même si ces deux termes ne sont pas totalement équivalents – et les français locaux désignés sous des vocables variés. Camille Roger Abolou [213-24] propose une typologie des français populaires africains (FPA) où il distingue « [...] des variétés du français émergentes et dynamiques se déclinant en franco-véhiculaires (français parlés nationaux et français populaire ivoirien), en franco-africains (nouchi, camfranglais, etc.) et en franc-bâtards (franlof, fransango, etc.) ». Chez Henri Assogba [135-50], il est question du 'français apprivoisé' au Bénin. Carline Liliane Ngawa Mbaho [151-64] recense, elle, plusieurs pôles du français à Douala, au Cameroun. Elle évoque le français du quartier, le français des parents et le français des apprenants comme instances de 'français moyens'. Entre le pôle du 'bon français' ou du 'français académique' et celui du 'mauvais français', une diversité d'usages est relevée, notamment les 'français de la rue' dont l'ouvrage constate, à travers plusieurs contributions, qu'ils ont fait leur entrée dans les médias.

L'ouvrage s'ouvre sur une analyse historique et idéologique de S. Jansen sur « le petit nègre » [37-56] où cette auteure tente de caractériser la fortune de ce terme et de ses emplois à partir de l'étude de textes littéraires anciens. En dépit d'une apparente proximité thématique, il n'est pas certain que les intéressantes analyses de S. Jansen éclairent véritablement l'écologie ouest-africaine du français dans les médias. Les réflexions de cette auteure gagneraient d'ailleurs à être confrontées à la recherche très originale de C. Van den Avenne¹ sur le petit nègre.

Dans le cadre de la notion d'appropriation que G. Manessy² a puissamment étayée, la dynamique du français des médias ouest-africains témoigne des mouvements d'intériorisation et de naturalisation, dont les traces linguistiques et pragmatiques sont patentes. Dans son article, C. L. Ngawa Mbaho identifie plusieurs procédés d'appropriation du français à l'œuvre dans le corpus qu'elle étudie : l'emprunt (*waka* « prostituée » ; « marcher »), les néologies sémantiques (*frapper* pour « escroquer » ou *faire* « rendre la tâche difficile à quelqu'un ») et l'utilisation des expressions figées (*les maux de poches* pour « situation financière difficile »).

Peter Blumenthal [57-70] compare deux corpus de presse, de France et d'Afrique. Cette étude porte également témoignage de l'appropriation du français. En effet, Blumenthal relève une structuration spécifique des textes journalistiques africains, à travers l'emploi très fréquent des adverbies paradigmatiques (*surtout, particulièrement, notamment* par exemple).

Louis Martin Onguéné Essono [71-88], qui analyse les créations lexicales dans les journaux de six pays de la région, y montre le processus d'appropriation à travers l'étude de l'emploi de termes tels que *soulardise, maintenancier, compétir* (à partir de *compétition*), *promotionnaire* ou encore *bâton de cigarette*. Dans son analyse du français populaire ivoirien et des médias ivoiriens [193-213], Oumarou Boukari fournit également de nombreux témoignages lexicaux particuliers (par exemple, *enjailler* pour « apprécier » (anglais *to enjoy*), *être fier* pour « être satisfait » ou *être propre* pour « être excellent »).

L'intérêt des contributions réunies par M. Drescher est de montrer que tous les médias, et la radio tout particulièrement, sont traversés par des enjeux langagiers qui mettent en scène le français dans sa diversité, en rapport avec les langues nationales. Patrice Corrêa [89-100] étudie la dynamique du français dans les médias sénégalais. Il constate la panne de l'école comme acteur de diffusion du français et l'« hégémonie

¹ Cécile Van den Avenne, « Petit-nègre et bambara. La langue de l'indigène dans quelques œuvres d'écrivains coloniaux en Afrique occidentale française », in : Christine Queffélec / Danielle Perrot-Corpet (ed.), *Mots étrangers dans le roman : de Proust à W.G. Sebald*, Lyon, P.U.L., 2007, 77-95. – Cécile Van den Avenne, « Reprise et détournement d'un stéréotype linguistique. Les enjeux coloniaux et postcoloniaux de l'usage du « petit-nègre » dans la littérature africaine », in : Lise Gauvin / Cécile Van den Avenne / Valérie Corinus / Cécile Selao (ed.), *Parodies, pastiches, réécritures. La question des modèles dans les littératures francophones*, Lyon, ENS éditions, 2013.

² Gabriel Manessy, « Modalités d'appropriation d'une langue seconde (français d'Afrique et créoles français) », in : Daniel Véronique (ed.), *Créolisation et acquisition des langues*, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence, 1994, 211-224. – Gabriel Manessy, *Créoles, Pidgins, variétés véhiculaires / Procès et genèse*, Paris, CNRS Éditions, 1995.

déclinante» de cette langue au Sénégal. L'urbanisation grandissante, au Sénégal comme ailleurs, favorise les parlers mixtes qui gagnent les pratiques médiatiques des journalistes. À l'instar d'Essono, Corrêa pointe l'existence d'un jargon médiatico-sénégalais où il est question, par exemple, de *classe maraboutique* (la classe des marabouts) et de *cartouchard* (l'étudiant en échec universitaire).

Bernard Mulo Farenkia [165-82] aborde quelques aspects de la pragmatique de la communication dans les films et feuillets télévisés au Cameroun. Il s'intéresse tout particulièrement aux salutations d'ouverture et de clôture et aux termes d'adresse usités dans ces documents. Cet article qui fournit de nombreuses transcriptions d'extraits de films et de feuillets montre comment, dans le domaine de la politesse verbale, l'emploi du français subit l'influence des langues et de la socialité ouest-africaines.

Comme le rappelle Serge Théophile Balima [181-91], «le paysage audio-visuel africain s'est libéralisé [...] à partir des années 1990». C'est dans le contexte de cette explosion médiatique qu'il faut apprécier toutes les contributions consacrées à l'étude des émissions de radio et de télévision réunies dans cet ouvrage. Balima propose d'ailleurs une réflexion intéressante sur les relations entre les langues nationales africaines et le français dans les pratiques médiatiques africaines. C. R. Abolou [213-24] jette également les bases d'une réflexion écologique sur les français populaires dans les médias africains. Se nourrissant des sciences de la communication et des sciences du langage, il appelle à «une problématisation médiato-linguistique» interdisciplinaire qui distinguerait plusieurs niches: une niche médiato-linguistique de diffusion où co-existent le français standard et les français populaires, une niche médiato-linguistique autonome où le franco-africain et le franco-véhiculaire dominant, et une niche médiato-linguistique de communication à l'aide des technologies de l'information et de la communication où prédominent les français populaires, dont le français-bâtard.

Jean-Benoît Tsofack [101-18] et Jürgen E. Müller [119-34] étudient l'un et l'autre l'imbrication des variétés de français d'Afrique dans les pratiques médiatiques africaines. Tsofack parcourt le paysage linguistique de l'affichage urbain au Cameroun. Il montre, illustrations à l'appui, comment les codes graphiques et linguistiques du français sont subvertis dans l'affichage urbain. Dès lors, le média de l'affichage publicitaire constitue un excellent relais du «français ordinaire camerounais». À travers l'étude de la bande dessinée *Aya de Yapougon*, Müller développe, à son tour, une étude des réseaux dans lesquels s'inscrit et circule la bande dessinée étudiée. Il décrit ainsi les réseaux linguistiques qui dans *Aya*, mobilisent plusieurs variétés de français, les réseaux sociaux et inter-médiatiques qui permettent à cette œuvre d'être efficace dans «les médias ivoiriens, africains et globaux».

Les nouvelles technologies instaurent un cyberspace africain qu'explorent plusieurs contributions de *Médias...* Jean Pierre Fewou Ngouloure [271-84] se penche sur les pratiques discursives du cyberspace de l'Afrique francophone. Il s'intéresse aux dimensions lexicales, pragmatiques et médiatiques des commentaires web. Charles Nouledo [225-44] analyse le blog de la Togolaise Fabbi Kouassi, récompensée par un prix international. Il montre que la pratique de communication de cette internaute dans les réseaux et communautés de la globalisation passe par l'usage du français. Nouledo analyse la pratique de la blogueuse du point de vue de la construction de son identité en ligne et du déploiement de son expertise et de ses engagements sociaux. Marie-Soleil Frère [245-70] étudie, elle, les discussions en ligne des internautes burkinabé. Elle montre comment

fonctionne cet espace public de dialogue en dégagant une typologie des intervenants et de leurs allocutés.

La présentation de l'ouvrage dirigé par M. Drescher est soignée; chacune des contributions est précédée d'un résumé en français et en anglais. L'ouvrage est de belle facture, en dépit de quelques rares scories (voir p. 85 ou p. 161). Quelques articles sont illustrés de photos en quadrichromie et de captures d'écran. On appréciera d'ailleurs l'importance des sitographies dans plusieurs articles. On peut déplorer l'absence d'un index des notions et une présentation des références bibliographiques qui exclut tout recours aux italiques (pour les titres d'ouvrages ou de périodiques par exemple).

Médias... est un ouvrage original et novateur qui aborde la question de la diffusion du français dans l'Afrique subsaharienne plurilingue sous un angle inhabituel, celui des pratiques médiatiques. Il permet de comprendre comment l'espace public et médiatique se modifie en Afrique de l'Ouest francophone et l'aspiration à des pratiques citoyennes dans le cyberspace. L'ouvrage dirigé par M. Drescher se recommande par beaucoup de qualités tant dans le domaine de la caractérisation des variétés endogènes de français que dans la caractérisation des usages médiatiques, des réseaux sociaux et des usages du cyberspace. Effectivement, cet ouvrage est riche d'informations et de réflexions stimulantes.

Au terme de la lecture de cet ouvrage riche, quelques interrogations demeurent cependant. La diversité et le caractère pléthorique des dénominations des registres et variétés du français en Afrique subsaharienne interrogent. On peut se demander s'il s'agit de réalités linguistiques distinctes et discrètes; on entrevoit aisément que de grandes enquêtes devraient être conduites, au-delà du recensement des particularités lexicales, sur la diversité des fonctionnements grammaticaux à l'œuvre dans ces français d'Afrique. Les phénomènes translinguistiques – emprunts et interférences, alternances codiques et hybridations – qui alimentent ces parlers français et l'émergence de parlers mixtes appellent de nouvelles études descriptives (voir cependant, entre autres, Ploog³).

Les enjeux idéologiques de ces appellations, à commencer par le terme de «populaire», demandent également à être interrogés. On gagnerait à étudier les fonctionnements idéologiques à l'œuvre dans ces métissages linguistiques dans le contexte de la globalisation économique et de la mondialisation culturelle auxquelles plusieurs contributions font référence.

Enfin, l'émergence des médias et des technologies de l'information et de la communication en Afrique subsaharienne développe un cyberspace africain et un nouvel espace public dont l'analyse doit être poursuivie. Les implications linguistiques et citoyennes de ces nouvelles pratiques médiatiques méritent d'autant plus d'être étudiées que l'école moyenne et l'enseignement supérieur peinent à décoller en Afrique (voir par exemple, Brocke-Utne & Skattum eds.⁴) et qu'une aspiration à une démocratie ouverte se fait jour.

Georges Daniel VERONIQUE

³ Katja Ploog, *Le français à Abidjan. Pour une approche syntaxique du non-standard*, Paris, CNRS Éditions, 2002.

⁴ Birgit Brocke-Utne / Ingse Skattum (ed.), *Languages and Education in Africa. A comparative and transdisciplinary analysis*, Oxford, Symposium Books, 2009.

Philologie et édition du français médiéval

Anne CARLIER / Michèle GOYENS / Béatrice LAMIROY (ed.), *Le français en diachronie. Nouveaux objets et méthodes*, Berne, Peter Lang (Sciences pour la communication, 117), 2015, VIII + 460 pages.

Ce volume rassemble plusieurs articles portant sur la diachronie du français, répartis en trois sections: *I. La traduction comme heuristique pour l'étude de la diachronie* [7-186], *II. Diachronie récente* [187-287], *III. Études de morphosyntaxe* [289-460]. On croit deviner, même si ni le titre ni la préface n'en disent rien, qu'il s'agit des actes du colloque Diachro VI, qui s'était tenu à Louvain en octobre 2012.

L'article de Claude Buridant, «Les premières traductions hagiographiques en français: premiers jalons d'une étude prospective» [9-33], part du paradoxe dans lequel se trouvent les traducteurs médiévaux, qui partent d'une langue génétiquement apparentée (et même son ancêtre direct) mais typologiquement opposée au français, pour étudier le cas de deux traductions (la traduction wallonne des *Dialogues Gregoire le pape* et une traduction de la vie de saint Eustache). Il étudie en détail les procédés d'adaptation sous différents aspects: celui de la morphologie dérivationnelle, de la morpho-syntaxe, des connecteurs, de l'hypotaxe. En conclusion, une comparaison des deux traductions permet d'opposer une traduction latinisante, comparable aux traductions savantes du moyen français, à une traduction au style plus familier. Cl. Buridant termine son article en présentant des perspectives pour une étude plus étendue.

Cinzia Pignatelli, «Le traitement des possessifs dans deux Psautiers anglo-normands du 12^e siècle: des indices pour l'émergence d'une syntaxe française» [35-57] étudie un texte dont elle prépare l'édition, le Psautier d'Arundel. À la suite de J. Herman, elle examine les cas, assez rares, dans lesquels le responsable du manuscrit (qui utilise une traduction antérieure, dont il réarrange l'ordre des mots pour le rapprocher de celui du texte latin copié dans l'interligne) s'éloigne de l'ordre des mots du latin; cela aurait lieu lorsque la syntaxe française s'impose avec plus de force. Elle s'intéresse plus précisément aux déterminants et adjectifs possessifs. La procédure d'examen est intéressante, et aboutit à montrer qu'après une trentaine de psaumes environ, les «expériences assez cohérentes» du responsable de la copie sont abandonnées au profit de nouvelles règles. Nous n'avons pas bien compris en quoi il était nécessaire de distinguer des autres les cas où le possessif se trouvait séparé du nom déterminé par la fin de ligne, puisque l'auteure ne met pas en évidence de différence de traitement. Certaines conclusions sont si prudentes qu'elles deviennent difficiles à comprendre, ainsi lorsque l'auteure écrit que l'on «perçoit une sorte d'interférence avec [la syntaxe] du latin souscrit» [44], alors que précisément c'est le trait le plus frappant du psautier d'Arundel que la réorganisation du texte en fonction de l'ordre des mots latin; ou dans la phrase suivante: «Mais le scribe de A a aussi pu être influencé par le texte auquel il emprunte sa traduction française»: la dépendance directe n'est pas seulement la possibilité d'une influence, mais l'influence la plus massive qui soit. Enfin, si la comparaison entre le début de la traduction et son évolution est un acquis significatif de cet article, le fait qu'elle dépende d'une division schématique entre les 27 premiers Psaumes et les 27 suivants¹ rend moins visible le rythme

¹ Plus exactement, l'étude porte sur les Ps 4-54 et 109 [38].

de ces transformations². Et nous ne voyons pas ce qui justifie la conclusion selon laquelle «les choix affirmés [du copiste] reflèteraient une langue en voie de changement» [56].

Gabriella Parussa, «Les traductions comme outils d'analyse de l'évolution linguistique: les cas des *Triumphes* de Pétrarque traduits par Simon Bourgoïn (1500 ca.)» [59-81]. Les révisions d'un texte par son auteur sont un phénomène bien représenté au 16^e siècle, et c'est l'analyse linguistique d'une de ses réécritures qui est proposée ici, enrichie par la comparaison avec le texte-source italien de la traduction de Bourgoïn. Cette analyse aboutit à montrer que le lexique est relativement peu marqué par les italianismes, mais que certains éléments peuvent être surreprésentés du fait de leur équivalence avec un mot italien: ce serait [62] le cas de *cestuy*, normalement devenu rare à cette période³. Le réactif de la traduction s'avère particulièrement efficace lorsqu'il permet d'établir la valeur de la distinction entre la série *cil* et la série «neutralisée» *ce* [64]. Si la traduction depuis l'italien ne fait pas surgir de nouvelles formes ou structures, la «comparaison [...] permet au linguiste de voir ce qui n'est pas facilement visible» [73].

Lene Schøsler, «La traduction comme outil d'analyse des étapes antérieures de la langue, illustrée par les traductions de Jean d'Antioche et de Jean Calvin» [83-105], compare deux traductions, toutes deux fidèles mais s'efforçant d'éviter les interférences avec la langue-source, pour y rechercher précisément les interférences du latin. L'article est très explicite sur les méthodes et les modèles mis en œuvre. Dans le détail de l'analyse, l'utilisation par Jean Calvin de *errer* pour traduire *errare* démontrerait tout particulièrement une interférence du latin, parce qu'il exprimerait le mouvement, et non la direction, ce qui serait une irrégularité typologique⁴. Il nous semble 1^o que l'usage de verbes de mouvement ne marquant pas de direction n'est pas en soi anormal en français, et peut se produire indépendamment de toute interférence⁵; 2^o qu'ici, *errer*, comme *errare* du modèle latin, signifie «se tromper (de chemin)», et fait donc système avec *labi* et *impingere* (fr. *trebuscher* et *achopper*) qui en sont immédiatement voisins, et non avec *cheminer* de la phrase précédente. Dans le cas des constructions à verbe support, l'auteure reconnaît une interférence chez Calvin, mais il s'agirait d'une influence du français vers le latin (pas du texte français, naturellement, mais de la langue maternelle de Calvin auteur latin); on peut se demander si la méthodologie mise en place dans un but différent permet aussi sûrement de reconnaître cette autre influence.

Bernard Combettes, «Syntaxe et fonction révélatrice de la traduction: l'antéposition de l'objet nominal dans la traduction de la *Cité de Dieu* par Raoul de Presles» [107-31]. Pour distinguer, dans la langue d'un traducteur, ce qui dépend de la présence du

² La note 9 [41] explique que la distinction entre les 27 premiers psaumes et les suivants ne fonctionne parfaitement que pour un trait (n^o 6), mais qu'elle a été généralisée «pour donner un cadre rigoureux [aux] comptages». Il nous semble que le schématisme l'emporte ici sur la rigueur.

³ La comparaison avec les chiffres de Frantext pour la période 1500-1700 sont cependant trompeurs: il y a toute raison de penser que la différence de pourcentage serait moins forte pour la période 1500-1530.

⁴ Mme Schøsler renvoie aux *Éléments de syntaxe structurale* de Tesnière, p. 309, pour l'établissement de cette caractéristique typologique opposée à celle de l'allemand.

⁵ Naturellement, Tesnière ne dit rien de contraire au ch. 131, § 14, lorsqu'il écrit que «[l]a seule espèce de mots du français susceptible d'exprimer un déplacement [est] le verbe», par opposition à l'allemand qui l'exprime par des particules.

modèle de ce qui lui est propre, la traduction de Raoul de Presles présente une situation favorable: elle contient à la fois le texte (qui subit l'influence du modèle latin) et des gloses, qui relèvent beaucoup plus indépendamment de l'initiative du traducteur, et fournissent donc un réactif excellent si l'on parvient à mettre en évidence des différences entre les deux parties de l'œuvre de Raoul. C'est la voie que choisit B. Combettes, qui s'intéresse à la position de l'objet du verbe et à ce qu'on peut en déduire sur la relation de transitivité entre la forme verbale et ses compléments [108]; l'évolution de cette position est marquée par la concurrence entre plusieurs tendances (passage du système V2 à un schéma (X)S(X)V, fixation de l'objet à la suite du verbe). L'auteur examine par exemple quels procédés cette situation linguistique met à la disposition du traducteur et accorde une attention particulière à la comparaison entre propositions dépendantes et non dépendantes.

Joëlle Ducos, «Terminologie médiévale française face au latin» [133-60]. La spécialiste du lexique scientifique s'intéresse au carnet de Villard de Honnecourt et montre que ce document précieux pour l'histoire de l'architecture peut également être utile à la connaissance d'autres secteurs du lexique ou à celle de l'histoire du développement des lexiques techniques en général. En particulier, il prouve qu'il est téméraire de tirer de la documentation conservée des conclusions précises sur l'histoire du développement des lexiques spécialisés en français: un vocabulaire propre aux gens de métier a certainement existé en français de manière précoce et est rendu invisible d'une part par l'absence généralisée de mise à l'écrit, d'autre part par la concurrence d'un lexique savant, souvent adapté directement des sources antiques, et surreprésenté dans les sources qui nous sont conservées. Dans une deuxième partie, l'auteure, en s'appuyant sur le programme de financement 'Crealscience' et sur le *Dictionnaire du français scientifique médiéval*, en cours d'élaboration, qui en est le fruit, s'intéresse au lexique de l'Astronomie⁶.

Ildiko Van Tricht, «Bilinguisme au Moyen Âge: la terminologie médicale dans la traduction en moyen français des *Problemata physica* par Evrart de Conty» [161-86] utilise un modèle de description du bilinguisme (Kroll et Stewart 1994) pour exposer la situation d'un auteur médiéval écrivant en français mais ayant acquis sa compétence linguistique, dans le champ spécial de la terminologie médicale, en latin; cela amène à une adaptation du modèle.

Anthony Lodge, «Qu'en est-il du dialecte poissard?» [189-217], commence par un plaidoyer contre les tendances «prescriptivistes» de l'historiographie du français, qui conduisent à n'observer que ce qui aboutira à la formation de la langue normée. Sa communication étudie «l'évolution du dialecte / sociolecte parlé à Paris entre 1750 et 1850, auquel on a donné l'étiquette de *poissard*» [191]. Le poissard est bien sûr aussi un phénomène littéraire, qui nous est connu surtout comme tel, et l'on a beaucoup débattu pour savoir dans quelle mesure il représentait de manière vraisemblable la langue parlée de son époque. L'auteur revient sur la question, et se prononce en faveur du caractère représentatif, à l'intérieur de certaines limites; il nous semble cependant qu'il pourrait montrer trop d'optimisme lorsqu'il juge que la saillance de certaines variantes (qu'il considère comme un fait très significatif) dépend de leur valeur sociale au moment où les

⁶ L'opposition entre *jour naturel* et *jour artificiel*, telle qu'elle est expliquée dans la note 42 [147] et p. 146, est l'inverse de celle qu'exposent le *Comput* de Philippe de Thaon et l'*Introductoire d'Astronomie*, cités par l'auteure au même endroit.

textes sont écrits [204]: il n'est pas exclu qu'elles soient reprises de la tradition. Ce dont le public «était le plus conscient», cela peut être aussi ce que le public comme lectorat s'attendait à trouver dans ce genre littéraire, et même si le trait existait réellement dans la langue populaire, il pouvait ne pas être un marqueur aussi significatif dans le fonctionnement réel des variétés linguistiques. Les textes comparés montrent cependant une évolution (en particulier par la disparition de certaines variantes phonétiques), qui témoigne en faveur d'un besoin de réalisme.

Thomas Hoelbeek, «La contrainte du 'parcours minimal' pour la description des usages des expressions à *travers (de)* et *au travers (de)*: mise à l'épreuve d'un point de vue diachronique» [219-46]. L'auteur part de considérations théoriques extrêmement générales (exprimées en grande partie par des renvois bibliographiques) et développe une analyse d'un corpus de textes des 18^e et 19^e siècles.

Catherine Schnedecker, «L'enrichissement du paradigme de pronoms indéfinis humains du français? Étude du processus d'évolution des SN en <gens> du 18^e au 19^e siècle» [247-68], étudie l'évolution de *gens* sur une période relativement courte, qui ne témoigne que d'évolutions «microscopiques». Qu'elles le soient ne les rend pas moins intéressantes, comme le démontre l'auteure, et ensemble elles convergent pour appuyer une modification sémantique [265].

Jean-René Klein, «Louis-Sébastien Mercier, novateur, rénovateur, observateur? La néologie (1801): une vision du lexique à la charnière entre les 18^e et 19^e siècles» [269-87], étudie l'œuvre du célèbre polygraphe sous l'aspect de sa défense de la néologie. L'article se termine par une liste des néologismes de Mercier.

Éric Tourette, «Le problème des adjectifs en [il]» [291-309], examine l'évolution au cours du 17^e siècle de la concurrence entre formes (masculines) en *-il* et en *-ile* des mêmes adjectifs, en s'appuyant en particulier sur leurs occurrences dans des textes versifiés et sur les écrits des grammairiens et remarqueurs. L'auteur donne pour acquis que, sauf dans le mot *gentil* [294], le *-l* final se prononce toujours, ce qui ne va pas de soi⁷. On peut ne pas approuver l'idée selon laquelle il serait possible de parler d'*emploi fautif* à partir de la publication du dictionnaire de l'Académie, et pas avant [296]. Pour que l'auteur puisse écrire, comme il le fait, que dans les cas où les remarqueurs signalent des emplois non conformes à la norme qu'ils défendent (et qui correspond à la norme moderne) «il s'agit de transférer les adjectifs de la série indifférenciée à la série différenciée» [299], il faudrait avoir montré que l'appartenance à la série indifférenciée (type *inutile*) est dans chaque cas antérieure aux attestations du rattachement à l'autre série (type *civil*); l'auteur ne nous semble pas avoir établi que la tendance évolutive était de «rétablir la variation en genre» ([299]; si les formes condamnées sont secondaires) et non de neutraliser celle-ci (si les formes retenues par les remarqueurs puis l'Académie le sont). Enfin, il faudrait aujourd'hui citer Vaugelas d'après l'édition Marzys⁸ et non l'édition Streicher.

Corinne Féron, «*Soi-Disant*: étude diachronique» [311-36], examine le processus de fixation de la séquence *soi disant* depuis ses premières apparitions et les modifications des contextes d'emploi et du sens. Quelques remarques: l'étude se fonde sur un corpus, composé de trois ressources citées [311]; l'auteure ne donne pas de renseignements sur

⁷ Cf. FouchéPhon 663-669.

⁸ Genève, Droz, 2009; cf. ici 74, 502-508.

les textes composant le corpus (ou au moins leur répartition dans le temps). On croit comprendre que toutes les périodes ne sont pas également représentées, et que cela explique la sous-représentation du français préclassique dans le Tableau 1. Ce corpus est complété par des « requêtes sur internet » [316], non autrement spécifiées, qui corrigent les informations fautives qu'on pourrait tirer du corpus. Dans le tableau 2 [314], on ne comprend pas à quoi correspondent les pourcentages indiqués (le total n'est de 100% que dans la première colonne).

Céline Guillot et Anne Carlier, « Évolution des démonstratifs du latin au français: le passage d'un système ternaire à un système binaire » [337-71]. Il semble qu'une école se soit donné comme spécialité exclusive l'étude des démonstratifs en français médiéval, ou plus exactement celle de la concurrence entre les formes de type *cist* et *cil*. Cet item particulier reprend le problème d'assez haut et sera donc accessible à ceux qui n'ont pas suivi les nombreux développements précédents.

Patrick Caudal, « Mort d'un passé sous-spécifié, naissance d'un passé perfectif: évolution du passé simple, du 13^e au 15^e siècle » [373-404], revient sur une question classique avec des outils théoriques nouveaux et l'observe dans le corpus des textes en prose de la *Base de français médiéval*.

Nicolas Mazziotta, « Description dépendantielle de la coordination de compléments du verbe en ancien français (13^e s.): Différencier la coordination juxtapositive de la coordination appositive » [405-30]. Comme d'habitude, l'exposé de N. Mazziotta est d'une haute tenue. Il commence par une critique du traitement de la relation de coordination dans les grammaires de dépendance, et en particulier dans la Théorie Sens-Texte et les travaux d'Igor Mel'čuk. Le caractère relativement réduit du corpus fait que les conclusions négatives (absence de certaines configurations) ne sont pas nécessairement définitives, comme l'auteur le note d'ailleurs clairement. Si celui-ci considère en conclusion qu'« apposition et juxtaposition [sont] indistinctes sur le plan syntaxique » [427], ce sont bien des différences syntaxiques qu'il a pu mettre en évidence, puisqu'elles portent sur la possibilité de l'accord en nombre, l'ordre des séquences dans la phrase, et des contraintes (touchant les catégories de mots) dans l'emploi de la conjonction.

Sophie Prévost, « Recul de la non-expression et de l'inversion du sujet pronominal du 12^e au 14^e siècle: une approche quantitative et qualitative » [431-60]. Cette dernière communication s'appuie elle aussi sur un corpus (tiré de la *Base de français médiéval* de Lyon), et en tire des données propres à subir des traitements statistiques. L'évolution temporelle paraît avoir relativement moins d'importance que des variations accidentelles; les spécificités de textes particuliers sont souvent, pour le problème traité, très significatives, tandis qu'il est difficile de dégager des régularités, qu'elles soient liées au genre, au dialecte ou à la date (le critère que fournit celle-ci « est avéré sur le long terme [mais] pas décisif pour la période considérée » [449]). « L'étude est à poursuivre » [459].

En conclusion, un volume qui contient beaucoup de résultats intéressants. Les études qu'il rassemble montrent une prédilection pour le Moyen Âge, mais celle-ci n'est pas exclusive. Nous avons apprécié l'intérêt marqué pour la diachronie récente (c'est le sujet de la deuxième partie): un sujet d'autant plus intéressant qu'il est relativement moins exploré.

Yan GREUB

Jennifer GABEL DE AGUIRRE, *La Chanson de la Première Croisade en ancien français d'après Baudri de Bourgueil*. Édition et analyse lexicale, Heidelberg, Winter, 2015, 624 pages.

Introduction

La Chanson de la Première Croisade n'a jamais été éditée dans sa totalité : il y a 140 ans environ, P. Meyer a sorti ce récit de l'ombre en publiant 1258 vers à un an d'intervalle¹. En 1987, A. Petit transcrit un nouveau fragment de 491 vers² et 25 ans plus tard Jennifer Gabel de Aguirre [désormais GdA] édite les vers 8375-8538³, avant de nous livrer l'édition dont il est question ici et qui comporte les 5127 premiers vers du poème. En réalisant son édition, GdA vise non seulement à donner une vue plus large du texte que celle que l'on peut avoir à travers les quelques extraits publiés jusqu'ici, mais surtout à donner à l'œuvre la place qu'elle mérite dans la littérature médiévale et en vue de travaux linguistiques futurs [1-2].

Ce récit versifié en alexandrins du début du 13^e siècle dépeint de longues scènes de combats, en utilisant les éléments du merveilleux oriental ; il nous est parvenu par seulement deux manuscrits complets qui nous livrent un texte de longueur variable : le plus ancien, Oxford, Bodleian Library, Hatton 077 (sigle H, milieu du 13^e s.) comporte environ 15680 vers et, le plus récent, Londres BL Add. 34114 (sigle S, c.1400), en compte environ 19000. Selon l'éditrice, cette *Chanson* qui se présente comme une chanson de geste, par sa forme en laisses monorimes et son style épique, est inspirée en grande partie de la chronique latine en prose de Baudri de Bourgueil, l'*Historia Jerosolimitana* (c.1108) ; elle relate les événements survenus à partir du concile de Clermont (1095) et jusqu'à la bataille d'Ascalon (1099) et appelle à participer aux croisades. Le texte de cette chanson est une « adaptation libre », amplifiée par endroits, de la chronique de Baudri que l'auteur « suit très minutieusement en ce qui concerne les faits historiques » [46 sq.].

Dans son introduction [1-97] GdA décrit les manuscrits [2-5] et raconte par le menu le contenu et le contexte historique du texte [6-28], ainsi que la source latine [28-48] et

¹ Cf. Meyer, Paul, 1876. « Un récit en vers français de la première croisade fondé sur Baudri de Bourgueil », *Romania* 5, 1-63. On y trouve les 636 premiers vers du poème et sept fragments (d'apr. Oxford Bodl. Hatton 77). Meyer, Paul, 1877. « Mélanges de poésie française II. Le poème de la croisade imité de Baudri de Bourgueil », *Romania* 6, 489-494. On y trouve la totalité du fragment d'Oxford Bodl. Hatton 77, annexe qui coïncide aux vers 541-598 de la publication de 1876 (ici 540-597), augmentée de 60 vers supplémentaires (ici 834-894).

² Cf. Petit, Aimé, 1987. « Le camp chrétien devant Antioche dans le *RPCBB* », *Romania* 108, 503-519 (d'apr. Oxford Bodl. Hatton 77 [ici 3670-4160]).

³ Cf. Gabel de Aguirre, Jennifer, 2012. « Die *merveilles de l'Inde* in der altfranzösischen *Chanson de la Première Croisade* nach Baudri de Bourgueil und ihre Quellen », in : Stephen Dörr, Thomas Städtler, *Ki bien voldreit raisun entendre*. Mélanges en l'honneur du 70^e anniversaire de Frankwalt Möhren, Strasbourg, Éditions de linguistique et de philologie, 95-116. Cette édition partielle a fait l'objet d'un compte rendu par le récipiendaire des Mélanges dans *Romanische Forschungen* 127, 2015, 218.

le contexte littéraire [48-62]; elle s'arrête longuement sur la langue et la métrique de ce récit [63-79] ainsi que sur les résultats et les perspectives [80-97] particulièrement importants pour le lexicographe bien sûr, mais aussi pour diverses disciplines qui s'intéressent à d'autres aspects de la culture médiévale.

L'édition du texte, précédée des principes d'édition [99-113], occupe 213 pages [114-326]. Elle est suivie d'une analyse du lexique [327-492] et complétée par un glossaire [493-597]. Dans le chapitre consacré à l'analyse du lexique, GdA se livre à l'étude approfondie de mots de la *Chanson* sélectionnés selon des critères définis ci-dessous, sous la rubrique « Analyse de la lexique ». Dans son glossaire, l'éditrice a pour objectif de rassembler, comme c'est l'usage, tous les mots utiles à la lexicographie.

En appendices [599-624] on trouve une bibliographie de cinq pages, la reproduction d'un folio des deux manuscrits complets⁴ et un index des noms propres.

Langue et métrique

Le chapitre « Aspects linguistiques » présente quelques imperfections, puisque la seule page 64 comporte 9 erreurs, dont 8 de références, cependant faciles à rectifier⁵. De plus, page 69, on lit « *chenee* 2522 [...] (v. analyse du lexique sous **chener** », or il n'y a pas d'entrée *chener* dans l'analyse du lexique; l'unique glose sur le mot se trouve à l'index des noms propres sous Vau Chenee et n'a rien de lexicologique. À la page 81, § 2, le numéro de la page n'est pas renseigné, on lit « p. 000 ».

D'un point de vue moins formel mais plus linguistique, ce chapitre vise à localiser la scripta du manuscrit de base et la localisation de l'œuvre avant de relever quelques caractéristiques linguistiques intrinsèques du texte. La forme *doïté* 2463 (S: *deïté*) surprend et mériterait une note, même si dans le glossaire, sous *deïté*, on peut lire que cette graphie n'est pas attestée dans la lexicographie et que les bases de données médiévales et Frantext⁶ n'en fournissent pas d'exemple. On aurait aimé trouver un paragraphe sur la transcription *quil* retenue pour les sens de « qui » (1869) et « qui le » (3323 [cf. la note de l'apparat] et probablement 3768, 3985 et 3999), tandis que *qu'il* (3725) correspond à « que il »; on notera aussi que *qui* vaut parfois *cui* (4138).

Selon GdA [71], qui s'appuie sur des données phonétiques et morphologiques, la langue de H et probablement aussi celle de S est de l'anglo-normand et le texte lui-même pourrait avoir été écrit dans le Sud-Ouest du territoire d'oïl, comme l'a déjà suggéré Grillo en 1996, ou en Terre Sainte où l'on trouve des occitanismes et des régionalismes

⁴ On trouvera des reproductions en couleur du même folio du ms. H (donné comme f°2r° au lieu de f°1v°) sur le site <<http://www.bodley.ox.ac.uk/dept/scwmss/wmss/online/medieval/hatton/hatton.html>>; et du même folio du ms. S sur le site <<http://www.bl.uk/catalogues/illuminatedmanuscripts/ILLUMINBig.ASP?size=big&IIIID=58331>>.

⁵ 1^{er} § ligne 3, lire 3907 au lieu de 3908, ligne suivante lire 221 et non 222; 2^{me} § ligne 2 lire *Noal*, avec *n* majuscule, 473 et non 474, 4993 et non 4995; 3^{me} § ligne 2 lire 3604 et non 3605; avant dernière ligne de la page du dernier § lire 4985 et non 4987, 935 et non 932; dernière ligne lire 3923 et non 3924.

⁶ Les sigles et abréviations utilisés dans ce compte rendu sont ceux du *Complément bibliographique du Dictionnaire Étymologique de l'Ancien Français* (<http://www.deaf-page.de/fr/bibl_neu.php>), parfois du FEW ou du DMF.

de différentes régions liés à la diversité des populations. Mais cette dernière conclusion appelle quelques remarques: *chenevin*, ici en apposition, est bien un mot poitevin comme l'indique le glossaire, mais à la date de 1422 du DMF, il faut ajouter celle, plus ancienne, de 1406, également relevée dans le DMF, et qui provient des *Archives hist. de la Saintonge et de l'Aunis*; — *assazement* et *dotement* sont certes attestés en occitan avant d'être entrés en français, mais ne sommes-nous pas en présence d'une de ces nombreuses dérivations spontanées dont il sera question un peu plus loin [76]?, auquel cas, motivés par la rime, *assazement* serait tout simplement formé sur l'ancien verbe *assasier* "satisfaire pleinement la faim de qqn" (QLivre-BeaumCout ds FEW 11, 239a) et *dotement* "doute" qui se manifeste à diverses époques (1488-1489 ds DMF; 1611-1627 ds FEW 3, 169b), sur *douter* "ne pas savoir ce qui est vrai"; — *eschaler* que GdA rapproche de l'apr. *enqualar* "renverser", avec changement de préfixe typique de l'anglo-normand, n'est pas convaincant; ne devrait-on chercher du côté de la variante *esquachié*?; — *tresjet*, devrait faire l'objet d'un examen attentif, car il me semble que l'occitan ancien et moderne ne peut servir que de comparaison. De façon plus générale, parler d'occitanismes ou d'influence occitane me paraît risqué pour des mots aussi peu attestés et qui relèvent dans la plupart des cas de constructions purement compositionnelles. Notons l'absence des régionalismes suivants: *avrail* "troupeau (de bétail)" 2171, mot du Sud-Ouest, v. *infra*; *espaulu* "large d'épaules" 4120, 4831 qui occupe une aire occidentale dépassant peu la Normandie (ActesRégLex) ou encore de *vironer* "faire le tour" 988S, mot du Centre-Ouest (*op. cit.*).

Le chapitre suivant, sur la métrique, très concis, nous renseigne essentiellement sur la fréquence des vers hypo- ou hypermétriques et dresse une liste des rimes masculines et féminines.

Résultats en lexicographie

Cette partie comprend bien des redites, notamment en ce qui concerne les régionalismes, les changements de conjugaison et l'emploi des suffixes: ce qui a été dit aux pages 68-69 et 71 est répété pages 80-81; ainsi, à quelques pages d'intervalle, on peut lire pour un certain nombre de mots une information déjà donnée un peu plus haut, p. ex.: *abaier* [69 et 80], *bataille* [81 et 85], *feu grezeis* [82 et 85], *manüaille* [76 et 81].

Concernant les locutions citées en exemple et données comme absentes de la lexicographie ou peu attestées à dates plus anciennes, on peut s'étonner de voir mentionné *feu grezeis* que le DEAF, G1368 atteste (sous la forme *feu grejois*) depuis c. 1160 et, en revanche, de ne pas trouver d'autres syntagmes ou locutions cependant bien plus rares; en particulier:

- acoillir la proie / les amailles* 4497, 4506 qui complète le FEW 24, 80a
- aé (a trestut lur aé)* 1131
- blanc comme (neif sur gelee)* 2986
- plus blanc que (nule neif sur pal)* 4064
- buton (ne durer un b. / ne priser + inf. vaillant un b. / ne valoir le vaillant d'un b.)* 5023, 4602, 4149, comme valeur minimale
- col (al col estent / tut col estendu)* "à vive allure" 1215, 1240
- color (avoir la fresche c. [d'une personne])* 4779
- cops (rendre les c.)* "frapper en retour" 1425

- correcié sor* 2405, absent du FEW 2, 1225ab (cf. chez Froissart *courouchiés sus*, *courchiés sus* dans DMF, s.v. *courroucer*);
- falcon* vs *perdriz* 4538, qui complète DiStefLoc²
- fer* (*al fer et a l'acier*) "par les armes" 887, 2357
- hé* (*coillir qqn en h.*) 410, juron exprimant la haine éprouvée envers qqn, complète le DEAF, H54
- lez a lez* 4220
- mangier qqn tout cru* "causer la perte, la ruine de qqn" 4128, 4591, à ajouter au FEW 6/1, 163a
- matinet* (*au bien m.*) "de bon matin" 2194
- par plains et par larriz* "en tous lieux" 2887
- par vals et par montaines* "id." 3542
- pas* (*en aller le p. / venir le petit p.*) 1234, 3615, dont Frantext nous fournit, avec d'autres verbes de mouvement, des exemples à partir de 1100, complète le FEW 7, 737b
- plus noir que* (*charbon / paluz en vivier*) 4600, 4561
- peil levé* 3640, 4649, manque dans DiStefLoc² et dans FEW s.v. *PILUS* et *LÈVARE*; la note au vers 4649, reprise mot pour mot à la note au vers 3640, pourrait se limiter à un simple renvoi
- plorer des ielz del chief* 2472, complète DiStefLoc²
- tur des degrez* "tour d'escalier" 4213 («*Puis descendent aval par la tur des degrez*»)
- vouloir plus qqc que malade santé* 3642.

On pourrait ajouter le syntagme *blanc argent* associé à deux reprises à *ruge or / roge or* 232, 4192 qui vient enrichir les nombreuses attestations médiévales qui combinent les deux syntagmes entre c.1185 et a.1455⁷. Notons que ces syntagmes où les adjectifs *blanc* et *ruge / roge* sont des épithètes de nature sont à distinguer de *argent blanc* "argent mat, non poli" (FEW 25, 192a: 1360-1595 et DMF, s.v. *argent*) et *or rouge* "alliage d'or et de cuivre" (FEW 25, 1021b: dep. Trév 1721), de ce fait, la définition de Mts, s.v. *roge* est à revoir.

Page 82, l'auteur nous annonce «un vaste emploi de substantifs comme valeurs minimales» et ne cite que 5 mots parmi lesquels les bien connus *besant*, *denier*, *festu*. Le glossaire, grâce à l'indication «(comme valeur minimale)», nous permet d'en récupérer quelques-uns (*ele d'une perdriz* 2901, *fie*, 1369, *noiz* 2720, *pome purrie* 3482) mais pas tous, car cette indication n'est hélas pas systématique (sous *boton*, par exemple, les 5 occurrences bien qu'elles correspondent toutes à une valeur minimale n'en portent pas la mention).

⁷ G. Roques, qui m'a fait l'amitié de relire le compte rendu et que je tiens à remercier, m'a aimablement signalé les emplois des syntagmes combinés suivants: *roge or et blanc argent* (AsprembB¹ 4377, NarbS 2343, EnfVivR 932); *roche or et blanc argent* (AspremlM, 31 [BL Add. 35289, (1^{er} t. 13^{es}.), f° 20a]); *rouge or et blanc argent* (AsprembB 2854, ChevCygneFinN 1967, ChétifsM 2956, Huon 5996 et Aye 1415 ds OttCouleurs 104, AlexParHM 6, Belle Hélène Const. R, 5697, Jourd. Blaye alex. M, 20167); *rouge or et blanc argens* (HuonPK 6181, Lion Bourges K.P.F.826) et *blanc argent...et rouge or* (BeaumManS 291).

Pages 89 et 90, les remarques sur la justesse des définitions dans les dictionnaires sont faites avec sérieux. Au paragraphe 1.6.3 intitulé « Perspectives », GdA souligne l'intérêt de l'œuvre pour de futures recherches lexicographiques, mais ne s'y arrête guère plus et s'attarde davantage à des perspectives d'autres disciplines qui s'intéressent à la culture médiévale, eu égard au caractère encyclopédique de l'œuvre englobant l'ensemble des connaissances liées à la croisade.

Les principes d'édition et variantes

Les principes de cette édition reposent pour l'essentiel sur le manuel de Foulet et Speer complété occasionnellement par celui de Lepage⁸. La transcription se veut fidèle au manuscrit de base et l'éditrice fait le choix d'une ponctuation moderne et d'un usage habituel des majuscules. Les variantes retenues sont d'ordre lexical, grammatical, métrique et graphique lorsque la graphie n'est pas usuelle. L'édition synoptique de 171 vers de S et de H n'apporte pas grand-chose.

Le texte

L'édition comporte quelques imperfections et erreurs :

156 et 428 on préférerait lire *Huges li Maines, Hüge li Maines*

444 conserver la graphie *conree* pour le féminin de *ee*, conformément aux habitudes des scribes

587 lire *quin avez* (pour distinguer de *n* négation)

646 lire *n'i*

1091 lire *felun*, d'après *felon* dans S ?

1582 on ne comprend pas bien la correction de *enfié* du manuscrit en *enfl[ll]é* (« *Ci deriere se combat od Soliman l'enfié* »), sous prétexte que « *enfié* 'digne de confiance' ne semble pas apte à décrire Soliman ». En effet, le glossaire sous *enfl[ll]é* retient pour cette attestation le sens de « gonflé de colère » que n'a pas la variante *eniflé* du manuscrit S, selon GdA. Effectivement, si l'on en croit l'analyse lexicale sous *eniflé* et *enifler*, le verbe encore attesté dans S en variante de *esseler* au vers 1101 (« *Lores se sunt li nostre sur els esvertüé, N'en i ad nul qui n'ait le soen d'es esselé* »), aurait le sens de « couper le nez » et le participe passé substantivé celui de « celui qui a le nez coupé ». Autrement dit la correction *enfl[ll]é* « gonflé de colère » ne convainc pas et ne me paraît pas acceptable sémantiquement, d'autant plus que dans H la leçon *esseler* qui correspond à *enifler* de S signifie « anéantir, ruiner ». N'aurait-il pas mieux valu corriger *enfié* en *eniflé* en s'appuyant sur l'idée, d'après SingerProv, sous *Nase* § 4, qu'à l'origine celui qui a le nez coupé est sans honneur, indigne ?

1734 lire *Ascension*

1928 lire *quin iert* (cf. ici remarque au vers 587)

2106 la rime *famine*, qui provoque le « seul vers dans le texte qui ne correspond pas à la rime de la laisse » n'est pas acceptable dans ce vers hypermétrique parce qu'on

⁸ Foulet, Alfred / Blakely Speer, Mary, 1979. *On editing Old French texts*, Lawrence, The Regents Press of Kansas et Lepage, Yvan, 2001. *Guide de l'édition de textes en ancien français*, Paris, H. Champion.

attend une rime en *ie*. La vérification sur manuscrit, qui renseignerait sur le placement de l'accent sur le *i* (cf. le fragment relié dans le manuscrit H dont P. Meyer reproduit un folio dans *Romania* 6, 1877, 490), nous aiderait probablement, avec l'appui partiel de la leçon *feimie* de S (qui donne un texte bien meilleur⁹), à lire *famnie* ou pourquoi pas *fanmie* (d'après les graphies *afanme*, *afanmee*, *afanmé* et *fanmillous* relevées dans DEAFÉL, s.v. *afamer* et *fameillos* qui atteste aussi *famie*), comme le suggère déjà l'éditrice par sa note «ou lire *famnie*?».

2528 la leçon *est tu est fautive* (S: *ies*)

3983 *sune* "sienne" est difficilement acceptable, aussi d'un point de vue métrique, faut-il lire *sue* avec S ou *siue* avec 3 jambages au lieu de 4?

4115 lire *tonduz* d'après S.

L'usage du tréma dans ce texte en vers pose problème dans bien des cas car, comme le souligne l'éditrice, aux nombreux «vers hypo- ou hypermétriques d'une ou de deux syllabes, rarement de plus de deux syllabes» [77] s'ajoute la difficulté liée aux deux formes envisageables pour un mot. En ce qui concerne *aüner*, le choix de donner ce verbe trisyllabique dans toutes les occurrences, y compris lorsque le vers est rendu hypermétrique (notamment au vers 1649, sauf si l'on considère que *ele* est une graphie pour *el*, forme régionale de l'Ouest, cf. Pope 1326 § XIV) est judicieux et correspond à une recommandation impérative formulée dans son compte rendu de l'édition partielle de GdA¹⁰ par Fr. Möhren pour le vers 8379. L'emploi du tréma dans *amaïstrié* 763, 2431(S: *maïstrié*) surprend cependant.

Les notes

Les variantes sont consignées dans un apparat et les informations d'ordre linguistique (relatives à l'interprétation, à la construction) ou littéraire dans des notes de bas de page. À côté de très nombreuses variantes purement graphiques dont certaines présentent des formes qui peuvent s'apparenter à des fautes de copistes, les notes relèvent aussi beaucoup de leçons qui jouent sur la métrique du vers (*menant* 635] S: *demenant*; *menee* 3397] S: *amené* et *aporta* 626] S: *porta*, etc.), les variations de genre des mots ainsi que les vers et les mots supplémentaires du ms. S. Lorsqu'elles présentent un intérêt, ces variantes sont exploitées, mais pas assez systématiquement, dans l'analyse du lexique ou dans le glossaire (v. *infra*). On peut s'étonner de ne pas trouver la variante *armant* de l'édition P. Meyer (à moins que ce ne soit une mauvaise lecture, mais dans ce cas il eût fallu le dire) pour *aunant* (280), dont le lien avec *aüner* reste à démontrer [351]. Si certaines variantes donnent lieu à des notices dans l'analyse du lexique ou le glossaire, beaucoup, dont de très surprenantes voire intéressantes, ne sont pas prises en compte ailleurs que dans l'apparat et ne font l'objet d'aucun commentaire. Notamment *aroté* qui rime avec *remüé* (*remüee* dans H), variante de *dresciee* (980H) et qui s'ajoute au FEW 10, 571a: «*arouter* sa voie, son chemin 'se mettre en route' (MonGuill-14. jh.)». Ou encore les mots inconnus (fautifs?) suivants: *harestal* (*batestal* 4419H), *La treson* (*Le tresor* 4368H), *treschauguaient* (*reschelgaitent* 4716H). Plus généralement, on peut regretter l'absence de discussion autour des notes critiques.

⁹ Au vers de 13 pieds «*Que de lur soit covenant por oster la famine*», S oppose un alexandrin très admissible: «*Que ceo lor soit confort por oster la feimie*».

¹⁰ Möhren, Frankwalt, *op. cit.*, 218.

Analyse du lexique

Si l'on s'en tient à l'introduction de ce chapitre, on s'attend à trouver dans cette partie « tous les mots, sens et locutions intéressants des mille premiers vers, c'est-à-dire généralement ceux pour lesquels la lexicographie fournit moins de trois attestations antérieures ou contemporaines à CroisBaudri et un certain nombre des mots, sens et locutions qui correspondent aux critères plus vastes de ne pas être attestés avec plus de trois attestations antérieures à CroisBaudri dans TL et Gdf » [327]. Et, en outre, tous les hapax non attestés dans la lexicographie et un certain nombre des premières attestations, à l'exclusion des mots, sens et locutions intéressants traités dans le glossaire.

Chaque entrée comporte des informations structurées selon un ordre clairement défini : (1) lemme suivi de la catégorie grammaticale et d'une définition phrastique ; (2) citation avec le mot en contexte ; (3) références aux principaux dictionnaires de langue ancienne ; (4) commentaire avec la datation du sens.

Sauf erreur de ma part, j'ai relevé sur l'ensemble de la nomenclature 97 mots, sens, locutions portant la mention « unique attestation dans la lexicographie ». Parmi ces mots, il en est 74 dont l'emploi se justifie uniquement par la rime. La plupart de ces hapax ne présentent aucun problème de compréhension (*nafreison*, *offrage*, *seignoreison*, ...); d'autres, malgré des solutions provisoires, restent à élucider : (*aramu*, *balu*, *limier*, *montan*...). Il me semble que pour des mots tels que *nafreison*, une intégration au glossaire, accompagnée de la note « unique attestation dans la lexicographie » aurait été largement suffisante.

Les graphies des entrées, ici et dans le glossaire sont déconcertantes ; certes elles correspondent toutes les fois que c'est possible à la graphie de TL, néanmoins, n'aurait-il pas été plus confortable pour le lecteur de conserver la forme du texte, ce qui lui permettrait d'accéder directement à l'information voulue et aurait eu pour effet d'alléger le glossaire de ses nombreux renvois ? Prenons pour exemple *abraié* (« le feu qui tut ad *abraié* » 1865). Le lecteur qui lit le texte et qui cherche une explication au verbe dans l'analyse du lexique ou dans le glossaire sera bien embarrassé : pas d'entrée [*abraier*] ni de renvoi dans ces chapitres destinés aux mots qui peuvent poser problème ; il lui faut retourner au texte et ce n'est qu'en examinant les notes qu'il trouvera une piste qui le mènera vers la solution que voici : « *abraié*] *l. abrasé* ? *S* : *enbrasé* ». Autrement dit, bien que l'éditrice ne se risque pas à corriger *abraié* en *abrasé*, d'après la leçon *enbrasé* du témoin *S*, elle intègre néanmoins cette forme hypothétique sous l'analyse lexicographique d'*abraser*, attesté par ailleurs dans le texte. Dans le glossaire on trouve sous *abraser* un renvoi à l'analyse lexicographique mais pas de renvoi de *abraier* à *abraser*. Il semblerait que la position de GdA ne soit pas bien tranchée : *abraié* est sans doute faux, mais *abrasé* n'est pas sûr non plus. J'ajouterai, pour finir sur ce point, que la leçon *enbrasé* qui, elle, est réellement attestée, n'est pas mentionnée dans l'analyse pour soutenir la correction « *l. abrasé* ».

Sur le même point, mais à propos du glossaire, on notera que si *richece* y fait l'objet d'une entrée, c'est parce que la graphie *richeise* peut étonner. Mais n'aurait-il pas été plus clair pour le lecteur de trouver *richeise* en entrée, comme le fait *Mts*, et avant lui *TL*, qui a les entrées *richece* et *richoise* ? Sous *esporunee*, *GdA* fait un renvoi à *esperonee*, où il est renvoyé à l'analyse du lexique. On a l'impression que l'éditrice est prisonnière de son système de dépendance vis-à-vis de *TL* et *Gdf*.

Les entrées retenues dans ce chapitre concernent, pour l'essentiel, des mots qui figurent dans le texte de l'édition, néanmoins, l'on y trouve quelques mots issus des variantes de S, à savoir *contredison*, *eniflé*, *enifler*, *feimie*, *jostement* et *regregier*. Mais pourquoi n'y trouve-t-on pas des mots aussi rares que *average* (avantage 960H), *baier* (*esbaier* 1510H), *clavon* (*clavein* 1073H), *combré* (*encombree* 2185H), *devehir* (*deveer* 508H), *eissèon* (*eisseison* [lire *eisseison*] 3715H), *vironé* (*avironee* 988H)? Inversement, on ne comprend pas vraiment la présence de mots tels que *abevrer* (enregistré par GdA comme la septième attestation dans la lexicographie), *anciènement* (cinquième attestation), *aprendre* (quatrième attestation), *après* (cinquième attestation), *archier* (septième attestation), *baronie* (cinquième attestation), *beste* (quatrième attestation), *evesque* (sixième attestation), *rimer* (cinquième attestation). Ces mots, encore en usage aujourd'hui, ne renferment aucune difficulté pour le lecteur et sont souvent bien attestés dans la littérature, dès le début de l'ancien français; ils n'offrent en fin de compte qu'une attestation supplémentaire.

Les notices elles-mêmes présentent un état des lieux précis des mots, sens et locutions rares ou absents des ouvrages lexicographiques de référence (*paienaille*) et les complètent, voire les corrigent, comme c'est le cas pour *guionement* où la définition du DEAF puis de Mts est inexacte ou encore pour *latiner* où il s'agit bien de "raconter en latin" et non de "traduire en latin" (Mts), Baudri de Bourgueil n'ayant pas traduit la *Gesta Francorum et aliorum Hierosolimitanorum* mais remanié et amplifié par endroits le récit latin.

Quelques remarques:

On peut regretter l'absence systématique des variantes susceptibles d'éclairer le sens de certains mots du texte et d'éviter des erreurs de compréhension. Dans l'analyse du lexique *a noant* [454], traité sous *noër*, est donné comme un «p. prés. substantivé [...] qui est employé dans une locution adverbiale», or dans «une *eve corant*, *Que l'um passe a navie si ce non a noant* 661», *a noant* est remplacé par *en noant* dans S et la présence de cet *en* me paraît régler le problème; avec lui, on ne se demande plus s'il s'agit d'un substantif; — sous *ore* [456], la variante *Molt tost* pour *Tres l'ure* dans S, permet d'atteindre immédiatement le sens de "aussitôt".

Les définitions sont pour l'essentiel construites de façon phrastique à la manière de celles du DEAF et sont complétées dans la mesure du possible par un équivalent en français moderne. Elles sont de bonne qualité mais complexes, comme sous *beste* "être vivant organisé, doué de sensibilité et de mobilité; animal". La même remarque peut être appliquée au glossaire, p. ex. sous *date* "liquide organique, odorant, transparent, habituellement de couleur jaune ambrée qui est sécrété par le rein et éliminé vers l'extérieur en passant par les voies urinaires; urine".

Dans l'ensemble, on observe de-ci de-là des étourderies: sous *contredison*, le numéro de vers (2262S) manque, la présentation du texte devrait être pour plus de clarté: *Mult ieront bien fait tot, n'i ot un contredison Que chascon des Franceis n'abatist le soen* 2262S (var. H: *tardeison*), comme dans les autres entrées se rapportant à S. On observe aussi des données qui gagneraient à être complétées par d'autres références au texte ou des publications récentes: sous *asserir*, ajouter 3286; pour *esbaer*, *esclarir* voir *infra* et pour *famnie* ou *fanmie*, voir *supra*.

Certaines données sont erronées ou partiellement justes :

La seule consultation systématique des bases de données citées dans l'ouvrage, en particulier le DMF et Frantext, aurait permis d'améliorer un certain nombre de datations : *aversier*, adj. "hostile" ne s'arrête pas en 1275, il est encore attesté jusqu'à la fin du 15^e s. dans DMF, s.v. *aversier*; — *crestiené*, adj. "chrétien" va au-delà de la 2^e m. 13^e s. puisqu'il est encore attesté vers 1350 (BaudSebC 459: *gent cristiennée*, 4863: *li poeplez critienés*, aussi dans Frantext); — *doblier*, présenté comme la quatrième attestation, est attesté plusieurs fois entre la 1^{re} m. 12^e s. et 1180-90 dans Frantext (= *alberc dublier* GormB 401, *hauberc doblier* CourLouisLe 642, 2555 et 2578; *brune* [= broigne] *dopliere* AlexArsL 1803; *targe doubliere* AlexParA 7046, etc.); — *esgaré*, on trouve plus anciennement, en c.1180, un exemple analogue «*De bon cunseil mut esgaré*» dans IpH, p. 384 (= vers 7288) dans Frantext; — *ester*, inf. subst. , se lit déjà avant 1174, en c.1160 dans EneasS², p. 51 (= vers 1653) dans Frantext; — *foloiant*, p. prés. comme s.m., n'est pas une attestation unique mais se lit aussi vers 1290 dans JMeunAbH, p. 54 dans Frantext; — *mover le talun* [479] est à corriger en *mouvoir le talun*, car dans «*'Dehé ait', dist G[i]rard, 'qui movera le talun'*» 1450; nous sommes, en présence d'un *e* svarabhaktique; — *soleil couchié* comme lexie est attesté dans les textes entre le déb. 13^e s et 1553, notamment dans CentNouvS, p. 54: «*Et la belle dame commença le lendemain a faire son abstinence, en prenant regle et ordonnance que durant le temps de son jeune ne mengeroit son pain et eaeu jusques après soleil couché*» et dans BARBATRE, *Voy. T.-C. P.*, 1480, p. 117: «*et vers le soir deulx ou troys heures devant soleil couché fusmes en mer*»).

- *asseürement*: quand bien même GdA relève que la graphie *esseürement* est «peu attestée dans la lexicographie», il aurait été intéressant aussi de noter qu'elle se concentre essentiellement, voire presque exclusivement, sur Metz et sa région (cf. Gdf, FEW 25, 512a) et ce jusque vers 1494 (cf. DMF) et encore vers 1522 (Philippe de Vigneulles, *Mémoires*, c.1522, p. 387 ds Frantext).
- *atagler*: à rattacher probablement au FEW 21, 343a où *tagler* intransitif est attesté dans SThomGuernW¹ au sens de "s'arrêter à quelque distance". Mts émet aussi cette hypothèse pour un autre passage du texte qui atteste le mot (P. Meyer, IV, 9, p. 37: «*Tel doel demainent toz, nes poet l'en atagler*»). Mais, dans ce dernier exemple, comme au vers 2879, on peut supposer que H et S portent cette leçon commune, comme le suggère l'absence de variante, si bien que la présence de *a-* n'est pas à imputer au seul manuscrit H qui, contrairement à S, a tendance à introduire ce préfixe dans bon nombre de mots (*aconté, amaistrié, atraitier, aramu* [68]).
- *avrail* (à lire *averail* pour la métrique, d'après S): il est inexact de dire que le mot manque dans TL, Gdf et FEW, car ces trois dictionnaires nous en livrent plusieurs attestations (respectivement sous *averail, averais* et dans FEW 4, 363 a, HABÈRE) extraites d'un texte du Sud-Ouest (BenDuc) dont le sens est proche de "avoir, butin" et "troupeau" (cf. FEW 4, 365b, n. 24).
- *bis*: ici, ou dans le glossaire, sous *bloi*, relever la locution *li bloi et li bis*, les jeunes et les vieux, c'est-à-dire "tous, sans exception".
- *bobancé* et *bobancier*: qu'est-ce qui justifie la différence des définitions de ces deux emplois adjectifs ?
- *esbaer*: renvoyer plutôt à l'article BATARE du FEW en ligne (FEW Chauveau Jean-Paul. BATARE, version provisoire publiée sur le site internet du FEW <www.atilf.fr/FEW>, Nancy, ATILF) qui cependant n'atteste pas l'infinitif substantivé.

- *esclarir*: les données fournies par GdA sont inexactes; il serait préférable d'indiquer: Le verbe en *ir* est attesté en apr. *esclarir* "éclairer; paraître (du soleil)" dans FEW 3, 274b sub EXCLARARE "erhellen" et en alésien *esclairi* "éclaircir" dans FEW 3, 276a sub *EXCLARIARE 'id.' Le renvoi à ANDEl sub ESCLERER est à corriger en ESCLARER. Notons que Mts enregistre des emplois en *-ir* en dehors du domaine occitan.
- *estivage*: attesté dans *tens estivage* mériterait d'être comparé avec *tens ivernage* "hiver" (cf. DEAF I, 521-522; DMF; TL *ivernage*; Tobler *Verm. Beitr.* I³ 76, d'après TL) ce qui permettrait sans doute de mieux comprendre la leçon *esteage* de S que GdA (note 3) considère, sans doute à tort, comme une possible variante de *estage* "fait de demeurer un certain temps dans un lieu; séjour".
- *façonage*: comme le souligne GdA, TL *s.v. façonage* et ANDEl *s.v. façunage* citent, d'après l'édition CroisBaudriM, un autre passage du texte qui porte le mot, avec le sens d'"aspect extérieur d'un individu" ("Gestalt" dans TL et "appearance, shape" dans ANDEl). Le contexte correspondant à ces deux dictionnaires: «*I vindrent une gent de mult laid façonage: Groinz et oreilles ont comme beste salvage*» nous montre qu'il s'agit indiscutablement du sens de "façon, aspect extérieur" appliqué à une personne, sens qui convient aussi pour le vers 965 de l'édition bien qu'appliqué à un objet.

Glossaire

Pour le lecteur il est très inconfortable de jongler constamment entre le glossaire et l'analyse du lexique: pourquoi *assazement* est traité au glossaire et pas dans l'analyse du lexique et, au contraire, *entor* dans l'analyse du lexique et pas dans le glossaire?

On aurait aimé trouver au glossaire, comme l'indique l'introduction au glossaire, «tous les mots qui peuvent être utiles pour la lexicographie ou pour la compréhension du texte» [493] et on peut regretter de ne pas trouver:

blastengier "blâmer" 3058

broine "broigne" 2247

bruil "breuil" 269

buisin m."trompette" 3338S

chameil "chameau" 770, 3578, 4986, etc. et *chameil* 3566 (graphies rares qui complètent le FEW 2, 129a)

concordement "accord" 4186

danesche (*hache d.*) "espèce de hache de combat" 735 (complète le FEW 15/2, 53b);
hache danesche dans DEAF, H10 (ca. 1170 - mil.14^e s.) [cp. TLF, *s.v. danois* (hache danoise vx.)]

effreïson / effreïssion "frayeur" 1165, 1486, à la rime

encontrer "assaillir, attaquer" 3003 (complète FEW 2, 1115a)

enguier "mener (qqn) avec soi d'un lieu à un autre" 1569, 4763

enprisoné p.p. comme subst. 1970 (complète le FEW 9, 355b)

ensembler "réunir" 5060

enson (*fermé e.*) "en haut" 3678 et 4850 [S: *el son*] (cf. *son* au glossaire; FEW 12, 428a-b: *en son*; TL: *enson* et renvoi de TL, *s.v. son* à *enson*; DEAFÉl *enson*, *s.v. son*¹; DMF *son*³)

espaulu “qui a de larges épaules” 4120, 4831 (voir *supra*)
estraier “errer abandonné” 3086
estree (*se mettre en l'e.*) “se mettre en route” 2991 (locution à ajouter au FEW 2, 1113b)
faintié dans *par f.* “en mentant, hypocritement” 3056
ferreüz “cliquetis des armes” 4529
ferrant “dont la robe est gris clair” 4395 (*mulet f.*), 4681 (*destrier f.*) [S: poignant]
fervestir “vêtir de fer” 3271, 4813
fossur “fossoir” 1859
garantison “garantie” 687S (à ajouter à DEAF, G144)
guitron “gorge” 2258
lier une plaie “ligaturer une plaie” 2482 (locution à ajouter à FEW 5, 319b)
morir, morissant “mourant” 2758
neporoc “néanmoins” 675S (H: *nequedent*; à ajouter à DEAFPré, s.v. *neperuec*)
palain “palatin” 4090 et sa variante *palacin* [4090S]
plaidif “avocat” 1792 (complète le FEW 9, 7a)
plané (*berille p.*) “poli” 4039
regreter v. réfl. “se lamenter” 1589 (complète le FEW 16, 52b)
repandre (une tente) “repriser” 3930, 4103 (complète le FEW 10, 273b)
richeté “richesse” 3260
roortes 4104, 4583 “réorthe”
saffré “orné de pierres précieuses ou couvert d'un vernis doré” 1095
saisir “s'approprier” 652S, *saisent* forme agn. (cf. ANDEL, s.v. *seisir*)
sié “état de siège” 3309
suppreissant 3548, voir note au vers
tercier “troisième” 3732 (FEW 13/1, 267b)
treslis («*Et od s'espee traite dont li poinz fud treslizs*») 2941
vezïé “habile rusé” 769 (S: *bien enseigné*)
voier 3673, 3774, 4509 [S: *veoir*], 4889 [S: *veer*]; aussi *veer* 4470, *voieir* 4571 [S: *veoir*], avec réduction de la désinence verbale *-eir* à *-er* spécifique de l'anglo-normand.

Comme dans le chapitre précédent, certaines données du glossaire sont erronées ou incomplètes. On regrette de devoir se contenter de «etc.», en remplacement de références supplémentaires, comme sous *abosmé* ou *alose*. Voici quelques références ou renvois qu'on pourrait ajouter et quelques corrections et compléments:

aller [...] *augent* (subj.prés.6), ajouter 4205
assasi, ajouter la leçon *essacie* 2105H
barnage, ajouter 2782S
beé (*gule baee*), ajouter un renvoi à FEW BATARE (v. *supra*)
chaeler, lire v. *chadeler*
crestiené, lire 1607 (et non 1608) et ajouter *crestiené* 1018S
cuer, ajouter après 3535 *avoir le quor pesant*
desbarater, ajouter 3570, 3654, 4477 et 4895 et les formes conjuguées

- esloigner*, ajouter (*e. la lance*) “abaïsser” 2395
frein, ajouter après la référence 2825 *virer son frain* “faire demi-tour”
graé, ajouter 4187
grenat, noter la graphie *gernaz* 4012 et ajouter un renvoi de *gernat* à *grenat herbergeison*, ajouter 3682 et préciser que le mot est toujours à la rime
manandie, ajouter à la graphie *manantie* 2104, 3461 et 4306
mesler, ajouter après *mellé* “grisonnant” (*avoir la barbe mellee*) 2204
nomer, ajouter *nomer un jor* “fixer une date” 805
*or*¹, ajouter *or mier* “or pur” 1527, 2730, 3753 et 5081, *roge or mier* “l’or le plus pur” 4577 et *por tut l’or Salemon* “pour rien au monde” 1166, 1485
orfroisié, ajouter 4038 après la référence 4008
paleis, le renvoi à l’analyse du lexique reste vide
perdre, ajouter *paert* (ind. prés. 3) 3604
puiier, noter *puiier l’engarde* “se préparer à l’attaque” sous 2223
quiteé 3207, noter la locution *avoir qqc en quiteé* “posséder sans contestation”, à ajouter à FEW 2, 1473a
re- + *estre*, ajouter 2320 sous *resunt*, *resoient* 3651; + *avoir*, ajouter 2262 sous *ront*, *rot* 3695S
reflambir, n’est attesté qu’une fois (et non trois fois) au vers 1368, il s’agit de *reflambiiier / reflamboiiier* auquel on peut ajouter 2057 (*li jor reflambie*)
retornee, noter les locutions *faire la r. / prendre la r.* en 4372 et 416
rire, *se sont risis* 1803S [H: *s’en sunt ris*]
sardi 3883, faire un renvoi vers *sarci*
syllabe fausee («*Ore vos comenceraï l’estoire qui mult est bien rimee, Tute faite par metre sanz sillabe fausee, D’Antioche la grant comme ele fud recovree...*» 32)
valoir, ajouter *vassis* 2901.

Appendices

Bibliographie des ouvrages cités

On pourrait y ajouter :

- Di Stefano, Giuseppe, 1991. *Dictionnaire des locutions en moyen français*, Montréal, CERES.
- que remplace depuis 2015, c’est-à-dire au moment où la présente édition est parue, le *Nouveau Dictionnaire historique des locutions* (cité ici DiStefLoc²) qui couvre la période du français qui va des origines au seizième siècle inclusivement.
- Dictionnaire Électronique de Chrétien de Troyes* (DÉCT), <<http://www.atilf.fr/dect>>.
- Flutre, Louis-Fernand, 1962. *Table des noms propres avec toutes leurs variantes figurant dans les romans du moyen âge écrits en français ou en provençal et actuellement publiés ou analysés*, Poitiers, C. E. S. C. M.
- en complément de Langlois cité dans la bibliographie.
- Ménard, Philippe, 1994. *Syntaxe de l’ancien français*, 4^e édition, Bordeaux, Bière.

– en complément de FouletSynt 1982.

Merk, Georges, 1983. «Le suffixe latin *-tione* dans la Gallo-Romania», *Vox Romanica*, 42, 80-127.

– en complément de BurdyAISON.

Möhren, Frankwalt : compte rendu de l'édition partielle de GdA, voir note 3.

Index des noms propres

Cette partie gagnerait à être précédée d'une introduction qui préciserait si cet index des noms de lieux et de personnes vise à être exhaustif. Si cet index doit servir à l'identification des noms propres, alors on s'attend à plus d'informations pour tous ces noms de lieux qui portent «(toponyme oriental)» (*Abilon, Catmelie, Champeneon, Clion, Corcaine*, etc.) ou pour ces noms de personnes qui se satisfont d'indications vagues «Louis (roi de France)». Aux références données sous 'Raimond de Saint Gile', il faudrait ajouter: 1853, 2659, 2723, 2817 (*coens de Saint Gile*) et 2015 (*conte de Saint Gile*); et sous *Sur*: 3479. Les gloses sont insuffisantes et presque toujours contextuelles: sous *Belgencé, Mont Eschaufferré* on peut respectivement lire: «lieu d'origine de l'un des croisés» et «lieu d'origine du croisé Giefrei», ce qui ne nous apprend pas grand-chose. Sous *Odeben*, l'éditrice se contente d'indiquer «médecin croisé», d'après «*Odeben, le bon mire*», sous *Primant*, «seigneur de Cornu», d'après «*Primant, l'amirail de Cornu*» et sous *Rengier* «évêque», d'après «*Mais uns evesques i ot que l'om nomeit Rengier*».

Conclusion

S'il fallait apprécier la qualité du texte édité dans cette publication, on pourrait s'appuyer sur les résultats obtenus à partir de la confrontation des 633 premiers vers de cette nouvelle édition avec ceux de l'édition de P. Meyer, publiée en 1876, d'après le même manuscrit. En effet, si je ne m'abuse, on distingue 241 différences entre ces deux éditions: 97 corrections au manuscrit sont signalées par de l'italique par le philologue P. Meyer comme étant des corrections volontaires; mais sur cet ensemble de corrections, seulement près d'un tiers, soit précisément 35 leçons proviennent du manuscrit Londres BL Add. 34 114 (encore coté Spalding Ayscough Fee Hall), tandis que les 62 leçons restantes ne proviennent d'aucun des deux manuscrits. Il s'agit, en fait, de corrections de type *que il* mis pour *qu'il* (12 occurrences), *fera, ferai* et *feréz* au lieu de *fra, frai feréz* (6 occurrences) qui servent uniquement à rétablir la bonne métrique. Toutefois d'où sortent les ajouts tels que *duel* (v. 88), *l'entendent* (v. 372) ou *armes* (v. 387)? Ce sont, semblerait-il, de pures inventions stimulées par la nécessité de comprendre le texte. Après vérification sur une reproduction du manuscrit, aucune des leçons divergentes corrigée volontairement ou non, n'est exacte. Ces lectures fautives ont par bonheur disparu chez GdA qui nous livre un texte de meilleure qualité.

L'éditrice est méticuleuse, parfois scolaire, dans son analyse, même si l'on note de nombreuses inexactitudes relatives à la forme. On ajoutera aux erreurs relevées ci-dessus, les erreurs et coquilles suivantes: [87] FEW 9, 378b porte, avec la date de ca. 1090, *primereinement* et non *primerainement*, qui est attesté à partir de 1254; — [100] *distiguons*; — [118] *de* (en début de note) est à biffer; — [119, note au vers 148] *c'està-dire*; — [134, note au vers 573] *préférable*.

La partie linguistique est au service du DEAF et semble plus s'adresser au lexicographe qu'au lecteur consultant.

Pour finir, n'aurait-il pas été préférable d'éditer plus de texte en renonçant à certaines notices peu novatrices de l'analyse du lexique? Car, tout compte fait, ces différentes éditions mises bout à bout, nous ne disposons aujourd'hui que de 5635 vers d'une œuvre qui en compte près du triple.

Béatrice STUMPF

Le «Baratre infernal» de Regnaud le Queux. Le sixième cercle de l'Enfer, extrait du livre I, édité traduit et annoté par Nicolas HANOT, Louvain-la-Neuve, UCL-Presses universitaires de Louvain (Anecdota Lovaniensia Nova, 1), 2016, 150 pages.

Le Baratre infernal de Regnaud le Queux est un traité compilatif en prosimètre composé en 1480 qui concerne les connaissances des Anciens sur l'Enfer. L'édition, qui fait suite à une thèse de doctorat, ne contient qu'un extrait de la longue compilation (globalement inédite, si on ne considère pas la thèse, jamais publiée, de D. Lesourd, *Les œuvres complètes de Regnaud le Queux*, Université de Paris IV-Sorbonne, 1974, qui pourtant n'est pas citée): le choix de N. H. s'est porté sur la section relative à l'arrivée d'Énée, qui utilise notamment comme référence privilégiée – avec de continuelles interpolations d'autres matériaux – le sixième livre de l'*Énéide* de Virgile.

L'introduction [7-23] nous renseigne de manière très succincte, mais efficace, sur l'auteur, la structure du *Baratre*, le style, la versification, les sources. Dans le bref paragraphe consacré aux trois manuscrits de l'œuvre et à leurs rapports [13sqq.], N. H. se prononce en faveur d'une parenté entre C (Chantilly, Musée Condé, 156) et R (Rouen, BM, 681), qui s'opposeraient à P (Paris, BnF, fr. 450). Cette hypothèse aurait mérité un approfondissement, car il n'est pas suffisant de remarquer que C et R «proposent un texte très proche» [15] ni que les lignes 323-327 de P (qui sont la paraphrase d'un passage tiré de Remi d'Auxerre) correspondent à un passage plus bref dans C et R. Comme on le sait, dans la transmission textuelle, la proximité entre deux manuscrits peut être le résultat d'une illusion, si par exemple un troisième témoin (éventuellement descendant du même modèle que l'un des deux autres) a été très actif dans la copie du texte, réécrivant des passages et interpolant de nouveaux matériaux. Les quelques fautes textuelles discutées par N. H. sont des erreurs séparatives qui montrent l'indépendance relative des trois manuscrits, mais non pas leurs liens de parenté.

Après quelques notes linguistiques [16-20], les principes d'édition et de traduction sont présentés [21sqq.]. Le texte se fonde sur P, jugé le meilleur manuscrit. L'apparat critique se compose de deux étages, le premier recueillant les lieux où P a été corrigé, le second enregistrant les «variantes non graphiques» [21] de C et R. Nous remarquons que l'apparat enregistre aussi des variantes formelles, p. ex. : 112 *duc des Troyens* (*d. de T. C*); 196 *meschiep* (*meschief C R*); 256 *gregues* (*greques R*); 259 *discreSSION* (*disgression C R*), etc. Dans d'autres cas il est question de micro-syntaxe ou d'aspects morpholexicaux

minimaux (p. ex. : 269 *ja est* [*est ja C*]; 456 *derompre* [*rompre C*]), qui finissent par polluer l'apparat avec des faits typiquement polygénétiques.

Le texte critique fondé sur le manuscrit P est globalement fiable, même si quelques choix de l'éditeur ne nous paraissent pas convaincants. Si N. H. propose l'hypothèse d'une parenté entre C et R contre P, il ne serait pas autorisé à corriger le texte de P sur la base du seul C, là où une note marginale manque dans P et R (p. ex. 306*sq.*, 423, 460, 491): dans ces cas, il pourrait s'agir d'un ajout de C, tout à fait normal dans la transmission d'un texte comportant des gloses, qui peuvent faire l'objet d'interpolations de la part des copistes.

La traduction – très propre et correcte – est même trop coulante, car N. H. cherche à adapter la prose fleurie de Regnaud au style argumentatif moderne, supprimant les expressions redondantes et les séries de synonymes (p. ex. 514*sq.* «lesquelx entreprennent effort, meurent guerre et offrent bataille a Jupiter» est traduit: «ceux-ci déclarèrent la guerre à Jupiter»). Il faut peut-être se demander si le but d'une traduction du *Baratre infernal* est de présenter aux lecteurs modernes une somme des connaissances sur l'Enfer d'après les Anciens ou plutôt de leur offrir une idée du style et de la *forma mentis* d'un grand rhétoricien s'occupant de l'Enfer.

L'édition est suivie d'un riche appareil de notes critiques qui offrent des explications relatives aux choix textuels, aux sources et à la langue. Après le glossaire et les index, une annexe contient l'édition de la table des matières du *Baratre infernal* d'après le manuscrit P.

Tout bien considéré, il s'agit d'un travail soigné et bien structuré. Il serait souhaitable que, après cette esquisse préparatoire, N. H. entreprenne l'édition complète d'un texte significatif pour nos connaissances de la littérature encyclopédique du XV^e siècle.

Claudio LAGOMARSINI

Olivier DELSAUX / Tania VAN HEMELRYCK, *Les manuscrits autographes en français au Moyen Âge. Guide de recherches*, Turnhout, Brepols, 2014 (Texte, Codex & Contexte, XV), 285 pagine.

Come indica il sottotitolo, il volume curato da T. Van Hemelryck e O. Delsaux è una *Guide de recherche* e occorre per ciò dire, anzi tutto, che di un repertorio dei manoscritti autografi francesi del Medioevo c'era davvero bisogno: non si disponeva infatti sinora di nessun catalogo completo. Il volume è dunque più che benvenuto, potrebbe anzi essere auspicabile in futuro un album che mostri visivamente, con tavole fotografiche opportunamente corredate di commento critico, la ricchezza e il polimorfismo dei manoscritti autografi medievali in francese. Nell'*avant-propos* si specifica che, come l'altro volume di O. Delsaux qui contestualmente recensito (cfr. pp. 269-275), il libro è frutto di un progetto «mené par le membres du *Groupe de recherches sur le moyen français*» [7], un gruppo alacre e attivo che come spiega anche la pagina online <<https://www.uclouvain.be/groupe-recherche-moyen-francais.html>>: «est rattaché à l'Institut des Civilisations, Arts et Lettres de l'UCL <scil. Université catholique de Louvain>. Il s'occupe de questions de langue et de littérature françaises médiévales des XIV^e et XV^e siècles».

Dopo una più che agile premessa, meglio, un'avvertenza [7-9] e una spiegazione d'uso (*Mode d'emploi* [11-29]) su cui si tornerà, il libro si apre con la bibliografia ragionata dei lavori dedicati ai manoscritti autografi, divisa in due parti: una dedicata ai manoscritti in francese [31-38], l'altra dedicata ai manoscritti autografi in latino e nelle diverse lingue volgari [39-51]; un segno grafico con un paio di occhiali marca il titolo che gli autori ritengono particolarmente degno di nota.

Dopo la bibliografia segue il repertorio vero e proprio che appare doppiato: i medesimi codici sono infatti catalogati sia per autore sia per 'tipo di manoscritto'. La seconda parte ossia una corposissima sezione del libro [155-265] è occupata da tre saggi (già editi e qui rivisti) di Gilbert Ouy. Tale sezione sarebbe forse meglio convenuta a un volume autonomo: qui, poiché costituisce la metà di un libro che si intitola 'Guida ai manoscritti autografi in francese del Medio Evo' pare un po' impropria. Segue e conclude il volume un'altra bibliografia che se si chiama *Bibliographie général* comprende però solo i lavori «cités sous forme abrégée dans le volume» (la scrizione non è diversamente chiarita, nel repertorio i titoli indicati in nota non risultano infatti abbreviati, ma citati per esteso). Conclude il volume l'indice dei manoscritti e dei nomi d'autore antichi.

Si è già sottolineato come il volume sia di per sé meritorio, costituendo il primo repertorio dei manoscritti autografi francesi medievali. Alcune questioni, di metodo e di merito, pare tuttavia necessario segnalare e sottoporre a discussione.

Nel *Mode d'emploi* si specifica in che modo il lettore debba leggere e utilizzare il volume. Ebbene colpisce anzitutto l'impiego insistito di un termine, il verbo *baliser* [7, 11 etc.], un curioso neologismo che se rinvia alla nautica e alla segnaletica della navigazione qui invece di 'segnale di pericolo' vale: 'elemento per orientarsi e fissare confini specifici'. Val la pena di riportare l'assunto: «dans ce mode d'emploi, nous intendons baliser les possibilités de recherche qu'offrent les manuscrits autographes au chercheur en français médiéval. Les différentes démarches (...) y sont détaillées selon une typologie tripartite (Identifier, Editer, Étudier). Chaque approche est illustrée par la référence aux travaux critiques que nous estimons le plus représentatifs et les plus accessibles. Notre objectif n'a été ni d'offrir une bibliographie critique de tous les travaux parus ni une synthèse historiographique» [11]. In effetti è una scelta esplicitata e in quanto tale rispettabile, anche se in un repertorio si vorrebbe poter disporre proprio del contrario ossia l'insieme quanto più completo dei lavori dedicati all'argomento in oggetto e anche, se possibile, una riflessione storiografica, un approfondimento cioè che valuti il lavoro critico sui manoscritti autografi, l'evoluzione dei metodi, le acquisizioni diacroniche e di prospettiva, anche riguardo alla prassi ecdotica esercitata sui testi del medioevo occidentale. Seguono invece una serie di riquadri grafici (nei quali si allegano uno o più titoli bibliografici) in cui si suggeriscono le possibilità appunto di 'identificare, pubblicare, studiare' i manoscritti autografi. Ci si sofferma con un apposito riquadro su ognuna delle possibilità individuate dagli autori, da quelle più ovvie, ad es. l'agnizione di un autografo su base materiale: 'confrontare la mano che esempla un codice con quella dell'autore' a quelle testuali, meno scontate e delicatissime: 'attribuire la redazione del testo copiato al trascrittore del manoscritto' [12 e 15]. Una casistica minuta e forse sovrabbondante vorrebbe insomma incasellare in una tipologia fissa sistemi e *nuances* non sempre pacificamente condivise dagli studiosi: ad esempio a p. 15 non pare chiara la suddivisione: «montrer que la main qui transcrit fournit un travail d'une qualité textuelle exceptionnelle» (con l'esempio dell'autografo di frère Angier) che si distingue da: «montrer que la main qui transcrit intervient dans le texte avec une autorité et une intelligence que

l'on attend de l'auteur» (con l'esempio di Nicola Oresme), criteri che possono essere considerati paradigmi indiziari nella valutazione filologica (anche quella successiva alla *recensio*), ma non debbono certo essere considerate prove sicure di autografia.

La bibliografia ragionata sui manoscritti autografi occupa le seguenti pagine 31-51: la scelta di averla organizzata in ordine crescente di datazione se assolve (parzialmente) alle ragioni della storia critica riesce dal punto di vista pratico un po' faticosa. In più, riunendo solo i lavori ritenuti dagli autori (e non universalmente) più significativi è sottoposta di per sé a scelte arbitrarie: contrariamente, in un repertorio come questo volume si candida ad essere, sarebbe stato auspicabile avere una bibliografia tendenzialmente esaustiva ed aggiornata (per questioni di dettaglio: si corregga che il lavoro di Uccelli sugli autografi di san Tommaso è del 1978 e non del 1878, che il lavoro di Allard sul manoscritto ambrosiano si occupa di un autografo in greco e non in latino e infine che il noto paleografo Bartoli Langeli avendo un doppio cognome dev'essere citato come A. Bartoli Langeli e non come B. Langeli; si corregga anche il refuso *i* per *e*, *litterati*, nel titolo *Autografi dei letterati italiani*). Numerose e rilevanti sono le assenze bibliografiche; se ne integrano qui alcune a servizio e vantaggio del lettore:

- Lettere originali del Medioevo latino (VII-XI sec.)*, I. Italia, a cura di A. Petrucci et al., Pisa, Scuola Normale Superiore, 2004.
- Salimbene de Adam, *Chronica fr. Salimbenis Parmensis...* Parmae, ex officina Fiacadori, 1857 e le successive edizioni di L. Clédat (1878) e O. Holder-Egger (1905-1913).
- Petrarca, *Epistole autografe*, introduzione, riproduzione e riproduzione a c. di A. Petrucci, Padova, Antenore, 1968.
- A.M. Aragò, «Suscripción y firma autógrafa en los documentos reales aragoneses», *Policia española* 10 (1962), 11-13.
- L. Azzetta, «Andrea Lancia copista dell'Ottimo Commento. Il ms. New York, Pierpont Morgan Library, M 76», *Rivista di studi danteschi* 10 (2010), 173-188.
- M. Baglio, «'Scripsi in margine manu mea' (Sen. XVI 3): la mise en page e la cronologia delle postille», in: *F. Petrarca, Le postille del Virgilio ambrosiano*, a cura di M. Baglio, A. Nebuloni Testa e M. Petoletti, Roma-Padova, Antenore, 2006, 30-61.
- A. Bartoli Langeli, «Gli scritti di frate Francesco. L'autografia di un 'illitteratus'», in: *Frate Francesco d'Assisi*, Spoleto 1994.
- L. J. Bataillon, «Graphie et ponctuation chez quelques maîtres universitaires du XIII^e siècle», in: *Grafia e interpunzione del latino nel Medioevo*, a cura di A. Maierù, Roma 1987, 153-165.
- L. J. Bataillon, «Matthieu d'Acquasparta, lecteur de Thomas d'Aquin», *Revue des sciences philosophiques et théologiques* 78 (1994), 584-586.
- S. Bertelli, «I codici di Francesco di ser Nardo da Barberino», *Rivista di Studi Danteschi* 3 (2003), 408-421.
- S. Bertelli, «Dentro l'officina di Francesco di ser Nardo da Barberino», *L'Alighieri* 28 (2006), 77-90.
- V. Branca, «Una familiare petrarchesca autografa del Boccaccio», *Studi sul Boccaccio* 2 (1964), 5-14.

- G. Brunetti, «Gli autografi del Notaro», *L'Ellisse. Studi storici di letteratura italiana* 4 (2009), 9-42.
- G. Brunetti, *Autografi francesi medievali*, Roma 2014.
- J. L. Butrica, «A new fragment in Niccoli's formal hand», *Scriptorium* 35 (1981), 290-292.
- L. Caiazzo, «Mains célèbres dans les marges des Commentarii in Somnium Scipionis de Macrobie», in: *Scientia in margine*, Études (...) réunies par D. Jacquart et Ch. Burnett, Genève, Droz, 2005, 171-189.
- E. Caldelli, *Copisti a Roma nel Quattrocento*, Roma, Viella, 2006.
- S. Caroti / S. Zamponi, *Lo scrittoio di Bartolomeo Fonzio umanista fiorentino*, Milano 1974.
- E. Casamassima / G. Savino, «Sozomeno da Pistoia: un irregolare della 'renovatio' grafica umanistica», *Medioevo e Rinascimento* 9 (1995), 187-195.
- C. Charlier, «Les manuscrits personnels de Florus de Lyon et son activité littéraire», in: *Mélanges E. Podechard*, Lyon, 1945, 71-84.
- S. Ciampi, *Monumenti di un manoscritto autografo e lettere inedite di messer Giovanni Boccaccio*, Firenze, Galletti, 1827.
- E. Cottureau, *La copie et les copistes français des manuscrits au XIV^e et XV^e siècles*, Paris, 2005.
- A.C. De la Mare / D.F. S. Thomson, «Poggio's Earliest Manuscript?», *Italia medioevale e umanistica* 16 (1973), 179-195.
- T. De Robertis, «Nuovi autografi di Niccolò Niccoli», *Scrittura e civiltà* 14 (1909), 105-121.
- T. De Robertis, «Salutati tra scrittura gotica e 'littera antiqua'», in: *Coluccio Salutati e l'invenzione dell'Umanesimo*, a c. di C. Bianca, Roma, 2010, 369-399.
- J. Durán Barceló, «Marginalia en los autógraphos de Alfonso de Palencia», in: *El libro antiguo español*, Salamanca, 2002, 97-117.
- A. Escobar Chico, «Reflexiones metodológicas sobre el estudio de autógraphos en manuscritos españoles», in: *Los códices literarios de la Edad Media*, Salamanca, 2009, 429-446.
- T. Fanego Pérez, «Alfonso Ortiz: un caso más de bigrafismo en las postrimerías de la Edad Media», in: *Actas del III Congreso H. de latin medieval*, León, 2002, 765-773.
- A. M. Fortuna / C. Lunghetti, *Autografi dell'Archivio Mediceo avanti il Principato*, Firenze, 1977.
- P.-M. Gils, «Les collationes marginales dans l'autographe du commentaire de S. Thomas sur Isaïe», *Revue des sciences philosophiques et théologiques* 45 (1961), 201-228; 46 (1962), 445-462 e 609-628.
- F. M. Gimeno Blay, *Escribir, reinar: la experiencia gráfico textual de Pedro IV el Ceremonioso 1336-1387*, Madrid, 2006.
- F. Henquinet, «Un brouillon autographe de S. Bonaventure sur le Commentaire des Sentences», *Etudes Franciscaines* 44 (1932), 633-658; 45 (1933), 59-82.
- L. Holz, «Le manuscrit Lyon B.M. 484 (4141) et la méthode de travail de Florus», *Revue Bénédictine* 119 (2009), 270-315.

- E. Jeuneau / P. E. Dutton, *The autograph of Eriugena*, Turnhout, Brepols, 1996.
- V. Kirkham. «'Iohannes de Certaldo': la firma dell'autore», in: *Gli Zibaldoni di Boccaccio. Memoria, scrittura, riscrittura*, Certaldo, 1996, 455-468.
- P. O. Kristeller, «Some original letters and autograph of Marsilio Ficino», in: *Studi di bibliografia e storia in onore di Tammaro de Marinis*, Verona, 1964, III, 5-33.
- Les Autographes du Moyen Age / Medieval Autograph Manuscripts. Proceedings of the XVIIth Colloquium of the Comité International de Paléographie Latine* (Ljubljana, 7-10 September 2010) edited by Natasha Golob, Turnhout, Brepols, 2013 («Bibliologia». Elementa ad librorum studia pertinentia, 36).
- R. Macken, «Les corrections d'Henri de Gand à ses Quodlibet», *Recherches de théologie ancienne et médiévale* 40 (1973), 5-51.
- A. Oliva, «I codici autografi di Bombologna da Bologna O.P. e la datazione del suo commento al I libro delle *Sentenze* (1268-1279 ca)», in: *Predicadores/doctores. Lo Studium generale dei frati predicatori nella cultura bolognese del '200 e del '300*, *Memorie domenicane* 39 (2008), 87-103.
- E. Pellegrin, «L'écriture et les lettres autographes de Pétrarque», *Scriptorium* 24 (1970), 116-120.
- M. Petoletti, «Il Marziale autografo di Giovanni Boccaccio», *Italia medioevale e umanistica* 10 (2005), 35-55.
- A. Petrucci, «Dalla minuta al manoscritto d'autore», in: *Lo Spazio letterario del Medioevo. I. Il Medioevo latino. I/1. La produzione del testo*, Roma, 1992, 353-372.
- S. Piron, «Autour d'un autographe (Borgh.85, fol. 1-11)», *Oliviana* 2 (2006) online.
- L. Refe, *Le postille del Petrarca a Giuseppe Flavio (codice parigino lat. 5054)*, Firenze, 2004.
- F. Santirosi, *Le postille del Petrarca ad Ambrogio (Codice Parigino Lat. 1757)*, Firenze, 2004.
- P. Stirnemann, «Gilbert de la Porrée et les livres glosés à Laon, à Chartres et à Paris», in: *Monde médiévale et société chartraine*, Paris, 1997, 83-96.
- G. Thery, «L'autographe de saint Thomas d'Aquin conservé à la Biblioteca nazionale de Naples», *Archivum Fratrum praedicatorum* 1 (1931), 13-86.
- C. E. Wright, *English Vernacular Hands from the Twelfth to the Fifteenth Centuries*, Oxford, 1960.

Riprendendo l'esame del volume, a p. 54 (nella premessa al repertorio) si specifica che non si elencheranno solo i testimoni effettivamente giudicabili come autografi, ma sotto l'etichetta di 'autografo' si organizzeranno i seguenti insieme nelle diverse, nuove definizioni: *manuscrit autographe*: 'manuscrit entièrement transcrit par l'auteur'; *manufacture autographe*: 'manuscrit supervisé par l'auteur, où son intervention est visible'; *manuscrit auctorial*: 'manuscrit supervisé par l'auteur, où son intervention est presu-mée'; *manuscrit original*: 'manuscrit contemporain du texte et en possession du dedica-taire ou de l'auteur'. Posto che le nuove categorie (che non coincidono con quelle note alla prassi ecdotica) siano unanimemente condivisibili – la categorizzazione meriterebbe a mio avviso un'ampia e approfondita discussione perché essa non è solo servile e di

carattere organizzativo, ma investe la stessa valutazione, qualità e ruolo degli autografi nell'*excussio textus* e poi nell'edizione –, mi pare comportino un'impegnativa (e a tratti impossibile) ortopedizzazione dei dati. Il repertorio diventa così molto ampio: si è fatta una scelta inclusiva che porta a inserire nel repertorio non solo i manoscritti sicuri, ma anche codici con sole supposizioni di autografia o anche quei manoscritti d'autore a gradiente scalare di autografia. Si segnala tuttavia sempre, fra parentesi quadre, se il manoscritto in questione (di cui si indica segnatura e contenuto) sia dagli autori del volume ritenuto un vero autografo oppure, secondo la classificazione precedente, un originale, una manifattura originale o un codice d'autore. Non sempre però ci si districa agevolmente fra le etichette; non era del resto facile organizzare una ricca massa di dati, a volte molto problematici, in maniera coerente e ordinata: i manoscritti sono diversissimi fra loro, si passa da autografi con auto-traduzioni (come nel caso di Guy Parat [84] e di Jean Lodé [99] o relatori di un *Journal* (Jean Aubrion [84]), a guide di pellegrinaggio, romanzi, traduzioni, poesie il cui intervento d'autore autografo è spesso solo latamente ipotizzabile. Infine, sarebbe stato forse utile offrire una numerazione corrente di tutti gli *item* (ogni ms. è preceduto solo da un esornativo quadratino bianco), anche per una più semplice citazione e comparazione dei luoghi. Gli autografi d'autore (preceduti cioè da un nome di persona) sono anche preceduti da una serie di manoscritti autografi anonimi (non vi sarebbe qui sconvenuto l'antico tropo *Quant li solleiz*, testo ritenuto autografo da alcuni studiosi) benché la questione meriti una riflessione davvero specifica (alcuni importanti spunti in proposito in A. Bartoli Langeli, *Autografia e paleografia*, in «*Di mano propria*». *Gli autografi dei letterati italiani*, Roma 2010, pp. 41-60).

Il secondo repertorio compreso nel libro riorganizza i medesimi dati già esposti in ordine alla tipologia (sopra indicata) dei manoscritti. Tale seconda lista però se è giustificabile quale esercizio preparatorio o di studio, di fatto non appare strettamente necessitata alla pubblicazione né aggiunge al lettore dati nuovi e diversi da quelli già ottenuti nel primo repertorio: la medievalissima regola *entia non sunt multiplicanda sine necessitate* non trova insomma molta soddisfazione. In conclusione e complessivamente va detto che – con qualche refuso di troppo sfuggito alla cura editoriali: ad esempio il quasi indecifrabile *La Bible d'Acte: Genève et Exode* (a p. 58) per *d'Acre* e *Genèse* – si dev'essere senz'altro lieti di accogliere un volume che mette per la prima volta insieme e a disposizione degli studiosi una massa notevole di informazioni il cui valore specifico è, seppure scalarmente, rilevante e lo sarà senz'altro per gli studi futuri sui manoscritti autografi francesi.

Giuseppina BRUNETTI

Olivier DELSAUX, *Manuscripts et pratiques autographes chez les écrivains français de la fin du moyen âge. L'exemple de Christine de Pizan*, Genève, Droz, 2013 (Publications romanes et françaises, CCLVIII), 615 pagine.

Come viene spiegato nella premessa, il ponderoso volume di Olivier Delsaux stampato per i tipi ginevrini di Droz costituisce il frutto di una ricerca dottorale discussa nel marzo 2011 («dans le cadre d'une thèse de doctorat, dont nous présentons ici les résultats» [20]). Nata all'interno del gruppo di lavoro sul medio francese dell'università belga di Lovanio, la tesi è indicata in bibliografia [572] col suo proprio titolo: *Enjeux et valeurs des processus et de productions autographes des textes littéraires en moyen français. L'exemple des manuscrits et des manufactures autographes de Christine de Pizan* il quale, benché anch'esso non particolarmente sintetico, riesce più congruo di quello scelto per il volume che tratta appunto dei testi autografi in medio francese, anzi (come viene infine precisato a p. 29) solo di alcuni autografi di Christine de Pizan; sulla distinzione terminologica 'manuscripts autographes' / 'manufactures autographes' si tornerà più avanti.

I manoscritti autografi, com'è noto, sono di importanza fondamentale anche per l'aspetto linguistico dei testi traditi (basti pensare ai casi di Machiavelli, Michelangelo, Leonardo): essi fissano in un fotogramma esatto, dal punto di vista topico e cronico, le forme della lingua di un autore, dalle oscillazioni grafiche a tutte le particolarità morfologiche e fonetiche. Si ricordino, a proposito dei manoscritti in medio francese (qui di pertinenza), e a solo titolo d'esempio i saggi significativi di G. Parussa e di R. Trachsler, «Autographes et orthographe: quelques considérations sur l'orthographe de Christine de Pizan», *Romania* 117 (1999), 143-159; Ead., «Espelant lettre de mondaine clergie: les graphies du manuscrit personnel de Charles d'Orléans (Paris, BnF, fr. 25458)», in: *Charles d'Orléans, une aventure poétique*, Paris 2011; G. P. e R. T., «Or sus, alons ou champ des escriptures. Encore sur l'orthographe de Christine de Pizan: l'intérêt des grands corpus», in: *Contexts and Continuities: Proceedings of the IVth International Colloquium on Christine de Pizan (Glasgow 21-27 July 2000) published in honour of Liliane Dulac*, A. Kennedy, avec R. Brown-Grant, J. C. Laidlaw et C. M. Müller (ed.), Glasgow, 2002, vol. III, pp. 621-43.

Il lavoro sui manoscritti autografi nell'ultimo decennio si è di molto incrementato: dopo le intuizioni e i lavori pionieristici di Chilovi e di Paul Lehmann, di Billanovich, Kristeller, Branca o gli Atti del convegno del 1994, numerosi saggi sono stati dedicati allo studio di casi concreti di autografia e ampie opere sono state promosse, ad esempio la raccolta intitolata *Autografi dei letterati italiani* che ha visto in questi anni l'uscita di quattro, grandi volumi (sugli otto previsti) dedicati ai testi autografi dei letterati italiani dalle Origini al Cinquecento o il grande convegno internazionale che ha riunito i maggiori specialisti e i cui Atti sono già stampati: *Les Autographes du Moyen Age / Medieval Autograph Manuscripts. Proceedings of the XVIIth Colloquium of the Comité International de Paléographie Latine* (Ljubljana, 7-10 September 2010) edited by Natasha Golob, Turnhout, Brepols, 2013 («Bibliologia». *Elementa ad librorum studia pertinentia*, 36). Circa gli autografi in medio francese se numerosi sono stati i lavori dedicati ai casi più celebri (Charles d'Orléans, François Villon, Christine de Pizan), sono da ricordare i significativi e numerosi lavori di Gilbert Ouy dedicati ai autografi Tre e Quattrocenteschi.

L'introduzione di D. vorrebbe anzitutto fornire il quadro metodologico della ricerca e riassumere l'orizzonte degli studi pertinenti. La dittologia 'enjeux et valeurs' degli autografi già impiegata nella tesi è fortemente iterata lungo tutta l'introduzione [11-31] che si apre con un lapidario esergo di B. Cerquiglioni: «Les manuscrits autographes français sont plus tardifs, beaucoup moins sûrs, et, mis à part quelques aventuriers des archives, ils n'ont intéressé personne»: non è forse un caso se l'esordio e la prima nota del volume siano dedicati a sottolineare una differenza, si direbbe epistemica, fra la filologia francofona e quella italiana.

Dopo aver sottolineato come le opere in medio francese siano per lo più neglette e anche che, giustamente, lo studio dei manoscritti autografi potrebbe rappresentare invece «une sorte de 'degré zéro' des études philologiques» [14], l'autore prova a riprendere le coordinate concettuali entro cui assumere correttamente il termine stesso di 'autografo'. Si sottolinea più volte un truismo: nel mondo medievale se tutto è necessariamente mano-scritto ossia scritto dalla mano di qualcuno la realtà degli autografi non parrebbe godere di alcun particolare statuto e il codice d'autore *manu propria scriptum* non è distinto dagli altri neppure con un vocabolo specifico. La necessità di sintesi qui ha tuttavia sacrificato importanti sfumature, non di dettaglio: se sono condivisibili le osservazioni sulla rarità, non assenza, del sostantivo e dell'aggettivo 'autografo' (come spiegò già J. Hamesse) e del valore ad esso collegato (a tal proposito alla nota 15 di p. 17 sarebbero stati utili i rimandi ai molti lavori dedicati alla questione da Armando Petrucci, pure elencati in bibliografia a p. 590) appare tuttavia fortemente riduttivo che le pratiche autografe siano misurate solo relativamente alla successiva affermazione della stampa [19]: lo statuto dello scritto letterario autografo medievale mi pare vada piuttosto considerato entro la dinamica propria al processo di composizione e scrittura del testo (la cosiddetta 'scritturazione'), che per l'età antica e medievale prevedeva, come poi si ricorda nel primo capitolo, fasi di elaborazione diverse, tuttavia non necessariamente susseguenti ma, anzi, spesso simultanee. Non solo il *dictare* e *scribere* perciò, il *componere* e se si volesse scomodare anche s. Bonaventura (*Commentaria in Sententias Magistri Petri Lombardi*) le distinzioni oculte fra *scriptor*, *compiler*, *commentator* e *auctor* con tutto ciò che questo comportava per la realizzazione scritta del testo; ma anche tutta una variegata realtà di appunti, sommari, *schedule*, purtroppo solo fortunatamente conservati in originale e che talvolta i rari brogliacci permettono di osservare concretamente (ad esempio quello illustre di Evrart de Conty, trasmesso dai due manoscritti parigini BnF fr. 24281-24282 che comprendono una *schedule* annessa poi nella cucitura del codice, mi permetto per questo di rimandare al mio *Autografi francesi medievali* [99-100]). Si prova insomma una certa insofferenza per talune approssimazioni di superficie che se vorrebbero distinguere (anche troppo concettosamente con termini nuovi) finiscono poi per risolversi in più pericolosa semplificazione e/o banalizzazione: si adopera ad esempio, almeno impropriamente il termine di 'originale' («54 manuscrits originaux», p. 22 e anche p. 27, ma cfr. più avanti), alcune *iuncturae* singolari (*auteur intellectuel*, p. 23, 49 etc.) oltre alla qualifica indistinta de 'i medievali': «serait réellement significative si les médiévaux avaient forgé des mots... [19]; «les représentations (individuelles et collectives) que les médiévaux avaient de pratiques et de documents réels ou fantasmés» [21] etc., che non si sa bene a quale realtà esattamente ricondurre. Come unificare nel termine 'i medievali' le pratiche autografe di un Lupo di Ferrières o Gervasio di Tilbury, di uno scrittore del X o XII secolo, di s. Tommaso d'Aquino, di Petrarca o di Boccaccio? Anche a tale proposito spiace che molta della bibliografia, specialistica e recente, in

lingua diversa dal francese non venga di fatto utilizzata (ad esempio *Di mano propria. Gli autografi dei letterati italiani*, 2010 con saggi di Bartoli Langeli, Hankins, Petoletti etc.), così come del tutto assenti risultano i richiami a studi pionieristici (quelli di S. Debenedetti del 1937, ad esempio, o di Contini), assenti dalla bibliografia come (e ciò è più importante) dal ragionamento; studi che pure comportarono dibattiti culturali ampi e robusti, come quello che vide protagonista Benedetto Croce e la sua fiera avversione alla cosiddetta ‘critica degli scartafacci’.

Benché il lavoro di Delsaux si proponga come «avant tout propédeutique» [20], all'interno della misurazione di «enjeux, c'est à dire ce qu'apporte l'autographie et ce qui entre en jeu dans le processus autographe, et les valeurs, c'est-à-dire les qualités, les fonctions et le statut que les médiévaux attribuaient aux manuscrits et aux pratiques autographes» [20] si avanza una prima distinzione che se non complica inutilmente non mi pare riesca di fatto necessaria: «l'autographe a été envisagée comme l'intervention, même partielle, de l'auteur d'un texte dans la production d'un manuscrit de son texte (...) C'est pourquoi nous parlerons de manufactures autographes, terme que nous avons forgé pour désigner les manuscrits transcrits par un collaborateur, mais corrigés de la main de l'auteur». Con ogni evidenza questa nuova qualifica (*manufacture*) rientra in parte nel concetto di ‘idiografo’, normalmente impiegato nell'ecdotica e bene indagato sin dal caso celeberrimo del *Canzoniere* di Petrarca, al di là dell'effettiva figura storica del Malpaghini (e ciò tanto più in considerazione del fatto che le valutazioni sono sempre specifiche; infatti, pur avendo inventato la qualifica, è lo stesso D. a scrivere anfibologicamente, più avanti: «un manuscrit partiellement autographes, autrement dit une copie déléguée, mais contrôlée de la main de l'auteur (*manufacture autographe*) pouvait équivaloir à un *manuscrit autographe* [458]. Dalla p. 23 e sgg. si specifica infine il *corpus* individuato per la ricerca che se dapprima si delimita così: «nous parlerons d'autographes en moyen français; moyen français désignera ici le français écrit de 1340 à 1500» [25] poi viene ridotta ulteriormente: «des raisons méthodologique nous ont conduit à nous concentrer sur les manuscrits auctoriaux de Christine de Pizan» [26] e poi ancora: «il était nécessaire de limiter davantage le nombre de manuscrits (...) ce qui nous a conduit à l'établissement d'un corpus restreint (...): n'ont été au départ retenus que les textes qui étaient contenus dans plusieurs manuscrits autographes monotextuels: *Debat de deux amans* (mss B e P [+mss pluritextuels L¹L²R], *Advision* (mss A et C) et *Mutation de Fortune* (mss B et H [+L¹])» [23]. Ad essi si aggiungono le *Cent ballades* e i *Proverbes moraux*, per un totale dunque di cinque opere esaminate (per *Advision* e *Mutation* «vu l'étendue des textes», si sono scelti solo dei passi da esaminare, come si indica a p. 29, n. 37). Circoscritto così il corpus, la ricerca è poi divisa in tre capitoli che idealmente ripercorrerebbero l'elaborazione del testo letterario: 1. *Manuscrit de composition* per indagare «la textualisation et révision» (distinto a sua volta in due tempi: *manuscrit de premier jet* e *manuscrit de second jet*), 2. *Manuscrit d'édition* «établissement d'une matrice» e 3. *Manuscrit de publication* «diffusion», distinto anch'esso in due parti: *manuscrit copié* e *manuscrit validé*. A tali sezioni è anteposta una parte preliminare con l'elenco di ‘manoscritti e manifatture’ autografe di C. de Pizan [33-39], seguito da un utile elenco dei mss. complessivamente chiamati ‘autoriali’ [37-39] distinti dai cinque codici con testi diversi copiati dalle cosiddette mani R e P [40]; chiude la premessa l'elenco dei codici oggetto dell'indagine, distinti per opera trasmessa, col corredo di un lungo appunto terminologico [45-68].

Su tale coda occorre forse attardarsi un poco sia perché essa contiene rilievi di respiro metodologico più ampio sia per stigmatizzare una deriva che per distinguere

finisce talvolta per sillogizzare sterilmente. Se è perfettamente condivisibile il giudizio sull'uso spesso ingenuo o approssimativo dei termini 'autografo' e 'manoscritto d'autore' (per quest'ultimo si segnala che però è del tutto assente dalla speculazione l'accezione: 'manoscritto che riflette un'organizzazione testuale d'autore', impiego normale nella filologia classica e nella filologia romanza, sin dagli esempi trobadorici di Guiraut Riquier e dell'italiano antico, *Sonetti* di Guittone e *Vita Nuova* compresi), si assiste a una vera proliferazione lessicale: sono proposti, solo entro la qualifica: *typologie des manuscrits médiévaux contemporaines de l'auteur* (espressione questa non perfettamente perspicua: da intendersi 'coevi cronologicamente ossia compresi fra le forchette della presumibile attività dell'autore?') ben 27 etichette diverse minutamente sezionate (*manuscrit d'enregistrement, manuscrit de ressemblément, manuscrit de construction, manuscrit de premier jet* etc. e grafici annessi alle pp. 62-63) che se sono comprensibili o perfettamente postulabili sul piano puramente logico finiscono per riuscire nelle tradizioni categorie del tutto astratte e meccaniche, lontane dalle pratiche concrete di scrittura antica: colpisce l'appiattimento sulla nomenclatura di ogni prospettiva autenticamente storica, di ogni distinzione legata alle tradizioni testuali concrete, all'ambiente di copia (per intendersi: quello carolingio, quello benedettino etc.), alla tipologia e uso del testo, letterario e non. Avrà probabilmente giocato un peso su tale nomenclatura la prospettiva e l'esperienza del solo, per quanto importante, laboratorio del medio francese e dei manoscritti di Christine de Pizan, ma la divisione strettamente logica più che semplificare per meglio comprendere mi pare riesca alquanto faticosa e di dubbio valore senza una schietta critica del testo, ossia senza la storia degli autori e della tradizione specifica delle opere, insomma la storia *tout court*. Ed è questo forse l'aspetto, dal nostro punto di vista, più discutibile assieme alla volontà, pure ammirevole per certi versi, di ricondurre *ad unum* e linearmente pratiche e fasi di scrittura autografa che spesso invece rivelano ampie zone di non pacifica risoluzione.

Il primo capitolo: *Le manuscrit de composition* appare decisamente più ricco, documentato e importante. È quello (con il III) di maggior impegno, anche dal punto di vista del metodo, e offre una casistica interessante ed articolata secondo una prospettiva originale: la materia è divisa secondo le qualifiche di 'manuscrit de premier jet' e di 'manuscrit de second jet', individuando nel primo tutto ciò che è più prossimo alla genesi e prima stesura dell'opera, a ciò che normalmente si indica con 'brogliaccio', nel secondo ciò che è vicino all'opera rifinita ossia a ciò che normalmente si indica con 'copia in pulito'. Il discorso si fa più ampio e interdisciplinare, si allarga cioè da una parte alla condizione di scrittura (per taluni aspetti si incrociano qui i settori diversi della storia del libro manoscritto e delle differenze nelle tecniche di scrittura, vi sono discussi infatti i lavori di Paul Saenger a p. 76 e 96 o argomenti quali la sostituzione progressiva della carta alla pergamena) dall'altra allo statuto dell'autore (anche qui si passa attraverso sezionate qualifiche dallo 'scrittore *escripvant*' all'*homme de plume*, dallo 'scrittore *scribe*' o *secrétaire* all'immaginario ad esso connesso). Gli esempi spaziano ben al di là dei manoscritti di Christine de Pizan (qui in particolare l'*Advision* del ms. ex-Phillipps 128) e comprendono anche casi di autori abbastanza laterali, per esempio Jean de Haynin (1423-1495), oltre a interessanti esempi legati all'ambiente della predicazione (Henri le Boulanger, di cui si possiede un brogliaccio, studiato dallo stesso D., nel ms. BnF, lat. 14921). Pure ricco di molti particolari – che tuttavia mescolano iterati *topoi* letterari (la copia dal manoscritto-fonte, la scrittura di notte a lume di candela etc.) a valutazioni più interne alle dinamiche di riscrittura dei testi da parte dell'autore o di statuto delle opere – la

sezione, per la furia nomenclatoria e soprattutto per la prospettiva dicotomica scelta: ‘manuscrit de premier jet’ / ‘manuscrit de second jet’, che pare inadatta alla vasta qualità testuale che si intende descrivere, non evita alcune confusioni e giunge a un termine che di fatto ortopedizza una realtà di scrittura molto più sfuggente e complessa. Delsaux si chiede giustamente come mai i suoi ‘manuscripts de composition’ siano di fatto quasi irraggiungibili (p. 162 con elenco, e ulteriore distinzione, di ‘manufacture autographes’: Nicole Oresme, René d’Anjou, Jean Juvenal des Ursines, Charles d’Orléans, e ‘manuscripts auctoriaux’, questi ultimi non meglio chiariti nella definizione), ma la risposta che si prova a offrire è solo in parte soddisfacente: «est-ce à dire qu’il existait un certain intérêt gratuit des lecteurs pour les manuscrits de composition? C’est peu probable. Du côté des récepteurs, l’on ne peut pas attester d’un intérêt gratuit pour les manuscrits de composition autographes, qui restent des documents de la sphère privée qui n’interagissent normalement pas avec la sphère publique. Il n’y a pas d’attente, voire d’envie, à recevoir un manuscrit de composition» [166]. E *pour cause* si direbbe: non perché sia una falsa questione come pure scrupolosamente non si cela l’autore (è il titolo di un paragrafo: «La conservation des manuscrits autographes: une fausse question?» [180]) ma perché così formulata è la domanda ad essere passibile di discussione: posto che le nostre indagini filologiche poggiano su ciò che è sopravvissuto e non su tutto ciò che ci fu o quel che fu conservato, posto anche che dalla prospettiva ‘manuscrit de premier jet’ rimangono fuori molte altre realtà scrittorie possibili (un solo esempio: le tavolette cerate usate per la scrittura corsiva a sgraffio, che non furono impiegate soltanto nell’antichità bensì per la scrittura di primo getto lungo tutto il medioevo e sono dichiarate in uso persino nel *Don Quijote* di Cervantes; altre forme scrittorie deperibili, come altre scritturazioni intermedie o brevi, le lettere autografe ad esempio, quelle private e non organizzate in archivi o da cancellerie) pare insomma un po’ riduttivo attribuire le diverse risultanze all’introduzione standardizzata della carta («le papier conduit désormais à une autonomie physique des différents stades de l’œuvre» [189]) o le riscritture d’autore solo alla pura trascrizione dei codici («cette retranscription peut être autographes, comme dans le cas de Boccaccio qui retouchait ses œuvres en les retranscrivant», *ib.*), senza considerare che ad es. il problema della digrafia ossia della possibilità per uno stesso autore di scrivere in maniera differenziata (in gotica libraria e cancelleresca, ad esempio, cfr. in proposito T. De Robertis, «Digrafia nel Trecento: Andrea Lancia e Francesco di ser Nardo da Barberino», *Medioevo e Rinascimento* 26, 2012, pp. 221-235) non è neppure sfiorato (un esempio eloquente, segnale, si ritrova proprio negli autografi di Jean Gerson, ms. Paris, BnF, fr. 13258, c. 4r, ove l’autore adopera una gotica libraria posata di modulo grande e nell’interlineo la cancelleresca corsiva). Proprio lo studio dei manoscritti autografi di Boccaccio e di Petrarca riescono istruttivi su tale punto, mostrando una stratificazione delle campagne correttorie che rendono la categoria ‘manuscrit de premier jet’ di fatto più una definizione logica che una realtà testuale di qualche consistenza (utili in proposito i rilievi di M. Fiorilla sulle correzioni dell’autografo hamiltoniano del *Decameron* e, *si licet*, di chi scrive sulle doppie lezioni del *Teseida*). Quanto ancora alla nomenclatura c’è da dire che l’uso, che si differenzia notevolmente dagli istituti della pratica editoriale corrente, è anche adottato, con qualche scarto (ma senz’altro definito meglio) nel parallelo volume *Les manuscrits autographes en français au Moyen Âge. Guide de recherches*, O. Delsaux / T. Van Hemelryck, Turnhout, Brepols, 2014 (cfr. pp. 263-268) che è di qualche pertinenza richiamare qui perché la terminologia vi si dice proprio introdotta dal libro che qui si recensisce; le definizioni, al di là della loro condivisibilità, sono le seguenti: «manuscrit autographe: ‘manuscrit entièrement transcrit par l’auteur’ o ‘où son

intervention est visible' (...); manuscrit auctorial: 'manuscrit supervisé par l'auteur où son intervention est présumée'; manuscrit original: 'manuscrit contemporain du texte et en possession du dédicataire ou de l'auteur'» (*Les manuscrits autographes* [55-56]).

Il secondo capitolo *Le manuscrit d'édition*, in una prospettiva che guarda comunque alla stampa e alla sopravvivenza di manoscritti autorizzati e copiati in pulito, propone una serie di casi interessanti (Gerson, Nicolas de Clamanges) e anche rilevi specifici che vanno dalle considerazioni sull'oscurità della mano autografa di certi autori (a p. 204 n. 6 si segnalano ad es. le testimonianze relative a s. Ambrogio e Alberto Magno «propter obscuritatem exemplaris quod Albertus propria manu scripsit») alle modalità di invio di opere (col caso di Duchamps e del furto di manoscritti autografi prestati e poi rubati [207]). Col terzo capitolo *Le manuscrit de publication*, il più ampio [223-560], si arriva ai manoscritti autografi di Christine de Pizan. Questa lunga sezione è divisa anch'essa in due parti: *Le manuscrit de publication copié* e *Le manuscrit de publication validé*, e vi compaiono ben 4 paragrafi a sé dal medesimo titolo: *L'exemple de Christine de Pizan* e che dunque, già nell'organizzazione della materia, riconosce alla scrittrice di origini bolognesi un ruolo di rilievo paradigmatico. È in questo capitolo che si osserva il caso speciale di David Aubert [228 e sgg.] e si riflette sul nuovo ruolo dello scriba alla fine del Medioevo che diviene sempre più un vero editore e in taluni casi, come alla corte di Charles V, un «“super-scribes” au service d'un prince» [237]. Il discorso prosegue spaziando dalle scuole calligrafiche («calligraphier devint presque un processus de distinction intellectuelle avant-gardiste» [259]) all'approfondimento del sostantivo 'minuta', termine che non ha qui il significato vulgato, di ascendenza notarile, ma, oltre ai casi di Jean Miélot, individua: «plus un état (inachevé) et un format (papier et écriture cursive) qu'un stade de l'élaboration du texte» [264].

Se non è naturalmente possibile rendere ragione qui di ogni aspetto di un libro così articolato, occorre dire che gli approfondimenti maggiori sui manoscritti di Christine de Pizan trovano posto a partire da p. 386 e sgg., e comprendono anche un'ampia casistica e un'altra particolare distinzione, quella fra *fautes de copie passives* e *fautes de copie actives*, anche qui con una nomenclatura particolare (la seconda qualifica parrebbe vicina, ma non sovrapponibile a quella di 'errori significativi' o, ancor meglio, *Leitfehler*).

Nell'ultimo paragrafo *Le manuscrit de publication validé* si riflette infine su tutti quegli elementi che completano il manoscritto autografo: con un ritorno (non necessariamente d'autore) al manoscritto realizzato si aggiungono correzioni, colofoni, rubriche, firma etc. Anche qui più che per decantazione i processi sono osservati con particolari arzigogoli, basti come esempio l'espressione esordiale: «par *retour sur la copie*, nous entendons les processus de production du manuscrit de publication qui ne correspondent pas à la reproduction immédiate de données du manuscrit d'édition dans le manuscrit de publication, mais à l'intervention d'un des artisans du livre sur un élément déjà inscrit dans la copie» [459]. Ciò non per sminuire i molti casi analizzati, gli esempi e le acquisizioni indubbe racchiuse in queste pagine, ma per dire che forse, proprio per la mole dei dati esibiti, l'elaborazione che ha condotto dalla tesi di dottorato a questo volume avrebbe richiesto maggior tempo, una scrittura più asciutta, un rigore semplificante maggiore e, forse, un tempo più disteso: se certamente vi sono, come in ogni nostro lavoro, *coquilles* e *refusi* (che qui non si ha ragione di elencare tranne quella che incorre più volte nel nome di Ambrogio de' Migli, nel volume sempre *Ambroglio* p. 26, p. 175 n. 269 e anche nell'indice etc.), un uso meno astrattamente nomenclatorio e anche un indice dei nomi (è compreso soltanto l'indice dei nomi antichi e dei manoscritti che,

curiosamente, non sono come di solito posti in un indice a sé stante ma collocati sotto la lettera M) avrebbe reso il volume certamente più leggibile.

I rilievi che si sono fatti non sminuiscono tuttavia il valore di questo libro, ricco di notizie e affondi anche su autori poco conosciuti. Ed è utile anche in considerazione della prospettiva, utile proprio nel segno di una differenza di metodo, fra una filologia materiale, concreta, attenta allo studio del particolare e del 'caso per caso', volta primariamente all'edizione critica dei testi e una filologia che invece, quasi ancora hegelianamente, vorrebbe comprendere in sincronia l'insieme intero, in un quadro generale in cui ogni particolare è ricondotto entro un sistema ferreo di divisioni esatte e concettose. Ci si chiede anzitutto se fosse davvero necessaria tale estenuante casuistica, una tassonomia e parcellizzazione di enti (i manoscritti autografi) in definitiva anodina. Non tanto perché 'there are more things in heaven and earth...', che pure conta, quanto perché restiamo convinti che il testo è il nostro unico bene e che (questo sì ci sentiamo integralmente di sottoscrivere): «chaque type de manuscrit autographe d'un texte littéraire pose des questions propres qu'il convient de traiter séparément [550].

Giuseppina BRUNETTI

